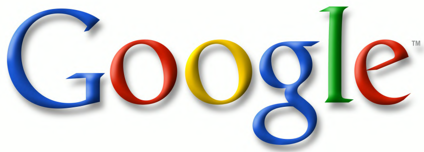


GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Plaisirs et les Jeux

MÉMOIRES DU CUIB ET DU TIOUP

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

ES P

LES PLAISIRS ET LES JEUX

OUVRAGES DE GEORGES DUHAMEL

RÉCITS, ROMANS, VOYAGES, ESSAIS

Vie des Martyrs, 1914-1916.— Civilisation, 1914-1917.—La Possession du Monde.— Entretiens dans le Tumulte.— Les Hommes abandonnés.— Les Plaisirs et les Jeux.— Le Prince Jaffar.— La Pierre d'Horeb.— Lettres au Patagon.— Le Voyage de Moscou.— La nuit d'orage.— Les sept dernières plaies.— Scènes de la vie future.— Géographie cordiale de l'Europe.— Querelles de famille.— Fables de mon jardin.— Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. Henry Bordeaux.— Défense des Lettres.— Mémorial de la guerre blanche.— Positions françaises.— Lieu d'Asile.

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

I. Confession de minuit.— II. Deux hommes.— III. Journal de Salavin.— IV. Le Club des Lyonnais.— V. Tel qu'en lui-même.

CHRONIQUE DES PASQUIER

I. Le Notaire du Havre.— II. Le Jardin des bêtes sauvages.— III. Vue de la Terre promise.— IV. La nuit de la Saint-Jean.— V. Le Désert de Bièvres.— VI. Les Maîtres.— VII. Cécile parmi nous.— VIII. Le Combat contre les Ombres.— IX. Suzanne et les jeunes Hommes.— X. La Passion de Joseph Pasquier.

CRITIQUE

Les Poètes et la Poésie.— Paul Claudel, suivi de Propos critiques.— Remarques sur les Mémoires imaginaires.— Les Confessions sans pénitence.

THÉATRE

La Lumière.— Le Combat.— Dans l'ombre des Statues.— L'œuvre des Athlètes.— La Journée des Aveux.

POÉSIE

Compagnons.— Élégies.

Chez Paul Hartmann

Les Jumeaux de Vallangoujard.— L'humaniste et l'automate.— Mon Royaume.— Deux patrons.— Inventaire de l'Abîme.— Chronique des Saisons Amères.— Biographie de mes Fantômes.

GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Plaisirs et les Jeux

MÉMOIRES DU CUIB ET DU TIOUP

« J'ai cru trouver bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a moins qui l'étudient que la géométrie. »

PASCAL.

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

Cette édition a été imprimée en vertu d'une entente entre Les Éditions Variétés de Montréal et Le Mercure de France, Paris, France.

PRINTED IN CANADA

A MAMAN MA

CHAPITRE PREMIER

OU SERONT PRÉSENTÉS LE CUIB, LE TIOUP ET QUELQUES COMPARSES

I

LA nuit ! Elle est si noire et si profonde qu'elle ne finira jamais. Inconcevable éternité.

Le silence ! Si limpide qu'il n'existe même pas. Le néant, le néant primitif.

Parfois, le silence semble s'éveiller un peu, sortir de son rêve. Il se met à couler, doucement. Haleine du temps qui dure. Pluie fine sur une mer sans bornes.

Puis, de nouveau, le néant. Tout s'est figé. Silence et ténèbres sont mêlés, confondus.

L'homme veille, allongé dans son lit. Il ne sent ni ses membres engourdis, ni le souffle de sa gorge, ni les pas mesurés du fidèle gardien, dans la poitrine, ni le ruissellement du sang à travers toutes les provinces de la chair. Il veille ; il est seul dans le silence et dans le noir. Il veille, et sa pensée, si sereine, si pure est l'âme même de la nuit silencieuse.

L'homme veille. Voici que la nuit se peuple. L'homme pense la terre, les champs, les forêts, une étroite

vallée, prisonnière entre des collines verdoyantes, une route, une maison blanche. Soudain l'homme pense, avec précision, la chambre dans laquelle il est couché. L'homme est tout à fait réveillé. Le silence ondule et s'anime. Il frémit, allié au vent, dans les fentes des volets clos. Puis, comme un cristal qui se brise tout seul sous l'effort d'un travail secret, le silence cède: le plus vieux meuble a craqué.

Le calme, de nouveau. Mais le silence est troublé dans sa transparence, fêlé, sensible à tout. Une mouche, encore somnolente, traverse la chambre à l'aveuglette, se heurte au mur, bourdonne avec rage et se rendort.

Du fond de l'infini, un bruit régulier comme celui d'une horloge, plus marqué de seconde en seconde : un pas sur la route, le pas de l'ouvrier matinal ; des coups sourds, pesants et, par-dessous, le crépitement du gravier meurtri. Le pas approche ; dans un coin de la chambre, un objet attentif vibre délicatement, au rythme du marcheur. Puis le pas s'évanouit, comme s'il avait tourné de l'autre côté du monde.

Qu'est-ce donc ? La nuit, à son tour, semble fissurée, blessée. Trois images bleues émergent des ténèbres. Les fenêtres ! L'aube, l'aube ! Si pâle qu'elle ne pourra jamais venir à bout de tout ce noir.

Les souffles de la nuit s'apaisent. Ils semblaient l'haleine même du temps. Comme l'eau d'un fleuve aux côtés d'une nacelle ancrée, ils glissaient longuement, à droite et à gauche de la maison amarrée entre ses arbres. Les souffles de la nuit s'apaisent ; le monde retient son haleine.

Un petit oiseau se met à chanter, tout seul, dans le marronnier. Il est au sommet des ramures. Sa chanson, toute ébouriffée, tombe en étendant les ailes.

L'homme écoute, écoute. Son corps se rassemble autour de lui, comme l'équipe de tâcherons à l'appel du métayer. Présent ! Présent !

Et, tout à coup, venue des entrailles de la maison, une petite voix humaine, nette, mélodieuse, dansante, prononce des mots que l'on ne comprend pas. Une autre voix lui répond, aussi faible, aussi pure, aussi joyeuse. Les deux voix s'emmêlent, s'enroulent, s'enlacent, s'élancent. Cris, rires, chants !

Toute la maison s'étire, gronde et fait le gros dos. Les enfants sont réveillés. Les enfants ! Les enfants !

Victorieuse, la lumière se déverse dans l'âme, la lumière semblable aux eaux d'une cataracte.

Un jour à vivre !

II

2

Je sais ce que c'est qu'être dieu. Oui, j'imagine la vie du bon dieu ; elle n'est pas si agréable qu'on pourrait le croire. Il y a bien des choses à redire.

Nous nous sommes promenés, ce matin, sur le plateau, Bernard et moi. Je lui ai coupé, au départ, à même un buisson, une belle canne qu'il a perdue tout de suite, et en route ! En route, la terre est à nous !

Il a d'abord goûté d'une pomme âcre, puis d'une poire rêche, puis d'une mûre trop sucrée, puis d'un petit morceau de betterave. Après la betterave, longue et minutieuse digression sur le sucre. Leçon de choses. Puis Bernard dit le Cuib a dégusté un grain de blé, un grain d'avoine, deux grains de maïs, un fragment d'écorce. Il connaît le monde par la bouche : c'est toute une méthode. Alors il a voulu tâter d'une pomme de terre et sucer un caillou. Je me suis élevé contre ces pratiques. Je suis un dieu complaisant ; mais il y a des limites à toutes vertus.

Le Cuib a fait quelques pas en silence et, soudain, il a murmuré d'une voix faible : « J'ai soif ».

En certains cas, le rôle de l'oreille est spécialement de ne point entendre. Je presse le pas et chante un petit air que tout le monde connaît, dans la famille. Le plateau est étalé, face au ciel ; il est tout nu et n'a rien à cacher. A gauche, un boqueteau qui roussit à vue d'œil sous l'azur incandescent ; à droite, des champs de betteraves dont les feuilles, pâmées, manquent quelque peu de tenue. Devant nous, la route, avec tous ses cailloux qui dansent dans les frissons de l'air enflammé. Le vent travaille quand même : il déplace avec peine de gros paquets de chaleur. Au loin, vers le bout du plateau, un village gris et une ferme aux toits couleur d'orange cuisent doucement dans leur jus. C'est tout. Pas un pli de terrain susceptible de dissimuler une source. D'ailleurs, pas de source sur le plateau.

Belle journée ! Je chante le petit air célèbre dans toute la famille et j'avance d'un pas ferme.

— Papa, j'ai soif !

Cette fois, mon affaire est claire. La voix est maintenant posée, précise. Je n'entends rien et je marche toujours. Alors le Cuib me prend la main et, trottinant à mon côté, se met à répéter : « J'ai soif, j'ai soif ». Ça peut se dire environ cinquante fois par minute ; c'est donc cinquante fois par minute qu'il le dit.

Si grande que soit la patience du bon dieu, les prières des hommes finiront bien par l'user. Je m'assieds sur le talus, saisis le petit garçon à deux mains et fais à la raison un appel direct, solennel :

— Que veux-tu boire ? Je n'ai rien sur moi. Il n'y a pas de source, pas de pompe, pas de village. Regarde,

regarde ! Sois sage et tu boiras quand nous serons chez nous.

Je le tiens entre mes genoux. Il est debout ; il me regarde bien droit dans les yeux et me répond : « J'ai soif ». Que peut faire la raison là contre ? La raison ? C'est lui qui a raison. Il n'y a pas d'eau ; mais il a soif. Il a soif et c'est indiscutable. Or qui doit veiller à ce que toute soif soit étanchée, sinon moi ? C'est, au monde, ma fonction essentielle. Le lumineux regard vert s'attache au mien, et la voix reprend : « J'ai soif ».

C'est bon ! En route ! Et que faire ? Que répondre ? La raison, déjà, n'a-t-elle pas montré son inefficacité ?

L'enfant se fait un peu traîner. Il commence à geindre, à pleurnicher. Le « j'ai soif » change de ton, de mouvement, de timbre. Il me poursuit, me harcèle, s'introduit peu à peu dans ma tête, brouille toutes mes idées, les chasse, s'installe à leur place.

Légère irritation. Nouvel arrêt. Voici, pour la seconde fois, le petit homme entre mes genoux. Il est charmant, un peu rouge, avec de fines gouttes de sueur aux ailes du nez. Le regard vert est extraordinaire de flamme. L'enfant me regarde en battant des cils d'une certaine manière : il connaît son pouvoir de séduction, le misérable, il en abuse. Il incline un peu la tête ; un fil de salive relie les deux lèvres écartées.

Peine perdue ! Je suis un dieu bien stérile, bien sec et tout cet appareil de séduction ne pourra rien tirer de moi.

Nous reprenons donc notre marche. Le jeune front s'est plissé ou, du moins, il a fait ce qu'il pouvait pour se plisser. La menotte s'est mise en boule dans ma paume. L'enfant prononce encore, deux ou trois fois, sur un ton de menace : « J'ai soif ».

C'est un ultimatum. Mais qu'y faire ? Je presse le pas, sans en avoir l'air, voilà tout.

Peu à peu, les « j'ai soif » s'espacent. Encore un, sarcastique et qui sera le dernier. Le visage enfantin se détend à moitié. Je l'observe à la dérobée et cherche à comprendre. Si ce visage était celui d'un homme, il exprimerait sans nul doute un mélange d'amertume, de colère et d'ironie, il signifierait à peu près ceci : «En somme, j'ai soif. Voilà le plus clair : j'ai soif. Tu n'y peux rien. Tout ce que tu diras n'y fera rien. Mauvais dieu ! Pauvre dieu ! »

La promenade s'achève sans autre incident. Une certaine gêne se manifeste, quelque chose de comparable à ce qu'on appelle la tension diplomatique.

Au retour, je bois copieusement, pour mon compte. L'enfant, lui, n'est plus pressé. D'un air distrait, il absorbe une demi-timbale d'eau et il court arracher à Marise la patinette dont elle avait disposé sans autorisation.

Oui, oui ! Je sais ce que c'est qu'être dieu, et ce n'est pas drôle tous les jours. Je parle du bon dieu, cela va sans dire. Pour l'autre, celui qui n'est pas bon, il doit avoir une vie plus facile.

III

Je suis penché sur un abîme, sur un monde enseveli. De l'œil, j'interroge l'ombre et j'y laisse, parfois, choir un menu gravier pour éveiller l'écho des profondeurs.

Deux petits hommes, les miens. Autour de ces deux-là, beaucoup d'autres, miens aussi, à quelque degré. Et, plus loin, la foule de ces créatures neuves qui toutes, toutes, sont miennes, qui toutes me touchent, m'inquiètent, m'étonnent.

Encore un peu de temps et ces petits hommes seront des hommes. Pour l'instant, ils s'agitent dans l'inconnaissable.

Ils ne se rappelleront rien, ils ne sauront bientôt plus rien de ce qu'ils sont maintenant. De rares souvenirs, purs et muets : un carré de soleil sur le mur d'une chambre, le froid d'un caillou au creux de la main, la flamme d'une bougie qui danse avec son halo, une silhouette apparue entre deux portes, un vieux meuble exilé dans une encoignure.

Parfois, au long de ma journée, il m'arrive de sentir que mes démons familiers me laissent quelque répit. Je m'assieds ; je rêve avec béatitude et sans objet. Je ne pense à rien. C'est ça : je pense, mais je ne pense à rien. Je suis presque absent de moi-même. Alors, venu du fond de ma mémoire, un petit souvenir inconnu apparaît. Il approche, avec précaution, comme un oiseau qui me croirait endormi. Il est farouche et sautillant. Il chante. Merveille ! Trop souvent, quand je veux le saisir, il s'envole, ne me laissant aux doigts qu'un peu de duvet.

Tout le reste, tout ce que je considère comme les souvenirs de ma première enfance, c'est un amas de trésors incertains que j'ai, d'année en année, vérifiés, complétés, corrigés, avec mes âmes successives d'adolescent et d'homme. Je n'y ai pas porté la main tout seul. Il en est, de ces souvenirs-là, que l'on m'a forgés de toutes pièces et, en quelque sorte, imposés. Ma mère, mon père, mes aînés et bien d'autres ont travaillé, tous, à me faire des souvenirs. Ils ont mis, pour moi, en réserve, des boucles de cheveux que je ne peux reconnaître et qu'il me faut adopter quand même.

Enfants, enfants, je vais mettre en réserve, pour vous, de menus joyaux dont vous ne voudrez peut-être pas.

Je regarde mes petits hommes et, témoin passionné, je répète : un jour viendra où ils ne sauront plus rien de cette enfance merveilleuse. Comme ils n'ont presque aucun truchement, comme ils n'ont ni le moyen, ni peut-être le désir de nous faire part de leur savoir actuel, il y a bien là un monde enseveli, un abîme.

Je ne suis pas résigné à vivre, satisfait, au bord de cet abîme. Couché dans l'herbe, solidement cramponné aux touffes de broussailles, je regarde et j'écoute. Parfois, je surprends une fraîcheur, une rumeur, un reflet d'eaux vives. L'ombre du fond me renvoie une image qui n'est peut-être que la mienne. Je ne me laisse pas duper à ce jeu de Narcisse. C'est autre chose que je cherche, autre chose qu'il me faut.

IV

Je me rappelle: nous allions sur une route, au mois de mai, poursuivant le soleil couchant. C'était en 1918, à la fin de mon congé de convalescence. Blanche poussait la petite voiture où dormait Bernard alors âgé d'un an.

Nous étions heureux, comme on peut l'être à notre époque : furtivement, follement, entre les angoisses de la veille et la séparation du lendemain. Un bonheur replié, sourd, absurde et qui serrait le cœur. Un de ces bonheurs qu'on protège à deux mains, quelques instants, contre les coups de vent comme la flamme d'une allumette par une nuit d'orage. Mais que dire de plus ? Nous étions heureux, pour une heure, envers et contre tout.

Le Cuib avait vécu sa journée avec une passion endiablée, et, le soir venu, vêtu d'un chaud manteau

blanc, il dormait, dans sa voiture, de l'air le plus innocent du monde.

Dormir, après une rude journée de plaisir et de fatigue, dormir, allongé sur de doux coussins, dans une voiture qui vous berce, dormir le nez en l'air, en respirant l'air parfumé d'une belle campagne, à l'heure du soleil couchant, au mois de mai ; être veillé, protégé, durant ce sommeil, par deux géants familiers et très puissants... Hélas, pensez-vous, voilà qui doit être délicieux, mais qui ne nous arrivera jamais ! Et c'est pourtant ce qui arrivait à Bernard ce soir-là.

Je n'affirmerai pas qu'il n'en avait nul sentiment. Son visage si uni, si neuf, exprimait une confiance sans bornes, une parfaite béatitude. De temps en temps, ses paupières frémissaient et cela semblait dire: « Je ne dors pas si profondément que je ne me rende pas compte de mon bonheur ».

Nous étions heureux, je vous l'ai dit ; et je songeais : « Il éprouve, en ce moment, une félicité sans mélange et dont, pourtant, il ne gardera pas le souvenir. Ce bonheur-là, qui ne naît que pour mourir, ce bonheur qui n'aura pas d'histoire, sera-ce donc du bonheur totalement perdu pour l'avenir ? »

Blanche, moi, nous, les témoins, les comparses, nous disparaîtrons un jour, emportant notre secret. Toi, petit homme, tu n'auras peut-être jamais souci de ce paradis antérieur où ton âme a connu l'extase. Tant pis ! A tout hasard je consigne mon témoignage et comme le navigateur en détresse qui lance une bouteille à la mer, je confie mon petit papier au houleux océan des jours.

Il n'est qu'un travail pour les hommes : arracher quelque chose, si peu que ce soit, à la destruction et à l'oubli.

V

Ce sont de tout petits enfants. L'un a deux ans, l'autre un peu plus de quatre. Ils me font penser à l'accord de tierce. J'espère bien qu'un jour nous entendrons l'accord parfait.

Nous marchons dans la rue. J'en tiens un de chaque main. Ils parlent et, dans le brouhaha du monde, le léger bruit qu'ils font s'égare ; il n'arrive pas jusqu'à mon oreille.

Pour les entendre, pour les comprendre et les aimer, il faut se pencher. Je me penche, c'est mon plaisir et ma passion.

— Bah ! laissez donc cela aux femmes, me dit Barnabé.

Je vous préviens, une fois pour toutes, que, dans ce livre, j'appellerai Barnabé l'homme qui ne partage ni mes idées, ni mes sentiments. Je n'appelle par leur nom que les gens que j'aime bien.

Barnabé se tient très droit. Il a dû, jadis, avaler quelque chose de raide qui l'empêche de se pencher sur quoi que ce soit. Il voit les événements de haut, ce qui donne à ses jugements de l'indépendance et de la généralité.

Que répondre à Barnabé ? Rien qui le satisfasse. Je suis, depuis toujours, à la recherche de l'homme. J'ai bien rencontré Barnabé, mais ça ne me contente pas. Je retourne à mon petit monde.

Je ne voudrais rien leur prêter. Je voudrais m'efforcer de ne pas trop les expliquer et, surtout, de ne pas les traduire « en vieux ». Ce n'est pas très commode. Les poètes ont accoutumé de faire parler les pierres même comme des poètes. Après cela, il devient difficile

de voir nettement, proprement le plus innocent caillou. Passez-moi mes erreurs. Du moins ferai-je mon possible pour me bien laver les mains avant de me mettre au travail. Je voudrais... Mais nous reparlerons de tout cela un peu plus tard.

Encore un mot. Je dis souvent : « il fait ceci, il dit cela, je lui donne telle chose ». Qui donc « il » ? Qui donc, « lui » ? Eh ! l'un des deux et, à l'occasion, l'un des autres. Un des citoyens du petit monde.

VI

Il vit si près du sol qu'il aperçoit mille choses infimes que nous ne voyons pas, nous les géants : menus graviers, miettes de pain, brins de fil, bouts de paille, que sais-je ? Il va de-ci de-là, comme une poule, s'arrête, pique de la tête, saisit délicatement, entre ses gros petits doigts, ces proies microscopiques, et les gobe.

Il pose par terre tout ce qu'il a dans les mains : la terre est sa table naturelle. Il me fait songer à ces camelots qui n'ont ni tréteaux, ni éventaires ; ils sortent leur bataclan de quelque poche et ils l'étalent par terre, tout simplement. La nécessité leur fait retrouver le plan primordial ; ils écartent un peu les jambes, pour se rapprocher de cette bonne table maternelle ; parfois ils s'accroupissent.

Le petit homme n'a même pas besoin de ces artifices gymnastiques. La terre est là. Il la touche amicalement, rien qu'en pliant un peu les reins, ses larges jarrets bien tendus. Il retombe à quatre pattes, avec une gracieuse aisance, comme un ourson que le dresseur rend à sa station normale.

Un temps vient où la terre s'éloigne ; pourtant, la table des hommes est encore trop haut. N'y aura-t-il

pas de moyen terme? Si fait ! Nous leur avons acheté une petite table, une table qui n'est que pour eux, pour leurs joies, jeux et mangeailles. Et nul cadeau, nul joujou ne les a trouvés plus sensibles.

Nous, les grands, nous ne savons plus tomber. Tomber, c'est toute une affaire et ça ne va plus, pour nous, sans quelque bosse ou quelque plaie. Je suis tombé tout de mon long et assez rudement il y a quelque temps : j'ai retrouvé la terre comme une ancienne connaissance que j'avais un peu oubliée, depuis que je vis là-haut, avec ma tête. Alors j'ai profité de l'occasion et, comme je me trouvais par terre, je suis resté allongé un bon moment sur le lieu même de ma chute.

Zazou ne fait pas tant de façons avec la terre. Il tombe, se relève, retombe, rampe, court, saute, se traîne. Tout lui est naturel ; le sol lui est bon et familier.

Bernard s'éloigne de la terre ; il commence à la regarder avec circonspection, avec ingratitude, parfois même avec dédain. Il mêle à toutes choses de subtiles considérations d'amour-propre. S'il nous arrive de prendre un chemin nouveau pour aller chez tante Laure et si Bernard bute et tombe dans les cailloux, il dit, d'un air intéressé qui masque assez bien le dépit :

— Tiens, on tombe, par ici.

VII

J'ai dit « Zazou ».

Un mot de commentaire !

Bernard s'appelle Bernard; c'est comme ça et il n'y a rien à dire. Comment, de Bernard, a-t-on fait Monsieur Cuibi, et, finalement, le Cuib, voilà ce que toute personne perspicace expliquera sans difficulté.

Jean s'appelle Zazou, ce qui n'a rien de mystérieux. Comment, de Jean, a-t-on successivement tiré « le Tioup », le « Zapiou », le « Dabiou » et, en définitive, « mon petit Babou », comment, par quelle filiation tortueuse, Jean a-t-il pu donner Potoche, Crapotoche, Badiouche et Badiouchette, voilà ce que les plus célèbres philologues seront en peine d'éclaircir. Une seule personne au monde pourrait, sur ce point, en remontrer à M. Littré ; mais cette personne est pleine de modestie et garde pour elle le secret de ses découvertes linguistiques.

Quand je suis saturé de musique et même dégoûté des mots, quand la plus douce voix humaine ne peut plus qu'irriter mon oreille et tourmenter mon cœur, je m'en vais dans un coin obscur, je prends Zazou sur mes genoux et nous nous parlons à l'oreille. Voilà, en résumé, notre conversation. Il dit : « Mon petit Babou », et je réponds: « Encore ! » Alors il dit « Mon petit Babou », à voix basse, cent fois de suite. Je ne regarde même pas les merveilleuses lèvres, d'une substance qu'on dirait immatérielle. J'écoute seulement la voix enfantine, ce mot enfantin, ce seul mot prononcé d'une manière si délicate, si pure qu'elle efface dans mon souvenir les ramages du vent dans les frondaisons, les soupirs des violons et jusqu'à l'idée des flûtes célestes.

Parfois le petit musicien dit seulement, du bout, de l'extrême bout des lèvres ! « pe... pe... p... », et c'est encore je vous l'assure, tout à fait extraordinaire.

VIII

Le tout petit est étendu dans son lit. Il ne gazouille pas, il ne pleure pas, il ne rit pas non plus ; il regarde.

Nous le regardons regarder. Il faut voir Durtain contempler un enfant. Durtain sourit à bouche ouverte ; son nez prend, par rapport au reste du visage, une orientation inattendue qui trahit un mélange de satisfaction, d'étonnement et de témérité; l'œil éclate d'une joie juvénile. Il se redresse et prononce avec autorité, comme s'il émettait un diagnostic :

— A cet âge-là, ils ont tous du génie.

C'est une façon de parler ; nous nous entendons.

Barnabé m'expliquait, un jour, que les constructeurs spécialistes sont parvenus à préparer un œil de verre si parfait qu'il est plus beau que l'œil naturel. Eh oui ! J'imagine ce que l'on peut faire avec le cristal le plus fin, les couleurs les plus délicates, les porcelaines latescentes, les pierres précieuses, les pinceaux, le feu. Un œil, un œil vrai, ce n'est rien qu'un peu d'eau, un peu de tissu, si peu. Mais, de tout l'univers matériel l'œil est la seule parcelle où l'âme se laisse percevoir presque à découvert. A travers la périssable substance de l'œil, nous devinons tout l'autre monde.

Le petit nous regarde gravement, les uns après les autres. Nous ne pourrions dire à quoi il pense ; nous ne savons même pas s'il pense à quoi que ce soit ; et pourtant cet œil, qui ne manifeste peut-être encore aucun esprit, est comme le vivant, le divin symbole de l'esprit. Ce regard n'a pas d'âge ; il a toute profondeur, toute expérience, toute sagesse. Il reflète, sans le vouloir, sans le savoir, tout ce que nous pensons obscurément et que les mots nous empêchent d'exprimer : le petit être n'a pas encore pénétré dans notre monde où tout est rapetissé par le langage. Il contient, ce regard, des possibilités infinies dont la vie ne réalisera qu'une part misérable.

Soudain, tout est bouleversé; le visage du petit rougit, la bouche édentée se déforme et s'ouvre démesurément, de fines larmes rageuses jaillissent des yeux qui ne sont plus que les yeux d'un jeune animal irrité. Le regard divin disparaît, s'évanouit dans les profondeurs.

Il renaîtra. Il nous sera rendu. Il luira de nouveau pour le plus grand trouble des hommes. Car il y a certaines choses qu'il est impossible de faire, certaines pensées que l'on ne peut penser, sous ce regard sans mémoire qui ne connaît pas ce qu'il voit.

IX

Notre vie a ses moments historiques et ce ne sont sûrement pas ceux que vous croyez.

Moment historique, pour nous, la naissance de Jean? Jour historique, le jour que Bernard tomba malade? Sans doute, mais il en est d'autres.

Impuissants qu'ils sont à pénétrer le mystérieux domaine de l'âme, les savants qui écrivent l'histoire des peuples sont bien forcés de s'intéresser à des événements volumineux, grossiers, extérieurs.

Je suis en train de fumer ma pipe. Le Cuib grimpe sur mes genoux. Voilà qui n'a rien d'extraordinaire. Soudain l'enfant lève son visage vers le mien et prononce deux ou trois paroles sans aucune importance quant au sens. Voilà, pourtant, la minute historique. L'accent de ces paroles, la musique de cette voix prennent tout à coup à mon oreille une signification magique. Je découvre la voix de mon fils. Il me semble que je ne l'avais jamais entendue, jamais comprise. Pour dire ces mots sans portée, il a trouvé une intonation si étrange, si émouvante qu'elle pénètre fort avant dans mon cœur

et que, je le sens, quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai jamais plus.

Une autre fois, c'est une chanson, une vieille chanson qu'il me chante avec une mimique si nouvelle que son visage me paraît dater de ce jour-là. Je peux m'éloigner, partir pour un lointain voyage, c'est ce visage-là que je me rappellerai de préférence, aux heures de lassitude, ou dans le demi-sommeil, ou pendant une promenade solitaire.

Bien des heures, chargées d'événements notables en apparence, s'oublient assez vite et peut-être sans retour. D'humbles minutes où il ne s'est apparemment rien passé gagnent peu à peu dans ma mémoire une place d'honneur. Ce sont mes vraies minutes historiques, celles où je prends, des êtres qui m'entourent et que j'aime, une connaissance si profonde, si aiguë qu'elle est comme à l'épreuve du temps.

X

Tu n'ouvriras jamais plus une porte à la volée : il peut y avoir un petit homme accroupi de l'autre côté.

Tu mesureras tous tes gestes et tu retiendras beaucoup de tes élans. Moins de fougue et plus de force.

Tu verras moins souvent le ciel : il te faudra sans cesse regarder à tes pieds pour ne pas marcher sur tes petits hommes.

Tu ne fermeras plus jamais les tiroirs d'un coup de genou : les petites mains se glissent partout. Tu feras toutes choses lentement, soigneusement.

Tu ne dormiras plus jamais sur les deux oreilles; mais tu seras inquiet du moinde soupir. Tu ne pourras entendre un cri sans te demander, le cœur battant, si ce n'est pas le cri... le cri que tu redouteras toute ta vie.

Tu n'allumeras plus jamais un feu sans penser que le feu brûle. Tu ne poseras plus ta tasse de thé au bord des tables. Tu éteindras tes bouts de cigarettes avec un soin particulier.

Tu auras, pour les bibelots fragiles, une affection moins jalouse. Tu renonceras à collectionner autrement qu'en secret les vases de cristal et les porcelaines délicates. Tu diras aux pipes de terre un adieu peut-être éternel.

Tu ne mangeras plus jamais d'une friandise sans songer à certaines petites bouches qui, elles aussi, aiment les friandises.

Tu mettras le silence diurne au nombre des choses accidentelles, presque mythiques.

Tu ne diras plus, avec la superbe assurance d'autrefois : « Tel jour, je ferai telle chose ». Tu piqueras des « peut-être » aux ailes de tous tes projets.

C'est ainsi, et il n'y a plus qu'à en prendre ton parti.

CHAPITRE II

ENTIÈREMENT CONSACRÉ AUX PLAISIRS ET AUX JEUX

I

DERRIÈRE la Maison Blanche, passe le petit train de Marines. C'est un train en miniature qui ressemble à un gros joujou malpropre, mais qui tue de temps en temps quelqu'un pour bien montrer qu'il est de la même espèce que les grands trains féroces et carnivores.

Il chemine entre les bosquets de sureaux et les rosiers, traverse les parcs malgré les pièges à loups, se lance à travers les prés pendant que le propriétaire est absent et aborde les passages à niveau, dépourvus de gardiens et de barrières, avec un cri strident qui trahit une longueur d'haleine peu commune. En l'entendant, les rats d'eau terrifiés traversent le Sausseron pour regagner leur trou, les ménagères descendent retirer du four le rôti qui va brûler, les nourrices songent à la tétée et l'écolier pense avec désespoir qu'il n'a pas encore attaqué son problème.

Le train de Marines appartient, malgré ses proportions modestes, à la noble race des « trains qui fument », Bernard le distingue ainsi de tous les métropolitains et autres tramways misérables.

Il fume, le fait est. Il crache, il se gargarise, il tousse, il émet un grand nombre de bruits qui lui attireraient de sérieuses réprimandes si l'on avait encore quelque espoir pour son éducation.

Nous l'entendons de fort loin, comme tous les habitants de la vallée. Aussitôt, les hôtes de la Maison Blanche entreprennent leur examen de conscience, car le déchirant sifflet évoque la trompette du jugement. Ceux qui n'ont rien fait de leur journée disent : « Il n'est donc que six heures ! » Ceux qui ont beaucoup travaillé murmurent : « Déjà ! »

Bernard a vu, un grand nombre de fois, passer le petit train. Il est blasé. Il en donne, d'ailleurs, une imitation excellente qui achève de le désintéresser du modèle. Mais Jean est encore tout frais, tout neuf sur le chemin des grandes découvertes, et le passage du train lui procure de l'enthousiasme.

Il ne l'entend pas toujours de loin, comme nous, parce que sa conscience est pure et son attention bornée. Nous lui signalons donc, obligeamment, l'approche du bruiteur.

Il n'est jeu si passionnant qui ne soit aussitôt interrompu. Fini le délicat plaisir de couper avec les ongles tous les boutons des soucis. Finies les ablutions de sable fin. Finie la chasse aux escargots. Zazou bondit, c'est-à-dire qu'il roule. Il gagne, en poussant des cris, le point géographique exactement déterminé d'où l'on peut, par la brèche du mur et par-dessus les houppes de la clématite, apercevoir au passage le gros joujou grognon.

Il approche, il approche. On l'entend haleter comme un asthmatique, puis lâcher un cri suraigu, à cause du passage à niveau. Voilà la fumée, la locomotive sordide et ridicule avec sa jupe à paniers, et les deux wagons sur lesquels les voyageurs sont peints.

Alors Jean cherche du regard sa chère Anna et il lance son grand cri, en levant les bras :

— Anna ! petit train !

C'est tout ce qu'il sait dire, tout ce qu'il peut dire et cela exprime l'enthousiasme porté à son comble.

Le tacot s'éloigne. Zazou retourne à son tas de sable et à sa coupable passion pour les boutons de soucis. Mais l'enthousiasme ne se calme pas tout de suite : il a désormais des mots pour se traduire. Si Zazou réussit un beau pâté, il s'exclame, levant les bras : « Anna-petit-train ! » S'il découvre, sous les feuilles, un bouton de fleur qu'il n'avait pas encore déchiqueté, il sait comment manifester sa joie sauvage : « Anna-petit-train ! »

Les mots sont des conventions. Nous comprenons donc qu'en langage zazou, « Anna-petit-train » signifie : « Comme je suis content ! Comme c'est beau ! Comme c'est bon ! Quelle riche affaire ! »

Quand on lui montre sa soupe, il rugit : « Anna-petit-train ! » S'il accomplit noblement, généreusement une fonction naturelle : « Anna-petit-train ! » S'il reçoit en cadeau une brouette toute neuve : « Anna-petit-train ! » Mais seulement dans les grandes occasions, cela va sans dire.

Un jour vient où, pour manifester son enthousiasme, il crie seulement d'une voix triomphante : « Petit-train ! » Tous les langages évoluent, même le langage zazou, et l'extrême émotion favorise l'ellipse.

II

Le monde est grand : même par delà les murs du jardin, il continue. Il y a de la joie dans chaque petit brin d'herbe, sous chaque petit caillou. La voix est donnée naturellement au Dabiou pour faire connaître son plaisir. Cette voix n'a pas de limite dans l'aigu : elle monte et, même quand nos oreilles ne peuvent plus la suivre, je crois bien qu'elle monte toujours. Il appelle Anna, et l'acuité des sons qu'il profère est telle que l'on entend « Inni ». Le second i pénètre l'oreille comme une vrille fine, animée d'un mouvement de rotation ultra-rapide.

Même un laid petit joujou le fait crier d'enthousiasme. Et pourtant, il a sa part... Ça ne fait rien ; il s'arrête, dans la rue, le nez juste à la hauteur de ces tristes vitrines où quatre jouets de fer-blanc peinturluré sommeillent sous une poussière centenaire. Et il pousse des cris d'admiration, des cris stridents.

Tout lui est joie. A la vérité, il épuise plus vite que nous la somme de joie que recèle chaque objet et il se hâte de place en place ; il n'a que l'embarras du choix.

Nous qui avons de l'expérience, nous ne lâchons pas si vite l'os à moelle : nous le grattons, le vidons, le suçons avec soin.

Bah ! Il a le temps d'apprendre l'économie ! Qu'il gaspille un peu, pour commencer ! Il a le temps d'apprendre aussi que l'on peut porter sa joie comme un fardeau. Qu'il butine ! Qu'il voltige ! On verra bien !

Je l'arrête au passage. Une seconde, pas plus, car il se débat dans mes mains comme un poisson musclé. Il est bien chaud, bien lavé, ses cheveux exhalent une saine odeur : ils sentent le petit chien bien propre.

Il s'échappe ; il a vu sa brouette et va s'en emparer. Il veut dire « brouette » et articule très nettement « poète ». Je vous demande un peu...

Bernard, grand garçon, contient mieux son enthousiasme ; il ne l'exprime pas toujours avec des cris suraigus, mais d'une voix chavirée, chantante, tremblante d'émotion.

Il existe des objets qui semblent dépourvus d'intérêt et qui, pourtant, ménagent d'éclatantes surprises. Voyez cette grande caisse percée de petites fentes. Ça n'a l'air de rien. Eh bien, tirez l'anneau ! — Dame ! C'est dur à tirer jusqu'au bout, c'est dur, maman — et il vous tombera, tout à coup, dans les mains, du chocolat, du caramel, des pastilles de menthe.

C'est vrai ! Il a découvert les distributeurs automatiques, dans les gares du métro. Grande merveille ! Il est transporté !

— Ah ! Maman ! ce qu'on en trouve des choses !

Il arrive qu'Anna n'ait pas sucré le tilleul, ou que Marie-Jeanne n'ait pas fait cuire les pommes, pour la compote. Il arrive même que papa oublie d'apporter les gâteaux. Mais le distributeur automatique n'oublie rien : c'est une puissance surnaturelle.

Et pourtant... Et pourtant, comme nous partions pour Bellevue, nous avons aperçu, dans le hall de la gare, une de ces caisses prodigieuses. Nous avons mis deux sous dans la fente du caramel (du caramel, vous entendez bien !) et l'appareil n'a lâché qu'une méchante petite boîte de bonbons anglais.

Bernard considère la boîte d'un œil inquiet. Oh ! pour les bonbons, ça ne fait rien, on les mangera quand même. Mais la certitude ? La certitude est ébranlée.

Les puissances surnaturelles se trompent parfois, elles aussi.

III

Aujourd'hui, grande journée de récompense. Nous allons au cirque, Bernard et moi. Le cirque, c'est le but ; mais le chemin vaut qu'on y prenne garde. Nous ne renoncerons à rien. On va s'habiller : plaisir ! On entendra maman dénombrer les joies promises : plaisir ! Et si nous pleurons un peu parce qu'il faut se laver encore une fois les mains à la dernière minute : plaisir ! plaisir quand même !

Éblouissement de la rue ! Pour quoi donc pensez-vous que ce petit homme soit né ? Pour bondir, pour courir et, surtout, pour sauter sur une jambe, plaisir divin !

L'enfant qui saute sur une jambe ne connaît plus son père. C'est en sautant sur une jambe qu'il faut conquérir le monde. Mais quoi ? Voilà soudain le téméraire à mon côté ! Voilà soudain la menotte qui serre nerveusement ma main. Que se passe-t-il ? Inutile de chercher : je suis sûr qu'il est apparu un gros chien dans le champ visuel de notre conquérant. C'est compris. Je garderai la petite main dans la mienne. Les gros chiens sont des animaux parfaitement ridicules. Plaisir orgueilleux de passer à côté du gros chien en serrant la main de son papa !

L'autobus a bien des agréments. Le petit homme se met à genoux sur la banquette et il regarde toutes ces choses que l'on voit... Peu à peu, la vitre fraîche se trouble, car la respiration y dépose un fin brouillard. L'enfant s'écarte et j'aperçois, sur ce halo, le dessin de la bouchette qui était collée là et, au-dessus, un tout petit point rond : le nez.

Nous ne renoncerons à rien, je vous l'ai dit. Il veut le cirque, mais aussi le goûter que nous irons acheter d'avance, mais aussi la surprise bigarrée des vitrines, mais encore les poissons rouges qui nagent dans le bassin des Tuileries. Voir les poissons rouges vaut bien un détour.

Que vous dirai-je ? Ce sont les premières grandes sorties que nous faisons ensemble. Il est exalté; moi, je suis ému. Je me comporte en toutes choses comme un jouvenceau qui se promène avec une jolie femme : je fais des folies, je paye sans discuter et je ne regarde pas la monnaie qu'on me rend.

Voici le cirque. On entre, et on est tout de suite accueilli par « la musique du cirque ». Je vous expliquerai plus tard qu'il y a quatre sortes de musique : « la musique du cirque », « la musique de la fête », « la musique du cinéma » et « la musique du soir ». Plus tard, je vous expliquerai plus tard, car voici les clowns. Les plaisirs se succèdent très vite et nous ne voudrions rien perdre. Nous achèterons même un programme. Sur le programme, il y a les portraits des animaux et des dames du cirque. On regarde si bien ces images qu'on oublie parfois de regarder les êtres réels qui s'agitent au milieu de la piste.

Entre les feuilles du programme, nous trouvons un bonhomme en carton découpé dont la tête articulée remue très bien. Allons par ordre : je mets le bonhomme dans ma poche, c'est une réserve pour le retour en autobus. Songer à l'avenir est raisonnable et prudent : le présent est si riche de joie. Eh bien, Bernard ne l'entend pas ainsi ; il me répète, de minute en minute : « Donne-moi le petit bonhomme. » On va, plus de deux

heures durant, lui montrer de grandes merveilles : des chevaux, des tigres, des éléphants, des acrobates. C'est très bien, mais ça ne suffit pas. Au sein des plaisirs, il rêve obstinément à ce jouet misérable que j'ai caché dans ma poche, et il murmure à mon oreille : « Dis, papa, dis ! Montre-moi le petit bonhomme. »

Cependant la représentation se poursuit parmi les rires et les cris. Du cintre, tombe un flot trouble de musique : une petite flûte surnage, sombre, reparaît par intervalles. La lumière du jour lutte sans confiance contre d'insolents astres électriques. Le petit homme est un peu perdu dans ce chaos éblouissant et sonore. Il rit, il applaudit avec une sorte d'égarement. Si l'éléphant de calicot peint s'approche un peu trop de notre place, Bernard ramasse son chapeau et dit : « On pourrait s'en aller ! » Si l'écuyer présente les douze chevaux savants, Bernard demande : « C'est bientôt, les tigres ? » Et quand les tigres entrent en scène, il réclame : « Et les chevaux ? Est-ce qu'ils vont revenir, les chevaux ? »

On ne peut jamais dire d'avance ce qui le frappera, ce qui l'amusera. Il a ses raisons qui ne sont pas les nôtres. Il fait un choix mystérieux. Parfois, il lâche la partie, rêve et s'occupe de sa bottine. Parfois il rit tout seul, dans le silence général, et pour des motifs strictement personnels. Les sauts périlleux du cow-boy le laissent assez indifférent. En revanche, le formidable crottin doré que le cheval dépose sur le paillasson lui inspire des remarques pénétrantes, compétentes.

Ah ! voici l'équilibriste en habit noir. Il grimpe, à la force des poignets, jusqu'au sommet de la coupole, jusqu'au trapèze vertigineux. Il pose un des pieds d'une chaise sur un verre à boire qui craque, et il s'assied au-dessus du vide.

Je n'aime pas ces bêtises-là. Du doigt, discrètement, mais clairement, je fais signe au gentleman ; je lui laisse entendre que ça va bien comme ça, et qu'il peut redescendre.

Bernard n'est pas ému. Il ne sait pas. Il dit, avec un bon sens parfait :

— Pourquoi est-il là-haut ? Qu'est-ce qu'il fait là-haut ?

Il a cent fois raison, le petit homme. Je regarde avec une fureur concentrée le public du cirque : il halette de plaisir, il râle sourdement. C'est le public de toujours, le public des autodafés et des jeux sanglants.

Bernard a baissé la tête et se désintéresse tout à fait de l'équilibriste ; il feuillette le programme et dénombre les réclames pour automobiles. Malgré moi, je cherche des yeux l'homme au trapèze ; il fume, là-haut, des cigarettes et feint de lire son journal. Je me rappelle une curieuse conversation que j'eus, naguère, avec Colette qui a bien connu les gens de cette espèce.

— Pour faire ce qu'ils font, me disait Colette, il faut avoir le cœur pur.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, sans cela, on se tue.

Sans doute ; mais, pendant que le gentleman salue gravement l'assemblée, je le regarde d'un air réprobateur. Qu'il n'ignore pas ma façon de voir !

Et voilà que le cirque est déjà fini. Nous revenons côte à côte dans l'autobus. Bernard, fatigué, ne songe même plus à me demander le bonhomme de carton à tête articulée. Je le lui donne, généreusement ; il s'en amuse jusqu'à la maison.

Il est tard. On baigne le petit homme et on le fait souper à la hâte. Pendant que sa maman le couche,

il lui raconte ses impressions de la journée et il fait un cas particulier de choses qui m'ont tout à fait échappé.

IV

« Je vais jouer. » Il dit cela d'un air préoccupé, soucieux, comme nous disons : « Je vais travailler ». Il a raison : jouer est son occupation essentielle, son devoir. Que lui demandons-nous, tout d'abord ? De bien jouer, c'est-à-dire de jouer avec conscience, patience et ingéniosité.

Ce n'est pas petite affaire. Souvent, le garçon s'irrite, s'énerve et réclame assistance : il n'a pu visser jusqu'au bout un des boulons du « mécano », ou bien, vautré parmi les cubes de bois, il cherche à tâtons la solution de quelque complexe problème architectural.

— Ces petits bougres, me dit Barnabé, ces petits bougres n'ont qu'une chose à faire : s'amuser. Et ils ne peuvent en venir à bout tout seuls.

Barnabé hausse les épaules et s'en va passer la soirée au cinéma, au music-hall ou au dancing, car, lui, il sait s'amuser tout seul.

En vérité, c'est très difficile, même pour un surbarnabé, de parvenir à s'amuser sans le secours des boxeurs, des danseuses ou des bouffons. J'admire parfois la constance et l'habileté du petit homme. Il assemble les objets les plus disparates en vue d'une de ces constructions dont lui seul connaît le sens, la valeur symbolique ; il expérimente des équilibres téméraires, essuie vingt échecs et, finalement, réussit. Le voilà dans l'extase. Jouer, pour lui, c'est rêver avec tout son corps.

Pourtant, l'univers entier conspire contre son succès; toutes les puissances conjurées se jettent à la traverse

de ses entreprises. Anna veut l'habiller pour aller au jardin. Marie-Jeanne parle de lui faire laver les mains, une fois de plus. Maman aimerait à lui essayer un costume neuf. Juste au moment où la construction touche à son faîte, papa vient chercher le petit homme pour lui regarder au fond de la gorge. Quelle idée ! Que si, malgré tout, l'édifice s'achève, Zazou dit le Dabiou, dit le Tioup, qui est encore bien petit, bien brouillon, bien taquin et qui sait s'amuser tout seul à peu près aussi bien que M. Barnabé, Zazou s'abat soudain sur le chantier, avec ses rudes mains destructrices et, moins d'une seconde plus tard, se roule en hurlant au milieu des ruines. Il faut, croyez-le, à un petit homme de quatre ans, une bien touchante persévérance pour jouer, en dépit des bébés et, surtout, des grandes personnes.

Eh bien, il s'en tire quand même à son honneur. Le jouet élu n'est pas toujours celui dont nous attendions merveille. En cela comme en amour il y a de mystérieuses dilections.

Il a des ruses délicates : il égare certains jouets pour avoir le temps de les oublier et la joie de les retrouver plus tard ; un jouet retrouvé est quasi un jouet nouveau. Il me fait penser à ce pauvre M. Sorlin qui, en vain, toute sa vie, avait poursuivi la fortune et qui perdait parfois des pièces de vingt sous dans ses poches pour les y retrouver plus tard. Malheureusement, M. Sorlin avait une mémoire trop fidèle, il ne parvenait jamais à oublier...

V

Rien n'est plus beau, pour le petit homme, que ces jeux compliqués auxquels les hommes jouent toute la journée, preuve évidente que ce sont jeux passionnants.

Hélas ! je rêve toujours à ces grasses paresses dont il ferait bon jouir sans arrière-pensée. Mais, que voulez-vous ? je suis un homme gâté par une hérédité tyrannique et des habitudes dérisoires : je ne suis heureux, et j'ai quelque honte à l'avouer, je ne suis heureux que quand j'ai travaillé. Le petit homme, lui, est au début de tout et il n'aime vraiment qu'un jeu : jouer à travailler. Quelle fatalité pèse donc sur l'espèce ?

L'enfant sage s'arrêtera chez notre ami Duhain, le cordonnier de la rue Berthollet, philosophe laborieux à la grosse tête socratique. L'enfant très sage obtiendra d'examiner de près les joujoux un peu lourds, mais vraiment remarquables, avec lesquels le bon Duhain s'amuse plus de dix heures par jour.

Le petit homme aborde ces joujoux avec une timidité extrême : les marteaux, les pinces, les boîtes de pointes, la machine à coudre dont l'aiguille est redoutable et, surtout, le jouet qui, si justement, si sûrement, fixe les œillets dans le cuir.

Attention aux tranchets dont la rancune est sournoise, attention au cirage qui sert à faire les négrillons, aux clous, si difficile à digérer ! Attention ! Je m'en vais ! Je reviendrai bientôt.

Je reviens et que vois-je, dès la porte ? Deux ouvriers à la besogne. Le petit homme a un tablier de peau, un pied de fer entre les genoux, un marteau, une vieille godasse aux mains. Il tape, il cloue, il parle, il exulte, il règne. Il discute de tout, en remontre au patron, apostrophe la clientèle. Il s'emploie à donner de lui une haute opinion. Il y arriverait sans peine si nous tardions un peu à revenir, nous les seules personnes qui savent bien qu'il n'est qu'un tout petit garçon.

Bâtir une maison, enfoncer des pavés, diriger l'horrible machine qui écrase les cailloux sur la route de Valmondois et surtout, surtout, siffler pour faire partir le train, voilà de nobles jeux, de fameux jeux !

A propos, une question : saurez-vous me dire pourquoi le chemin de fer est à la base de toute distraction sérieuse ? Ah ! une autre question : à quoi pouvaient bien jouer les enfants, avant 1830 ? Et maintenant, un conseil : n'acceptez pas sans réfléchir l'électrification des voies ferrées ; un train qui ne fume pas est un train sans prestige, ce n'est peut-être même pas un train.

Le petit homme n'est pas seul de cet avis. Demandez aux milliers de pauvres bougres à qui « l'odeur du train » serre le cœur et donne des rêves.

VI

Je ne sais pas très bien amuser les enfants. Je les regarde, je les écoute, je les aime ; mais je ne sais guère inventer de ces choses qui les amusent ; je ne sais pas très bien jouer avec eux.

Vildrac, lui, sait merveilleusement s'amuser avec les enfants. Entendez qu'en ce sens « avec » signifie « au moyen de ».

Il arrive. Gros succès. Il lui suffit de se montrer pour obtenir tout de suite un gros succès de sympathie. Ça, c'est toute une destinée. Il commence par distribuer des chiquenaudes ; il fait des bruits bizarres avec ses doigts qui sont longs, durs, incassables. Il se tapote le menton, les joues et excrète ainsi des musiques barbares. Gros succès, encore ! On l'appelle « La Mine ». Pour vous expliquer tout au long l'origine de ce sobriquet, il faudrait, au moins, un in-quarto ; j'y renonce.

Il prélude par des menus exercices ; il jongle avec deux des petits hommes, un verre à pied et un cure-dent. Cris. Rires. Gros succès, toujours. Voilà un oncle, et un vrai !

Entr'acte. Vildrac adresse, sans conviction, quelques mots aux grandes personnes. Il est distrait, rêveur ; il regarde, d'un air préoccupé, les petits hommes, les « mignards », comme il les appelle. Il est en train de faire ses calculs. Moi, je ne suis pas tranquille, parce que je prévois fort bien ce qui va se passer.

Alors, c'est la haute voltige. Il saisit un des petits hommes par la peau d'une fesse et il lui fait exécuter une gymnastique complexe qui me donne la chair de poule. Le « mignard » pousse des hurlements de frayeur et crie : « Encore ! » Ceux qui n'ont pas été servis réclament leur tour. Succès prodigieux, évidemment. On ne s'entend plus fumer sa pipe.

C'est le tour d'un autre « mignard ». Celui-là sera saisi par la cheville et, manié comme une fronde, à bout de bras, tournoiera dans des plans variés. Ces choses-là me font couler une sueur froide dans le dos. Je proteste :

— Assez ! Assez ! tu vas lui donner un coup de sang !

Le petit homme ne sait plus s'il doit rire ou pleurer ; mais il est enchanté. Vildrac le pose enfin par terre et salue l'assemblée, avec le sourire. Tous les « mignards » sont maintenant pendus à sa veste. Succès monstre. Je suis un peu jaloux.

Jacqueline est beaucoup trop grande pour se prêter à de telles acrobaties. Elle le regrette, cela ne fait aucun doute. Elle regarde Vildrac avec enthousiasme et toute son attitude signifie : « Invente donc quelque chose

pour moi, bien que je sois trop grande. Quoi ! je n'ai guère que douze ans ! »

Il la considère attentivement, médite une minute, puis, de ses doigts secs, il lance au nez de l'enfant un roulement de castagnettes et l'apostrophe en ces termes :

— Fabrique de fossettes, va !

Jacqueline a sa petite part. Elle aimerait mieux faire la voltige, comme les autres ; mais il faut bien savoir vieillir.

VII

Il tombe de sa patinette ; il tombe assez rudement. Il se relève aussitôt et regarde avec angoisses s'il y a quelque personne secourable à portée de la voix ou du regard : on ne peut pas pleurer à peu près, sans aide, sans public.

Il n'y a personne : les dieux tutélaires regardent ailleurs ou font semblant. Ils n'ont rien vu ; ils sont très loin. Alors le petit homme prend la décision de ne pas pleurer ; c'est plus simple. Il recommence à jouer.

Autour de lui, grouille, chante, et verdoie le jardin du « Lustembourg ». (On prononce aussi Luxembourg dans certaines familles). C'est un beau jardin où il y a des tas de sable, des arbres, des fleurs, une petite mer avec ses navires, des balançoires, des chevaux de bois, des ânes vivants et un guignol.

Installés sur les chevaux dépeints, attachés d'une grosse ceinture de cuir, les petits hommes, pleins d'assurance, ont l'air de retrouver une antique habitude. Ils n'ont — dirait-on — rien fait d'autre depuis le début des temps. Zazou est parfaitement béat : bouche ouverte, cheveux au vent, il se laisse emporter par sa monture comme un enfant cosaque dans la steppe.

Bernard est moins pur : il nous cherche de l'œil et se demande si nous l'admirons comme il le mérite. Cependant il tient sa baguette de travers et rate tous les anneaux que lui présente le palefrenier des chevaux de bois. Il faut un certain temps au petit homme pour parvenir à se désintéresser de notre opinion. Mais alors, malheur aux anneaux ! Il les enfile tous, l'un après l'autre, sur sa baguette. Voilà comme il est ce garçon-là.

J'oubliais : cette héroïque randonnée ne va pas sans quelque musique. Un véritable piano fait ce qu'il peut. Comme il ne possède plus que quatre cordes, il s'exprime par sous-entendus et, dans toutes les circonstances difficiles, réserve son opinion.

Zazou goûte les molles douceurs de la balançoire. Il s'y abandonne en chantant. Il restera là jusqu'au soir : il restera là toute sa vie. Mais non ! Brusquement, il crie : « Assez ! » Il faut qu'on le descende et qu'il s'en aille autre part. Pas nécessaire d'avoir l'âge de Barnabé pour connaître les lassitudes sans causes, les caprices, l'ennui soudain.

Les ânes vivants ont du charme, les cycles d'appréciables avantages ; toutefois le guignol l'emporte encore sur les autres réjouissances. Prestige séculaire du théâtre ! On y revient toujours, croyez-m'en. Le guignol du Luxembourg a quelque réputation, à cause de son crocodile, un crocodile plein de fantaisie et d'autorité.

Le petit homme est assis sur la banquette et regarde le spectacle. Dirai-je de son attention qu'elle est fragile ? Heu... elle est intermittente, voilà tout ; elle est sollicitée par trop de choses différentes : il y a le guignol, sans doute ; il y a, aussi, la foule des enfants, et, plus loin, la haie des grandes personnes, des badauds, et encore ce lambeau de bâche qui palpite au moindre souffle, ce coin

de ciel où les nuages se poursuivent, cette branche chargée de bourgeons dont la carapace étincelle et craque.

Le bonhomme regarde tout. Il ne veut rien perdre. Il ne peut encore se décider à faire un choix ; il attrape, au petit bonheur, tout ce qui se présente.

Choisir ! Je me rappelle un fameux arbre de Noël autour duquel se trouvaient rassemblés beaucoup d'enfants. Vint le tour du plus pauvre et du plus timide d'entre eux. On le poussa vers le sapin resplendissant : « Va et prends ce que tu voudras. » Le bambin s'approcha d'un air honteux, saisit le jouet le plus petit et le plus morne et s'enfuit à toutes jambes. Choisir ! Choisir !

Bien entendu, l'attention éparpillée se rassemble toujours quand le crocodile dévore le gendarme ou quand, finalement, il expire, pendu au gibet. Ce crocodile est vraiment le meilleur acteur de la troupe.

— Les crocodiles, explique le petit homme à son sauvage cadet, les crocodiles vivent surtout dans les jardins des plantes et dans les guignols, parce qu'ils y ont bien chaud.

Par les blanches journées de printemps, il fait bon venir, au bord du bassin, respirer l'air marin qui arrive de Saint-Sulpice et du Sénat. Les voiliers partent, chargés d'illusions magnifiques qu'ils perdent en passant sous le jet d'eau. N'importe, ils font plaisir à voir.

— Zazou ! regarde le bateau !

— Oh ! le beau bateau !

— Tiens, tiens, regarde l'autre !

— Oh ! le beau l'autre !

Le Jardin des plantes est moins riche que le Lustembourg en plaisirs sportifs ou mondains : équitation, navigation, théâtre ; mais il y a les « alimaux », et ça, c'est quelque chose.

Les petits hommes s'intéressent surtout à ce qui bouge; or les « alimaux » partagent avec les trains cette miraculeuse vertu de motilité.

J'ai longuement préparé Bernard à sa première entrevue avec les « alimaux vivants » du Jardin des plantes. Il les connaissait tous par leur nom et les montrait du doigt, sans se tromper, sur l'album en couleurs prêté par Lulu. Et puis, un beau jour, nous sommes allés voir les modèles en chair et en os, les grosses bêtes du Jardin des plantes. Le petit homme est resté longtemps à regarder sous le ventre de l'éléphant, en demandant s'il allait bientôt venir. Il a considéré les pattes de la girafe sans bien comprendre qu'elles étaient en relation avec cette petite tête cornue qui se balançait là-haut, sous le toit de la ménagerie. Enfin il a contemplé l'hippopotame comme un paysage désert où il ne se
4 passe rien.

Il lui a fallu pas mal de temps pour embrasser dans son champ visuel ces créatures qui ne sont pas à son échelle. Quant aux tortues et autres reptiles qui ne bougent pas, vous ne nous ferez jamais croire que ce sont là des « animaux ».

VIII

Connaître est la plus grande des joies, même pour un tout petit homme. D'ailleurs, il connaît tout :

— Qu'est-ce que c'est que cet arbre ?
— Un pommier.
— Et celui-ci ?
— Un poirier.
— Bien. Et ceci ?
— Un tomatier.

— Et ce grand arbre ?

— Un chênier.

O poète ! Je vous l'ai dit, il connaît tout. Durant l'été, à Valmondois, il conduit les visiteurs dans le potager et leur nomme avec orgueil les plantes et les arbres. M. Guillaume, le jardinier, est lui-même admis à bénéficier de cet enseignement bénévole. Bernard ne lui ménage pas le conseils. Il en raconte, il en raconte ; sûr d'éblouir l'excellent homme. Il lui dit tout ce qu'il sait, et surtout ce qu'il ne sait pas. Il parle, il parle ; il est bien loin de se douter que je l'écoute, que je l'épie, derrière le bosquet de lilas. Parfois, Jacqueline, qui est une grande fille, interrompt le bavard : « Tu vas fatiguer M. Guillaume. Tu l'empêches de travailler. » Elle écarte le petit homme, lui vole sa victime et, à son tour, se met à en raconter, à en raconter... C'est si agréable de trouver une personne qui vous écoute gentiment.

Le petit homme s'en va retrouver ses pairs et des conversations graves, passionnées s'engagent autour du tas de sable.

— Si je meurs...

— On te plantera dans la terre.

— Et on t'arrosera.

— Et tu deviendras un arbre.

— Quel arbre ?

— Un marronnier.

— Non, je ne veux pas devenir un marronnier.

— Quel arbre alors ?

— Je deviendrai un arbre de Noël.

Les plus petits errent de-ci de-là, chantant une chanson interminable, inarticulée, comme celle des poulets en quête d'un gravier.

Les autres, ceux qui savent parler, s'en donnent à cœur joie :

— Mon papa, dit Marise, il va tous les jours à la Bourse, pour gagner des sous.

— Mon papa, répond le petit homme, mon papa à moi, il écrit pour le pain et pour tout ce qui se mange.

En voici un qui sommeille dans son « moïse », exposé au soleil comme un fruit qu'on veut faire mûrir ; quand il est doré d'un côté, on le retourne. En voici un autre qui rêve, couché dans sa voiture ; on aperçoit son pied nu qui bat, dans l'azur, une mesure hésitante. Pareil à un jeune fauve trébuchant, un troisième s'exerce à marcher dans un petit « parc » à claire-voie. Des fillettes repassent leurs leçons, dans une allée du potager ; mais celles-là n'appartiennent plus au petit monde. Fils, neveux, nièces... Un beau troupeau, en vérité. Barnabé, qui redoute le bruit, marmonne :

— C'est une usine à gosses, chez vous !

L'heure du bain approche. Le petit homme fait des projets : il nagera, il plongera, il étonnera le monde par le nombre et la nature de ses exploits.

C'est bien ! Partons ! A l'eau, maintenant ! Le petit homme fait mille réserves. Il risque un pied, puis l'autre, les retire, tremble un peu. L'eau du Sausseron est trop froide, le courant trop fort, les cailloux piquants. Si je prononce à tout hasard le mot de « poisson », le petit homme se réfugie tout de suite sur la rive.

Gérard, accroché aux herbes, se refuse à toute immersion. Il produit des arguments subtils et forts :

— Non, non ! Pas dans le Sausseron ! J'ai peur de fondre.

IX

« ...Cela trouble la cervelle tendre des enfants, de les esveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil, auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes, tout à coup et par violence. » C'est Montaigne qui parle et j'aime cette sollicitude chez celui qui doute de tout. Il ajoute, et il s'agit de son père : « Il me faisait esveiller par le son de quelque instrument et ne fus jamais sans homme qui m'en servist. »

A ma honte, j'avoue qu'il ne m'arrive jamais de prendre ma flûte pour éveiller les petits hommes. Endormis dès sept heures du soir, ils gazouillent avec le jour. Ce n'est pas nous qui les éveillons en musique ; c'est le concert de leurs chansons et de leurs rires qui, dès l'aube, nous tire du sommeil, nous, les travailleurs du soir.

Le matin, nous pensons donc, chacun par devers soi : « Comme il serait agréable d'avoir les petits anges avec nous dans le grand lit ! » Parfois, le désir est trop fort, il s'exprime et, d'un commun accord, nous crions :

— Envoyez-nous les petits anges !

Ils arrivent, angéliques en vérité. Ils se glissent dans le grand lit : c'est une faveur, ils ne l'ignorent point. Et, immédiatement, la lutte s'engage. Les petits anges sont de petites bêtes fauves.

Ils nous arrachent les cheveux, nous fourrent leurs pieds dans la bouche, explorent, d'un index aventureux, nos oreilles et nos narines, nous appliquent d'énergiques coups de genoux aux endroits les plus sensibles, s'abattent comme des masses sur nos poitrines et surtout là, au creux de l'estomac. Ils s'amusent au jour et à la nuit en manipulant sans lassitude le commutateur électrique ;

ils organisent des campements sous la tente, des combats d'oreillers. S'ils construisent des navires, nous sommes l'océan, des maisons, nous sommes le sol, des trains, nous sommes la voie, des usines, nous sommes la matière première, des moulins, nous sommes le blé, des batteuses, nous sommes toujours ce qui est battu, des machines à écraser les cailloux, c'est nous qui figurons les cailloux, bien entendu.

La rémunération est faible. De temps en temps, nous embrassons, au vol, une petite nuque; nous caressons un pied, un bras, au péril de notre œil ou de notre nez. L'opération se solde, en définitive, par un nombre si considérable de meurtrissures, d'ecchymoses et de points de côté que vaincus, contus, courbatus, nous prenons la fuite, abandonnant le grand lit aux fauves triomphants.

L'expérience est un leurre. Demain, dimanche, réveillés dès la pointe du jour par nos jeunes musiciens, nous penserons, tous deux : « Comme ce serait agréable d'avoir nos petits anges avec nous dans le grand lit ! » Le désir grandira, finira par s'exprimer. On nous apportera les petits anges et... Prière de se reporter quelques lignes plus haut.

X

Te rappelles-tu ce paquet que nous reçûmes, l'an passé, de je ne sais plus quelle parente ? Il arriva le soir ; les petits hommes étaient couchés. Un jouet ! C'était sûrement un jouet. Nous allions — ô joie — le déballer, le manipuler, prendre part, à l'avance, au plaisir des petits hommes.

Nous déballâmes. Hélas ! c'était un canon.

J'éprouve une aversion particulière pour ce genre de jouets. Je connais trop bien l'objet au naturel, et les

effets qu'il produit. Je me suis promis, résolution farouche et naïve, que mes petits hommes ne recevraient point de ces jouets odieux. Pourquoi pas une petite guillotine ?

Nous considérâmes le canon avec mélancolie. C'était un jouet soigné, compliqué, coûteux. Quel dommage ! Je hasardai : « Donnons-le ! Qu'un si beau joujou ne soit pas perdu ! » L'absurdité de cette solution nous fit rire et le jouet fut exilé dans quelque grenier d'où il sera déniché un jour ou l'autre, à coup sûr.

Le petit homme n'a donc jamais entendu parler de canon, notez cela. Or, nous passons sur la place de Parmain qu'enlaidit un monument de sucre blême flanqué de deux immondes bouches à feu, basses sur pattes, ridicules. Bernard jette un coup d'œil et me dit :

— Tiens, des canons !

Je pense au jouvenceau de la *Coupe enchantée* et je prends une bonne leçon. « Pendant dix ans, me racontait Durtain, j'ai réussi à priver Pierrot de soldats de plomb. Peine inutile ! Maintenant il ne rêve plus que de ça, ne veut plus que ça, ne joue plus, en fait, qu'avec ça. »

Hé, oui ! Pour que les hommes jugent froidement d'une chose et apprennent à la dédaigner, il faut qu'ils en soient rassasiés, soûlés, dégoûtés. Puissance des réactions ! Est-il donc vrai que l'abstinence n'est pas l'école de la chasteté ? L'exemple est-il aussi souvent récusé que suivi ? J'ai, dans les laboratoires, appris à connaître ces forces adverses qui se disputent l'empire de la matière vivante. Dieux contraires, je vous retrouve aux prises dans le royaume de l'âme. Que si j'apprends à mes deux petits hommes le mépris de l'argent, l'un deviendra peut-être ermite, mais j'ai bien peur que l'autre ne tombe financier.

En attendant, comptons avec cette curiosité qui rachètera peut-être, un jour, le monde qu'elle a perdu. Comptons avec cette subtile et poignante intuition du mal qui, déjà, rêve, dans le fond de la barcelonnette — ne vous en déplaise, Jean-Jacques.— L'homme deviendra peut-être bon. Mieux vaut l'espoir d'un essor que l'éternel regret d'une chute.

D'ailleurs, il est bien inutile de ruser. Avec les pièces du « mécano », nous avons construit un de ces navires qui servent communément à chasser le crocodile de zinc, en raison de quoi on les appelle baleinières, comme chacun sait.

Le petit homme s'amuse deux jours avec la baleinière et, le troisième jour, il me déclare à brûle-pourpoint :

— Tu sais, ce n'est pas une baleinière, c'est un « tortilleur ».

XI

Cinq jours après sa naissance, le petit homme sait sourire. A dix-huit mois, il maniera la plaisanterie comme un humoriste audacieux, presque cynique. Barnabé qui, je le concède, est adulte de façon quelque peu appuyée, Barnabé ne sait plus que rire ; la plaisanterie le trouve souvent rétif.

Vingt fois l'heure, Zazou prouve qu'il a le sens de l'humour, et du plus fin et du plus retors. Il organise des mystifications qui durent longtemps, preuve que la fantaisie est son élément naturel et n'exige de lui nulle contention spirituelle anormale. La malice, l'équivoque ne sont pas pour l'embarrasser. Comme il apporte en toutes choses cette forme de persévérance que, chez les enfants de son âge, on appelle entêtement, ses facéties préférées tournent volontiers à la scie.

Il partage avec tous les petits hommes un goût religieux pour le calembour. Mais je demande à formuler une observation sur ce point.

Environ l'âge de trente mois, ma nièce Nanine, qui est encore une personne de beaucoup d'esprit, ma nière Nanine, dis-je, maniait l'ironie de manière à faire pâlir l'ombre des Furetière, des Rivarol, des Chamfort et autres spécialistes éminents. Elle ne méprisait pas le calembour et les cocasseries verbales. Au lieu d'appeler, comme tout le monde, respectueusement, ses grands-parents Papa Mil et Maman Ma, elle affectait de prononcer Maman Pil et Panpan Ma. Elle riait ; mais je n'étais pas dupe. Elle tournait en plaisanterie les faux pas de sa langue et ses erreurs de vocabulaire. C'est là, je crois, l'origine du calembour dans l'humanité en général et chez les petits hommes en particulier. Ceux-ci saisissent leurs mots au petit bonheur, les prononcent mal, les assemblent à la diable. Si l'effet est de rire, ils en acceptent immédiatement la responsabilité, c'est-à-dire le bénéfice. Si c'est bourde pure, ils ont bien quelque titre à l'acquittement.

Même à l'âge de Barnabé, modèle des adultes, le goût du calembour repose sur une certaine aptitude à confondre les mots et les idées. L'esprit trébuche ; on exagère le faux pas et l'on dit : «Voyez comme je danse ! »

Quand les petits hommes remarquent que l'on rit à leurs fantaisies, ils oublient toute mesure, forcent la note et tombent dans la sottise. Ils perdent, certains à jamais, leur délicat sens de l'humour et les plus pures grâces du sourire. Ils deviennent crédules et raisonneurs. Dites à Bernard qu'il y a un chameau sur le balcon, il va tout de suite ouvrir la fenêtre. Il y a deux ans, il eût répondu en clignant de l'œil : « C'est un chameau à combien de bosses ? »

XII

Si vous me demandez : « Quels sont les arts primitifs ? » je n'irai pas consulter les clercs ; je regarderai vivre mes petits hommes et vous répondrai : « la musique, le dessin, la danse, l'architecture. »

Le petit homme entr'ouvre la porte de mon cabinet de travail. Il n'est pas très ému, bien que j'essaye de le foudroyer du regard. Il approche son visage du mien, me considère en battant des cils, l'infâme séducteur, et va droit au but :

— Papa ! taille-moi mon crayon qui s'est détaillé.

Je taille le crayon, car je porte intérêt aux arts.

— Merci ! Et maintenant, donne-moi du papier.

Je donne du papier, et du meilleur. Je suis un bon mécène.

Le petit homme retourne à son ouvrage. Il dessine, il peint. Tout ce qu'il fait signifie quelque chose. Tout est grossier, informe, mais correspond à une idée, vise à représenter quelque trait du modèle. Pas un coup de crayon qui soit absolument inutile. C'est plus tard qu'il fera des choses inutiles, qu'il dira des choses inutiles, qu'il créera des choses inutiles, qu'il accumulera, comme tous les hommes, l'inutile sur l'inutile.

A voir cette passion de dessiner qu'ils ont tous, je comprends, mieux que jamais, que créer est dans la nature de l'homme. Mais, quoi ? Créer ? C'est encore plus simple : il s'amuse, il s'exprime.

Bernard paraît certain que dessiner est une fonction naturelle, comme construire, danser, chanter, jouer de la musique. Il me tend son crayon et ordonne avec simplicité : « Dessine-moi un éléphant, dessine-moi une locomotive, dessine-moi un bateau, un monsieur, une

maison.» J'obéis sans discuter et je m'aperçois avec étonnement que je sais dessiner tout ce qu'il me demande. Du moins se déclare-t-il satisfait.

Le plus petit danse, avec des mouvements lents, contenus, sérieux : il est trop jeune pour connaître la honte. Bernard, un peu plus grand, un peu plus gauche, ne sait plus que faire le fou. Mais il chante ; c'est une joie si naturelle qu'elle semble liée à l'acte de l'expiration. Il emplit d'air sa poitrine. Délices ! Puis l'air s'en va. Faut-il consentir à le perdre, purement et simplement ? Non ! La gorge est là pour en tirer, au passage, de belles chansons.

Quand il est bien seul, bien pur, abandonné à son instinct d'animal, quand, surtout, ses mains et son esprit se trouvent attachés à quelque menue besogne, il chante, sans arrêt, une chanson onduleuse, souple, pareille à celle que doit fredonner, là-bas, l'enfant sauvage dans la steppe ou le bled. Il trouve des rythmes, il invente des intervalles étranges : voix du vent dans le taillis, frémissement des feuilles du tremble, gouttes de pluie qui tombent des branches dans la vasque de la fontaine.

Un jour vient où cet humble génie s'évanouit : le petit homme apprend à chanter. L'art civilisé,— dirons-nous l'art barnabéen ? — s'installe à la place de l'art primitif. Nous trouvons ça très bien quand même parce que nous sommes corrompus, asservis à nos habitudes.

Tout de suite, il connaît la honte. Il est impossible de lui arracher cette menue chanson qu'il sait si bien, paraît-il. Et puis voilà qu'un soir, les embrassades terminées, seul dans son lit, tout environné d'ombre protectrice, bien sûr pourtant que nous l'écoutons, il se prend à chanter d'une voix nette :

Ô vert tapin,
Roi des forêts...

Nous écoutons, de l'antichambre. Nous écoutons, silencieux et recueillis. Nous connaissions la voix du petit animal. Ça, c'est moins beau; mais c'est la voix de l'homme.

Il continue ; il chante longtemps, longtemps. C'est comme une prière qui sombre dans le balbutiement. Et, tout d'un coup, le sommeil s'abat.

Il prête aux instruments de musique une attention qui ne se lasse point. Il tourne autour du piano, cherchant cette « queue » dont tout le monde parle et qu'on ne voit pas. Il demande à souffler dans la flûte, sûr chaque fois de produire un son, déçu chaque fois de son échec.

Le mardi soir, pendant que nous jouons, tous réunis autour du piano, il s'éveille à moitié et demeure, deux heures de suite, les yeux ouverts dans une sorte de rêve extatique. Je m'échappe une seconde et le vais voir ; son regard, aux pupilles immenses dans l'ombre, est pourtant illuminé : un regard d'une autre vie.

S'il m'arrive, par la suite, de fredonner un des morceaux que nous jouons le Mardi, il dit, d'un air indifférent et en baissant la tête, il dit simplement : « musique du soir ». Il ne se trompe jamais. Il ne confond pas la « musique du soir » avec la « musique du cirque ».

XIII

Noël ! Visite miraculeuse ! Blanche cime de l'année ! Arbre incandescent ! Parfum des cires ! Gerbe d'étoiles ! Banquise de sucre ! Ile de délices ! Bouquet de surprises !

Tu éclates doucement, fête ineffable, dans le concert des flûtes célestes. A peine ta lueur pâlit-elle, à peine tes musiques sont-elles assoupies qu'à l'autre bout de l'année renaissent déjà les chants et les lumières.

C'est vrai, le vingt-six décembre, on commence, en mangeant les bonbons de la veille, à parler sérieusement du Noël de l'année prochaine. Non que le petit homme soit insatiable, ingrat ; mais il est tout entier tourné vers le futur. Il vit d'espoir et non de souvenir.

On parle de Noël tout l'hiver durant. Et c'est bien naturel, puisque l'hiver n'est fait que pour servir de cadre à Noël. On parle de Noël sous les sapins de Valmondois, car le sapin immuable rappelle Noël même au cœur de l'été. Enfin, dès l'automne, dès le retour à la maison de Paris, on commence à préparer sérieusement Noël, à prendre des dispositions, à former des vœux, à écrire des lettres.

Le petit homme nous entretient de Noël avec une gravité tremblante, un enthousiasme contenu. Une flamme mystique danse dans son regard. Il ne se lasse point d'écouter les mêmes histoires. Dès qu'il entend ma clef grouiller dans la serrure, il accourt, se pend à mes vêtements, m'interroge. J'ai sûrement rencontré le père Noël. Que faisait-il ? Que disait-il ?

Je l'ai rencontré, le fait est. Je le rencontre chaque jour. Je narre fidèlement nos entrevues. Le petit homme boit mes paroles et si, à court de souffle, je m'arrête une seconde, il s'écrie :

— Encore quoi ? Encore quoi ?

Il a longtemps cru que le père Noël était le « perd-Noël », c'est-à-dire celui qui perd les jouets en les distribuant. Cocasse ! Ça me rappelle autre chose, mais quoi donc ?

Le petit homme a vu, dans les vitrines des confiseurs, l'âne et le bœuf qui soufflent, pour le réchauffer, sur un petit enfant tout nu. Il a vu et n'a pas oublié.

Au coin du boulevard, à l'endroit où le vent glacé s'affole, se cabre et rue comme un cheval rétif, vous

remarquerez une guérite de verre et de ferraille où les piétons s'abritent en attendant l'autobus. Le soir, un vieux loqueteux se réfugie dans cette cabine ; il se couche sur le bitume et s'endort, tout ratatiné, pour ne rien perdre de sa misérable chaleur et pour que les passants ne le foulent point aux pieds.

Entre nous, tout bas, nous parlons du pauvre homme. Bernard entend et demande, d'une voix grosse de reproches :

— Pourquoi n'avez-vous pas soufflé dessus, comme l'âne et le bœuf ?

Barnabé, rationaliste intransigeant, déplore ce qu'il appelle ma complaisance pour des mythes dangereux et démodés. Il dit : « Si j'avais des enfants... » Mais il n'a pas d'enfants, ce qui simplifie tout.

Cependant, je porte, chaque jour, à la poste, une lettre pour le père Noël. Blanche, qui a le génie des fêtes et réjouissances enfantines, vit dans la fièvre, comme un général à la veille d'un grand coup. Et Villon, sur son rayon de bibliothèque, répète avec un sourire narquois :

Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

Oui ! Que font au temps les plaintes ou les prières des hommes ? Il vient !

Le soir solennel arrive. Les petits hommes s'endorment, après des conversations apaisées. Nous circulons à pas de loup, remplissons les chaussures, édifions des pyramides succulentes, attachons les bougies, essayons l'éclairage. La maison s'est assoupie. Les petits hommes dorment merveilleusement toute leur nuit.

Et nous ? Eh bien, nous nous retournons mille fois dans le lit, et nous ne dormons pas, parce que, décidément, nous sommes un peu bêtes.

CHAPITRE III

QUI TRAITE DES GRANDES EXPÉRIENCES

I

A force de ramper le long des meubles en y laissant, comme l'escargot, une traînée de salive, à force, de se cramponner, avec des gestes de noyés, aux pantalons des bons géants, à force de se démener dans son minuscule parc à bestiaux, à force de pousser devant soi la chaise roulante qui va parfois plus vite qu'on ne le voudrait, à force d'assouplir ce râble charnu où deux fossettes comiques se creusent, le petit homme sait marcher ; mais il n'en convient pas encore, il ne se l'avoue même pas encore à soi-même. Il est modeste comme un musicien amateur qu'épouvante la perspective d'un solo. Dès qu'il s'aperçoit qu'on vient de le lâcher et qu'il est en train de se tenir debout tout seul, il tombe sur son derrière en criant à la trahison.

Un jour arrive qu'il faut pourtant se rendre à l'évidence. La découverte de l'équilibre, non de cet équilibre relatif que confère l'amitié d'un mur, mais de l'équilibre absolu, de cet équilibre qui donne à l'humanité tant de

puissance et tant d'orgueil, cette découverte, vous dis-je, est une révélation fulgurante, un trait de génie. A dix heures, le petit homme ne savait pas marcher tout seul. A dix heures et cinq minutes, il saura.

Il est debout et, soudain, s'aperçoit que les dieux tutélaires se sont écartés. Le voilà seul, devant un immense espace vide. Va-t-il, une fois de plus, tomber sur son derrière, ou à quatre pattes ? Non ! Décidément, non ! Pas aujourd'hui. Il est saisi d'une inspiration. Il lève les bras, il rougit, retient son haleine. Attention ! L'équilibre ! Il va le trouver. Il le trouve. Il l'a trouvé. Victoire ! Victoire ! Le voilà parti. Il ne s'arrêtera plus. Il a l'air fier, ébloui, un peu ivre. Que disiez-vous donc, vous autres ? Difficile de marcher ? Allons donc ! Tenez ! Tenez ! Tenez ! Voilà comme je m'y prends, moi, moi, moi !

Les bras en l'air, il avance, lâchant un cri d'allégresse qui ressemble à un cri d'angoisse. Et soudain — que s'est-il donc produit ? — les bras tournoient et le téméraire s'abat. Sur le tapis ? Non : les dieux tutélaires se manifestent toujours au moment propice.

Nous sommes très émus, plus émus, à coup sûr, que le petit homme. Il est surtout préoccupé, intéressé. Nous nous attardons à commenter l'événement. Lui, sans désemparer, recommence. Il connaît maintenant le fin mot de l'affaire. Il repart. S'il trébuche, il se rattrape, d'une main, à sa tête, le seul point ferme, le seul point résistant qui demeure à sa portée dans cette épreuve.

Il nous faut plusieurs jours pour nous habituer à cette merveille. Le petit homme ne fait pas tant de façons. Il a, tout de suite, jugé et adopté le nouveau mode de locomotion. Évidemment, c'est moins pratique

et moins rapide que la course sur le petit pot ; mais ça ne fait rien : adopté ! adopté !

Tout de suite, il se lance dans une nouvelle étude. La tête dans l'herbe, il apprend à faire la cancabassouelle, ce qui se traduit tout bonnement par culbute en langage barnabéen.

II

Que l'haleine du mois de Mai, que les parfums venus des campagnes perdues, que la lueur haletante du ciel urbain, que les rumeurs de la nuit véhémente, que tous les messagers qu'un monde indulgent multiplie à mon adresse entrent ce soir par la fenêtre ouverte ! J'accueille tout, j'aime tout, j'accepte tout avec reconnaissance.

Tout est musique à mon oreille : le râle sourd de la cité qui songe encore à son plaisir avant de s'abîmer dans le sommeil, le grondement lointain, torrentiel, des vaisseaux du centre, le duo déchirant de deux gares prises d'assaut, la plainte du tramway au virage, le courroux de l'autobus impatient, les lamentations d'un violon prisonnier, l'appel des horloges qui se passent le mot d'ordre, rien qui ne me touche, rien qui me soit indifférent. Tout m'est bon, ce soir ; tout m'est promis.

Soudain, tout recule, tout s'enfuit et s'efface. Orientée, concentrée comme un regard, mon âme n'éclaire plus qu'un petit point de l'univers. Les rumeurs s'endorment. Un seul bruit, un seul événement dans le temps et dans l'espace : le bruit de tes pas, très loin, distinct, entre tous les autres bruits de pas qu'il domine et anéantit. Je n'entends plus que ce pas vif, régulier, et le léger tintement, sur les chaussures, des lacets aux pointes de fer.

Entre toutes choses, mon âme a choisi.

L'âme du petit homme apprend à choisir.

Il est sur mes genoux. Il n'est pas sage. Et comment serait-il sage ? Toutes ces apparences qui surgissent, se transforment, s'évanouissent ! Toutes ces choses qu'on effleure, qu'on touche, qu'on saisit, qu'on étreint, qui résistent et qu'on brise ! Tous ces objets qu'on pourrait sucer, peut-être ! Ces espaces promis aux jeux, à la course ! Ces bruits, surtout ! Ces bruits étonnants, variés, qui naissent, s'enflent, meurent mystérieusement, se répètent, se répondent, s'irritent, se combattent ; ces bruits qui sont peut-être bons à manger, on ne sait pas !

Il perçoit tout cela, le petit homme, et il n'est pas sage, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Il n'a pas absolument tort. Que prendre ? Comment faire pour ne rien laisser perdre ? Il s'agite, il se tortille, il est comme assailli par un essaim d'abeilles.

Et puis le calme, le calme complet. La détente de tous les muscles. Voilà le petit homme grave, l'œil braqué sur un point de l'espace où il n'y a rien à voir. Une quille, qu'il brandissait, tombe de ses doigts desserrés. Un lumineux filet de salive descend de sa bouche entr'ouverte. Les sourcils, d'abord relevés, s'abaissent peu à peu.

Le petit homme a choisi. A travers l'étoffe du gilet, il a entendu le pouls accéléré de ma montre qui somnole dans mon gousset.

Le petit homme fait un grand effort, repousse toutes les tentations de l'univers, et, religieusement, il écoute le tic-tac infime, enfoui comme un trésor.

III

La perspective est une convention en honneur dans les civilisations raffinées. Le petit homme vit dans un

espace qui n'a que deux dimensions. Cet espace est large, long, mais sans profondeur : ce n'est guère qu'une surface. Toutes les choses se peignent sur un écran, l'œil sans agilité ne cherche guère au delà. La main s'élance pour saisir.

Eh ! comment, dites-moi, se mouvoir dans un espace plat ? Ma foi, rien de plus simple : le petit homme emporte partout son espace avec soi.

C'est en profondeur que se fait la découverte du monde. L'espace du petit homme acquiert peu à peu, par bourgeonnement dirait-on, sa troisième dimension. L'œil s'aventure, timidement, d'abord, puis avec une témérité chaque jour plus grande, à la conquête de l'abîme. Il repousse la toile de fond, plus loin, toujours plus loin. La main, résignée, ne s'élance plus. Vient l'heure où le petit homme voit jusqu'aux étoiles et, non content, cherche au delà. Ça va très vite : à quinze mois il dit, en regardant le ciel : « Oh ! la lampe ! » Un an plus tard, il dit très correctement : « Oh ! la lune ! » Et il a déjà renoncé à bien des choses.

C'est en plein jour qu'il a vu la lune, d'abord. Jusqu'à l'âge de trois ans, Bernard s'est couché avec le soleil ; il n'avait, de la nuit, qu'une notion familière, en quelque sorte domestique : la nuit des lampes et du sommeil, la nuit apprivoisée, telle qu'elle peut tenir entre les murs d'une chambre.

Il a connu l'autre nuit, la grande, la vraie. Il s'était attardé hors de la maison, avec sa mère, et la nuit est tombée. Les maisons, les rues, tout ce qui vit dans la lumière s'est mystérieusement évanoui ; le ciel lui-même a disparu. Plus que ces mille lumières papillotantes et qui n'éclairent rien. Bernard demandait avec angoisse : « Où est la clarté ? Où est le jour ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Une autre fois, l'électricité du secteur a manqué brusquement. Toutes les lampes se sont éteintes, toutes ces lampes si fidèles qui obéissent même aux doigts d'un petit homme. Bernard n'a pas compris cette révolte de la lumière. Il s'est acharné sur le commutateur inefficace, criant : « Faut pas ! Faut pas ! »

Depuis ce temps, Bernard a fait d'importantes découvertes. Il connaît l'ombre, maintenant. Par une journée de grand soleil, il s'arrête brusquement auprès d'un gros arbre. Il voit tout à coup l'ombre de l'arbre ; il la remarque pour la première fois ; il est stupéfait : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que tout ce noir ? »

Je lui explique l'ombre de l'arbre, l'ombre du mur, mon ombre, la sienne, menue et bondissante. Il distingue les bras, le corps et court pour poser son pied sur la tête. Il court longtemps. Dans notre pays, à quatre heures du soir, il n'est pas facile de poser le pied sur la tête de son ombre,— ou sur l'ombre de sa tête à votre gré.—

IV

Le petit Dabiou, surnommé le Tioup, ne vit pas dans le même « temps » que nous ; il n'a pas, de la durée, une notion comparable à la nôtre et, particulièrement, à celle de Barnabé. En d'autres termes, et pour parler le langage des savants, le temps tioupien, ou dabien n'est pas superposable au temps barnabéen. Voilà qui est remarquablement formulé.

Le temps, c'est le poète Lucrèce qui en a fait la remarque, n'a d'existence que grâce aux objets ou événements qui le meublent, pour ainsi dire. Et comme l'existence du Dabiou ne comporte qu'un nombre très réduit d'événements, le temps dabien est, comme l'espace dabien —

ou tioupien, à votre choix — quelque chose de plat, de mince, sans perspective, sans profondeur. Le passé du Tioup, assez bref somme toute, même au point de vue barnabéen, est occupé par quelques rares objets précis qui ne sont pas absolument des souvenirs. L'avenir du petit homme a, lui, certes, une importance considérable, mais seulement dans notre cœur. Il s'ensuit donc que le temps dabien possède les vertus d'un présent. Or, comme « le présent est un point indivisible », force nous est de conclure que le temps dabien n'existe pas. Et c'est exactement ce que je voulais démontrer.

Il était malaisé, l'an passé, dans nos rapports avec Bernard, d'employer certaines expressions très compliquées telles que « hier » ou « demain ». La conquête du temps, comme celle de l'espace, est, pour les petits hommes, une épreuve ardue. Ils la subissent et s'en tirent avec honneur. Chaque jour, je vois le temps, leur temps, se gonfler, s'allonger devant eux et derrière eux comme une ombre double. Le temps dabien évolue progressivement vers le temps barnabéen, Barnabé étant toujours considéré comme l'adulte type, l'adulte étalon,— bien que cet étalon n'ait pas d'enfants.

Bernard, dit Baba, dit le Cuib, a déjà, du temps, une conception presque barnabéenne qu'il met toutefois difficilement en valeur, faute d'éléments vocabulaires. Je lui explique : « Maman reviendra dans trois jours. Compte sur tes doigts.»

Il compte assez bien sur ses doigts. Aussi, quand on lui demande : « Quel jour doit revenir maman ? » il cache sa main gauche, replie avec peine plusieurs doigts de la main droite et montre le médius en disant : « Ce jour-là ! »

Vieille coutume humaine : il éxplique le temps avec des données spatiales. Ça ne réussit pas toujours. Il possède un calendrier américain qui est pendu à la tête de son lit. Chaque matin, et surtout quand je suis en voyage, il arrache un feuillet. Il se livre à cette opération avec beaucoup d'enthousiasme. Certain jour, l'enthousiasme est tel qu'il arrache trois feuillets d'un coup. « Tant mieux, dit-il, papa reviendra trois jours plus tôt ! »

Il sait que je dois revenir dans « quinze feuillets ». Sa petite âme fervente confond le signe et la substance.

V

Je suis tout à fait d'accord avec Barnabé sur un point : il ne faut ni charger ni même cultiver la mémoire des petits hommes. Ils ont le temps ! Néanmoins, j'aime assez de savoir où en est cette faculté dont nous ne prendrons nul soin jusqu'à nouvel ordre, recevez-en, Barnabé, une nouvelle et ferme assurance. J'use donc d'un menu stratagème pour me renseigner.

On a offert au petit homme un livre plein d'anecdotes morales et d'images réjouissantes.

Ce livre rend de bons services dans le traitement des maladies: l'action irritante du cataplasme sinapisé est notablement adoucie par la lecture d'un chapitre de *Pierre l'Ébouriffé*, tel est le titre du précieux ouvrage. Quand l'inquiétude me détermine à « prendre la température » du Cuib, je recours également aux bons offices de *Pierre l'Ébouriffé*. Le petit homme installé de gré ou de force sur mes genoux, le thermomètre, mis en place, j'ouvre *Pierre l'Ébouriffé* et je commence la lecture. Calme immédiat. Le thermomètre peut monter en toute tranquillité. Alors mon stratagème entre en jeu.

Je remplace habilement, dans le texte immortel, certains mots par d'autres mots de consonance voisine et de sens analogue. Le Cuib m'interrompt aussitôt, me corrige, rétablit dans son intégrité le texte incomparable. Je demeure stupéfait et un peu honteux : le monstre, sans même s'en douter, sait par cœur *Pierre l'Ébouriffé.* C'est un succès.

Précieuse, à vrai dire, m'apparaît la mémoire des lieux, des visages, des odeurs. Celle-là, je prends plaisir à l'exercer par des moyens indirects. Je me promène avec le petit homme et me trompe volontiers de chemin. Le brimborion me tire par ma culotte et proteste: « Pas par là ! Pas par là ! » Bon, ça ! Je suis content, n'en déplaise à Barnabé.

Je nomme tous les objets dont il me demande le nom et j'en énumère volontiers les propriétés les plus notoires Je ne préviens pas ses questions. Je réponds, c'est tout ! Mais les odeurs ! les odeurs ! Grande affaire ! Quand je le vois froisser une brindille d'herbe et dire avec ravissement : « C'est du thym ! » je suis tout à fait joyeux ; car il est riche, celui qui sait chercher les bonnes choses où elles sont.

VI

L'abbé de Saint-Réal, discourant « de la malignité de nos plaisirs » avec l'aménité d'un sage aux passions assoupies, écrit ces lignes plaisantes : « Il n'est personne qui ne reconnoisse, s'il veut y faire réflexion, que bien que cette malignité soit assez générale, les Femmes toutefois et les Enfants et les autres personnes qui participent aux défauts ordinaires à cet âge et à ce sexe y sont plus sujettes que le reste du monde. L'histoire est célèbre de ce jeune Enfant d'Athènes que l'Aréopage condamna

à mort pour avoir été trouvé qui se divertissait à crever les yeux, l'un après l'autre, à son Oiseau avec une aiguille ; et tout le monde voit l'empressement singulier des femmes et des jeunes gens pour assister aux supplices, aux combats et aux jeux dangereux. Tout cela pourrait faire soupçonner que cette inclination serait un effet de la faiblesse naturelle de ce sexe et de cet âge : comme si l'impuissance où ils se sentent de faire du mal trouvait quelque consolation dans la vue de celui qu'ils trouvent tout fait... »

L'abbé, l'abbé, tant de vertu m'inquiète. J'imagine assez l'inoffensif savant saisi, comme l'Aréopage, d'une généreuse indignation et condamnant au bûcher, par bonté d'âme et sensibilité pure, un enfant qui aurait écrasé une mouche. Brrr ! Ils sont terribles, ces défenseurs du faible et de l'opprimé.

Rachilde me racontait un jour que, pour incliner à de justes réflexions un médecin qui piquait assidûment avec je ne sais quelle drogue les petits animaux de son laboratoire, elle lui avait traversé l'oreille d'un grand coup d'épingle à chapeau. Et ce, devant une nombreuse société : les exécutions sont publiques, pour l'exemple.

Que dites-vous de la méthode du bon Robinson Crusoé ? Pour empêcher les cannibales de se manger entre eux, il les massacre à coups de mousquet.

La Fontaine, qui n'aimait pas les enfants parce qu'ils accaparent en tous lieux les menus soins et chatteries qu'il avait accoutumé d'exiger pour lui-même. La Fontaine gronde : « Cet âge est sans pitié. » Il a des mots terribles, le poète. Je ne lui reproche pas son « petit peuple ». Voilà qui reste aimable. Adoptons « petit peuple ». Mais « maudite engeance » ! Hou ! Quelle colère ! Gageons que cette « engeance » lui a malicieu-

sement dérobé sa perruque, au bonhomme. Il a peur de s'enrhumer ; il bougonne, il tempête, il brandit sa canne. Calmez-vous, bourru ! On vous la rendra votre perruque. N'en dérobâtes-vous aucune, alors que, morveux, vous erriez dans les rues de Château-Thierry ?

Ceux qui aiment exagérément les animaux n'aiment pas souvent les hommes et ne peuvent presque jamais souffrir les enfants. Je leur pardonne, pourtant, en souvenir de cette dame de mes amies, qui disait, montrant son caniche avec un brusque dépit : « Est-ce ma faute, mon Dieu ! si je n'ai que ça, cette bête, à aimer ? »

A l'époque où les bestioles sont entrées dans la connaissance de Baba, je veux dire à l'époque où il a commencé de les voir, il a ressenti pour elles une de ces tendresses excessives qui me donnent toujours un peu d'inquiétude : la sérénité en est par trop absente.

Il collectionnait alors les limaçons. Il les cherchait avec patience dans le jardin, les saisissait soigneusement entre deux doigts et les glissait dans ses poches. Il vivait avec les « cagots », c'était le nom de ces bestioles, dans une intimité de tous les instants. On trouvait des « cagots » dans ses jouets, dans son pot, dans son lit, dans son assiette, dans ses cheveux. Ses mains étaient perpétuellement poissées de la bave brillante des malheureux favoris.

Les grandes passions finissent mal. J'aperçus un jour Baba immobile dans un coin du jardin. Le sol était jonché, gluant de débris encore très reconnaissables. Je pris un front sévère :

— Qu'as-tu fait de tes escargots ?

Il ne répondit pas : « Me les avais-tu donnés à garder ? » Il avoua, devenant tout pâle :

— Je les ai marchés.

Et voilà ! Il y a des bêtes qu'il n'aime pas, auxquelles il ne s'intéresse pas. A celles-là, il ne fait jamais de mal. C'est la tendresse et les caresses qui conduisent l'homme simple aux coups.

Le Dabiou rencontre, sur la route, une équipe de scarabées. Il se penche, les admire, crie d'une voix flûtée : « Oh ! les tout-petits-bêtes ! les tout-petits-bêtes ! » Puis, quand l'intérêt semble à son comble, il saisit un bout de bois et se rue sur les « tout-petits-bêtes ». Heureusement, nous sommes là.

Nous avons hébergé un petit chat à la Maison Blanche. Les enfants lui prodiguent des caresses inquiétantes. Zazou le prend à bras-le-corps et l'emporte en murmurant d'une voix mièvre : « petit çat ! petit çat ! » Peu à peu, la voix devient tremblante, sanglotante ; les caresses se multiplient et changent de nature ; les mâchoires se serrent ; les terribles petits doigts vont étreindre, pincer, déchirer. Halte-là !

L'âge adulte, l'âge barnabéen, n'est pas, faut-il le dire ? exempt de ces singuliers mouvements de passion. J'avais autrefois un ami, intelligent et sensible à ce qu'on pouvait croire. Il possédait un jeune chien. Chaque jour, il se prenait à le caresser tendrement, s'énervait à ce jeu et, pour finir, administrait régulièrement une terrible raclée au misérable ami de l'homme.

VII

La pitié n'est pas vertu des êtres jeunes, je vous l'accorde, La Fontaine, ô mon maître ! Mais patience ! La douleur est école de pitié.

J'attends. J'épie, chez mes petits hommes, l'éveil de cette suprême intelligence sans laquelle nous ne serions que bêtes raisonneuses.

Quand nous passons rue de l'Abbé-de-l'Épée, au début de l'après-midi, il nous arrive souvent de faire une émouvante rencontre. Un bruit confus s'approche, le bruit d'une petite foule, d'une petite foule d'enfants. Des souliers frappent le sol en cadence ; leur rumeur, qui voudrait être gaie, ne parvient qu'à être poignante : nulle voix humaine. L'école des sourds-muets part à la promenade.

Bernard s'arrête, inquiet. Il cherche ce qui manque à cette bande d'écoliers pour être semblable aux autres bandes d'écoliers. Il ne parvient pas à comprendre. Une fugitive expression d'angoisse naît et meurt sur son visage. Une autre chose trahit son trouble extrême : il ne pose aucune question. C'est tout. Ce que j'attends n'est pas encore pour aujourd'hui...

Et pourtant la pitié s'éveille. Comme une lumière indécise, elle ne rayonne pas bien loin. Il a, de soi-même, une pitié attentive, diligente. L'incertaine flamme éclaire encore, à l'occasion, Zazou, le petit prochain par excellence, Marise, les cousins et cousines, les enfants d'abord, puis maman, papa, Anna, Marie-Jeanne... Les autres sont un peu loin, la petite flamme ne les voit pas.

VIII

Vous n'avez jamais vu le roi des rois? Eh bien, regardez !

Il part. C'est un géant, c'est un dieu, un dominateur, un être tout puissant. Il marche à la conquête du monde. Il chante. Son œil étincelle ; un sang généreux incendie son visage. Rien ne l'arrêtera !

Si ! Ma foi, si ! Un tout petit caillou suffit pour ce ridicule miracle. Le conquérant tombe tout de son long

et son méchant bout de nez s'enfonce dans la poussière. Le conquérant se relève, sanglotant comme un pauvre bébé qu'il est. Il ne s'est fait aucun mal. Le nez même est bien trop bref pour avoir éprouvé quelque dommage. Mais quelle honte ! Quelle misère ! Quelle humiliation !

Zazou connaît déjà le chaud, le froid, la gravitation : il sait descendre tête dernière au retour de ses excursions sur les meubles. Mais Bernard connaît beaucoup, beaucoup plus de choses, et c'est bien la raison pour laquelle il a pitié de soi-même.

Non que l'expérience soit souveraine : elle est toujours remise en question et, pour cuisante qu'elle fût, toujours récusée.

Le Dabiou fourre ses doigts dans l'orifice de la prise de courant. Hurlement. C'est une aventure désagréable. Pendant plusieurs jours, le jeune expérimentateur paraît tout à fait renseigné, convaincu. Il regarde la prise de courant d'un œil plein de rancune, en fronçant ce qui lui sert de sourcil. Puis les semaines passent. Le Dabiou n'oublie pas : il a, comme les animaux, ses frères, de très précises associations d'idées. Il montre la prise de courant en disant : « Ta pique ». Il sait encore, mais, déjà, il ne croit plus. Il vire autour de la prise de courant avec un sourire câlin, félin, obstiné. Il a, visiblement, envie de voir si ça pique toujours, si ça pique aussi fort, si c'est bien aussi désagréable qu'on le dit. Et puis, un soir, il n'y peut plus tenir... Le trou est trop tentant, trop bien fait ; il semble juste à la mesure du doigt. Allons-y donc ! Rien qu'une fois. Hurlement. Vous connaissez la suite.

Je pense à la guerre, ce jour-là, à la guerre d'hier, à celle de toujours. Je suis plein d'amertume. Et tout

cela, mon dieu, à cause de ce petit doigt et de cette prise de courant.

Bernard éprouve souvent la peur ; il n'a pas grand-peur des dangers qu'il connaît : il a surtout peur de ce qu'il ne connaît pas. La peur, chez lui, n'est pas un fruit de l'expérience, c'est un délire mystique.

Voix mystérieuses et farouches des maisons, craquements des charpentes, gémissements des meubles aux jointures percluses, fredonnement sans fin du compteur électrique, borborygmes du compteur à gaz qui souffre d'une dilatation d'estomac, longs ronflements, hennissements, secousses épileptiques et coups de bélier de l'eau dans les conduites, cris et soupirs du vieux monstre, n'êtes-vous que ce que vous êtes ? Que de frissons, que de réveils en sursaut, avant que le petit homme vous dédaigne !

Et le vent, l'invisible démon ? On parlera longtemps de ses colères et du jour terrible où, comme avec des ongles, il arracha les ardoises du toit.

Et ces impérieux coups de sonnette ? Ils annoncent que la maison doit s'ouvrir pour recevoir une députation des puissances extérieures. Jusqu'au fond du sommeil, ils viennent, maintenant, tourmenter la petite oreille. « Qui c'est ? Qui c'est ? » Le Cuib connaît déjà l'angoisse de l'imprévu, l'attente de ces événements formidables qui arrivent, pliés sans façon dans un morceau de papier bleu.

Bernard connaît tout, tout, même la douleur injuste. Il souffre des dents et demande : « Pourquoi ? pourquoi ? » Il se réveille et gémit longtemps : « Je ne veux pas, je ne veux pas avoir mal aux dents ! » Il gémit si fort que Zazou se réveille à son tour et, furieux, crie plus fort que le patient.

Bernard, interloqué, se tait et se rendort. Il me rappelle ces blessés à l'âme fragile et qu'il fallait intimider un peu pour les empêcher de souffrir.

IX

Astiqués, encaustiqués, métalliques, gorgés de tout le suc qu'ils vont, avec leur grande racine roide, puiser au fond de la terre, les choux forment, au bout du potager, un bataillon vigoureux. La pluie nocturne les a rafraîchis sans les friper : leur imperméable est à l'épreuve du déluge.

Je les regarde, de loin. Je ne les ferai « donner », comme la garde, qu'à la dernière extrémité. Jepour suis donc, sous le marronnier, mon entretien avec le petit homme.

— Dis : chemin.

— Cemin.

— Dis : chameau.

— Tameau.

— Dis : chou, chien.

— Çou, cien.

Il y a longtemps que ça dure. Encore un argument :

— Quend tu sauras dire « che... che... che... » tu pourras bien mieux jouer au chemin de fer.

Il lève les sourcils et les épaules, en même temps, pour bien exprimer que ce n'est pas sa faute et qu'il y a des obstacles matériels contre lesquels...

La garde ! Faites donner la garde ! Je prends le petit homme par la main et le conduis au fond du potager. Halte ! Voici les choux. Ils sont si gras, si musclés, si trapus que leur seul aspect signifie : « C'est nous les choux, les choux de la soupe aux choux, les choux au gras, les choux farcis, les choux au gros cœur à l'odeur puissante ! Choux ! Choux ! Choux !

Je demande bien doucement au petit homme :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Une seconde d'attente, puis il répond :

—Des... choux.

Ça y est ! Victoire ! Il en a plein la bouche, comme plein les yeux. Il suffisait que la langue vînt se placer au bon endroit. Maintenant, elle connaît le chemin ; elle ne l'oubliera pas.

Il est ravi et s'en va voir toutes les personnes de la maison pour leur dire « chou », comme un acrobate qui montrerait à chacun sa dernière cabriole. Un peu plus tard, je me mettrai au guet derrière les troènes et je l'entendrai s'exercer à mi-voix, tout en jouant : » « Çou... Çou... Non ! Chou... Çou... non ! Chou ! Chou ! » Il dit « non » quand il n'est pas content de son essai, comme le pianiste appliqué, mais maladroit, qui souligne courageusement ses fausses notes.

Il apprend sa langue maternelle comme nous apprenons une langue étrangère. Il va très vite, parce qu'il n'a pas la ressource de tout envoyer promener et de réclamer l'interprète. L'alternative est pressante : parler ou se taire. Il est fermement résolu à ne pas se taire.

Il sait assez bien ce qu'il veut dire, mais le vocabulaire lui manque. Plus tard, quand il aura l'âge de Barnabé, le vocabulaire l'accablera de ses faveurs. Encore faudra-t-il qu'il ait de quoi remplir tous ces vases vides.

Pour l'instant, il cherche ses mots ; il imagine d'audacieuses périphrases, des constructions barbares qui attirent fort bien l'attention sur les parties du discours qui lui semblent capitales. Il essaye les modes. Il explore, avec les instruments du langage, ce temps et cet space qu'il ne comprenait pas encore hier.

Il dit : « J'ai été bien sage », ou « tu m'emmèneras au cirque » et, je vois soudain, d'une secousse, l'ombre du temps s'allonger derrière lui, devant lui.

Il dit encore : « La Maison Blanche est là-bas, là-bas, très loin... » Et le fond de l'espace recule à chaque mot.

A peine sait-il parler, il fait des images. Il dit : « Oh ! la friture ! On dirait la pluie.» Un peu plus tard, il regarde une machine dans les labours et s'écrie : « C'est un rouleau ! Non, c'est une charrue : elle a des ailes ! »

Il a des audaces sensées. Il crie : « Vous dépêchez pas si que ça ! »

Il n'est pas très sûr de certains mots, ses dernières acquisitions ; mais il ne demande presque jamais ce qu'un mot signifie. Il préfère la méthode expérimentale. Il compose une phrase et y glisse le mot qui le tracasse. Oh ! ce n'est pas un hasard : il nous surveille du coin de l'œil ; il cherche à saisir, sur nos visages, l'effet produit.

S'il est tombé juste, si le mot est bien à sa place et bien celui qui convient, si nous ne sourcillons pas, si l'expérience, somme toute, est couronnée de succès, comme on dit en style barnabéen, le petit homme revient à la charge et, dans l'heure même, nous administre plusieurs fois le mot, le fameux mot. Après quoi bien tranquille, le petit homme adopte définitivement le mot qui a, maintenant, son brevet, sa bande de garantie.

Parfois, il se trompe tout à fait. Le mot qu'il glisse dans sa phrase a l'air d'un poisson dans une cage à serins. Nous dressons l'oreille; nous voulons faire répéter. Furieux, honteux, il se sauve. Il prendra sa revanche.

La petite fille de Leriche a l'âge de Monsieur Cuib; elle est débrouillarde, ingénieuse, rouée. Elle fait aussi des essais de vocabulaire; mais, pour éluder toute res-

ponsabilité, elle les prête à un frère imaginaire. Elle me fait songer à ces romanciers qui, lorsqu'on leur signale une faute de goût, de style ou de langue dans leur ouvrage, répondent aussitôt : « Ce n'est pas moi, c'est mon personnage qui parle comme cela. »

Le Babou apprend, lui aussi, l'étonnante vertu des mots. Comme tous les autres petits hommes, il a su dire « non » bien avant de savoir dire « oui ». Il faut beaucoup de raison, de modestie et de bonté pour se servir judicieusement du petit mot « oui ».

Le Cuib et le Tioup tiennent, de lit à lit, soir et matin, de copieuses conversations qui font songer à un cours mixte pour élèves de troisième et de rhétorique. L'aîné prononce à peu près les mots difficiles, le cadet articule malaisément les mots simples.

Quand Bernard avait dix-huit mois, il appelait les crayons des « tiotios ». Jean, qui, comme son frère, porte aux crayons une affection des plus vives et des plus exigeantes, les appelle des « gazons ». De rectification en rectification, « tiotio » a redonné « crayon »; « gazon » fera de même. Tout rentrera finalement dans l'ordre, rassurez-vous. Une fois de plus, la tradition sera sauvée, la langue aussi.

Les révolutions du langage sont presque toujours liées à de grands événements. J'ai souffert de la grippe. C'est très désagréable; mais Zazou en a profité pour apprendre à prononcer « gr ». Il s'est promené, toute une matinée, dans la maison en criant : « papa a la gr... cr... grippe. » Cette importante acquisition vaut bien vingt-quatre heures de fièvre.

Les mots ont sur le Cuib et le Tioup un pouvoir, temporaire à coup sûr, mais quasi magique. A la suite de son frère, Zazou vient de contracter l'étrange maladie

qui consiste à dire, de chaque plat qu'on lui présente: « j'aime pas ça ». Il reçoit donc quelques bouchées de veau et s'écrie :

— J'aime pas ça !

— Mange donc, c'est du veau.

— J'aime pas le veau.

— Mais c'est du bon veau.

— J'aime pas le bon veau.

Je vous fais grâce de la prononciation et de l'accent : il faudrait des notes, de la musique, des instruments inconnus, mille choses qui n'existent pas dans le meilleur des orchestres.

Maman intervient, prend l'assiette, ajoute un peu de jus, coupe les trop gros morceaux, émiette du pain et replace le tout sur la petite table.

— J'aime pas le veau.

— Ce n'est pas du veau, c'est du chien.

— Ah ! bon.

Et il mange. Il a bon appétit. Il est satisfait. Sa voix suraiguë chavire dans l'enthousiasme. Je lui crie :

— Si les polichinelles parlaient, ils auraient ta voix.

Cette apostrophe le laisse froid : il est en train de manger du chien et c'est rudement bon.

Pendant qu'on apprend à parler, profitons de l'occasion pour apprendre à compter.

Les débuts sont durs. Baba s'en tire comme il peut. Il déclare :

— Je viens chercher des bonbons. Donne-moi-z-en pour nous tous.

— Combien ?

— Un, un, un et un.

C'est assez clair, mais ce n'est pas encore de véritable arithmétique. Alors il apprend à compter sur ses doigts. Quand on lui demande son âge, l'âge de Marise, l'âge de

Robert, il montre, avec assez d'exactitude, un plus ou moins grand nombre de doigts. Une main y passe, puis l'autre. Et, tout à coup, les choses se compliquent.

— Quel est l'âge de Jacqueline ?

Il rêve une seconde et répond :

— Ah ! pour Jacqueline, il faut un petit doigt de pied.

X

Ce bout de sein d'où jaillit la riche et délectable liqueur, ce bout de sein qui vient d'être modelé, étiré, mordu, endolori, la petite bouche l'abandonne, rassasiée. Elle l'abandonne et rit. Tout rit avec elle : le menton humide, les narines frémissantes, les joues empourprées par l'effort et couvertes d'une rosée blanche : les fines perles de bon lait.

Apaisée, la faim : étanchée, la soif. Et maintenant ?

La bouche, l'avide ventouse musclée, ne connaît point le repos. Elle avance, happe et suce; c'est sa fonction.

L'animal rampe. Il rencontre un caillou : bon à sucer; une moulure de meuble : par où la prendre ? L'extrémité arrondie d'une chaussure : goûtons un peu !

Eh ! que faites-vous donc, vous autres, explorateurs inquiets, œil rapide, nez flaireur, doigts subtils ? Oh ! pas grand'chose pour l'instant. La bouche va de l'avant : elle veut tout faire : elle croit tout connaître. Elle est obstinée, orgueilleuse. Patience ! Ça lui passera.

Voici l'animal sur le dos. La bouchette reste à l'affût. Juste, un doigt vole à portée. Hep ! Avalé ! Ah ! Ah ! Très bien ! Très agréable ! On en redemandera.

Comme la nature est prévenante ! Comme elle fait bien les choses ! Elle a créé les doigts pour que la bouche du jeune animal ne demeure pas inactive quand, par

hasard, elle ne dispose ni d'un bout de sein, ni d'un pied de fauteuil, ni d'une bottine.

Le doigt est un mets si délicat que le jeune animal s'arrête parfois de téter et, entre deux gorgées, s'adjuge un bon coup de pouce. Oh ! rien, un raffinement, quelque chose comme le « trou normand ». La mère s'indigne, en riant :

— Voilà qu'il me dédaigne pour son pouce !

Naguère encore, François Durtain suçait son pouce avec beaucoup d'assiduité, beaucoup de science, pour tout dire. Son père le laissait faire, dissimulant un sourire complice où l'on démêlait de l'envie.

Durant sa première année, le Cuib fut un très brillant suceur de pouce. Le doigt bien engagé, la main repliée, l'index accroché au nez pour fixer l'ensemble, telle était sa manière. Elle n'allait pas sans élégance et dissimulait assez bien ce que l'opération a de délicat, d'intime.

Le petit homme finit par « mettre ses dents », comme on dit dans le pays de sa grand-mère Mémé. Les dents, qui ont de menus avantages, ont aussi de sérieux inconvénients. Le pouce subit dommage. Il fallut recourir aux grands moyens, aux moyens barbares : enfermer, chaque soir, la main blessée dans une manche à coulisse. Je dis la main, non les mains : l'homme raffine sur ses penchants naturels en exagérant ce qu'ils ont d'étroitement électif. Depuis longtemps, le petit Cuib ne suçait plus qu'un pouce, toujours le même. Tous les autres pouces du monde fussent demeurés sans vertu.

Le R. P. Ribadeneira rapporte que saint Robert, fondateur et premier abbé de la Chaise-Dieu, manifesta précocement ses dispositions électives : « Ayant esté donné, écrit cet éminent ecclésiastique, à une certaine

nourrice qui estoit en effet impudique, l'enfant ne voulut jamais prendre ses mamelles, et on fut contraint de lui en chercher et donner une autre, présage assuré de son innocence et de sa chasteté future.»

XI

Il en est qui sucent leur pouce ouvertement avec franchise, avec ostentation. Il en est qui le sucent en cachette et qui mêlent un peu de honte à tous leurs petits plaisirs. Il en est qui tiennent le pouce bien droit, comme une trompette, parce qu'ils sont soigneux et méthodiques. Il en est qui, pour fixer la prise du pouce, s'enfoncent deux doigts dans les orbites; ce sont les acharnés. D'autres introduisent le pouce en biais et le dégustent d'un air négligent et blasé. D'autres se hâtent, pour en avoir fini du pouce avant l'heure de la tétée.

Certains sucent un autre doigt que le pouce. Certains deux doigts, certains trois doigts. Les plus gourmands essayent le poing tout entier et tournent perpétuellement autour de ce poing sans trouver l'endroit par où l'attaquer.

L'histoire du jeune Dabiou est, en vérité, des plus étranges. Il suçait deux doigts : l'index et le médius de la main droite. Il semblait toujours sur le point de lancer un strident coup de sifflet. C'était une de ces habitudes impérieuses qui, même chez un petit homme d'un an, semblent invétérées. Déjà nous avions ébauché un plan complet pour attaquer, saper, détruire cette habitude. L'événement déjoua nos calculs. Un jour que le Dabiou suçait les doigts élus avec le calme et le contentement de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, sa maman lui dit : « C'est bien vilain ! Tu auras mal aux

doigts, Zazou.» L'enfant retira les doigts de sa bouche, les regarda d'un air confus et malheureux, ébaucha le geste de les remettre en place, mais y renonça brusquement. C'était fini. Jamais plus, depuis le Dabiou ne suça ses doigts.

Tout est possible, de l'homme. Que si vous venez me dire : « Harpagon donne toute sa fortune aux victimes de la guerre », ou encore « Falstaff ne boit plus que de l'eau », ou même « Don Juan vit chaste à l'Abbaye d'Igny », je ne vous croirai peut-être pas. Je suis un latin, entêté, gâté par la superstition des lois et le goût de la statistique; je ne vous croirai peut-être pas, et j'aurai tort.

C'est vrai, le Dabiou a fait une chose inouïe, héroïque et que tant d'hommes envieront : il a rompu nettement avec une habitude. Mais attendons, attendons. Un jour futur, dans trente ans, dans quarante ans peut-être, un homme qui ne s'appellera plus Dabiou, mais Jean, soucieux, rêveur, harcelé de quelque chagrin, portera soudain, sans même le remarquer, sans savoir ce que cela signifie, deux doigts à ses lèvres. Il y a des choses qui reviennent de plus loin.

Le soir, alors que Zazou attend le sommeil, dans la chambre bien tiède, il nous arrive — oh ! nous passons de ce côté-là par le plus grand des hasards — d'entendre un petit bruit... Serait-ce possible ? Les doigts ? De nouveau ? Je crie :

— Zazou ! Tes doigts !

Il proteste :

— Non ! Non ! Pas sucer.

Peut-être pour se donner du courage, peut-être pour nous prouver sa bonne foi et montrer qu'il a la bouche libre, il entonne la chanson de l'ombre, celle qu'on chante avant de s'endormir.

Elle est loin, déjà bien loin, cette passion des doigts. Les petits hommes recherchent des réalités plus substantielles : ils mangent. Ils sont toujours à grignoter quelque chose comme des rats, comme des lapins. Ils ont toujours la bouche occupée. Je les admoneste sévèrement. Par bonheur, ils ne remarquent pas que celui qui les gourmande ainsi fume sa pipe ou mange une pastille.

XII

La nuit. Un cri ! Un cri qui nous serre le cœur. Nous voilà tous deux debout et nous courons.

De la lumière ! Le petit homme est sur son lit, le visage en larmes. Des sanglots, beaucoup trop gros pour sa gorge, s'échappent tumultueusement. Et, de nouveau, le cri, le cri d'angoisse.

La mère saisit l'enfant, le serre contre elle, le caresse, le réchauffe, lui verse toutes ces consolations balbutiantes, plus douces que le baume à l'âme tourmentée.

Le calme revient peu à peu. Du fond de l'asile maternel, le petit homme jette sur le monde un regard fier, égaré, plein de ressentiment, un regard qui n'est plus vert, cette nuit, mais noir, noir et luisant.

Doucement la mère le recouche, le rassure, l'endort avec des mots, d'indistinctes chansons. Il cède, encore tremblant d'épouvante ; il se laisse bercer.

Qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il rêvé ? Qu'a-t-il éprouvé ? Il n'en dira jamais rien. Il n'en saura plus rien demain. Toute souffrance humaine retourne à l'abîme. Et que pèserait cette douleur d'enfant, ce mauvais songe, alors que mille siècles de douleur se sont évanouis à jamais dans le noir espace où se meurent les astres ?

Dormir ! Dormir ! Malgré ce cauchemar, le sommeil des petits hommes me fait envie. Comme il est riche !

Comme il doit être savoureux ! Tous ceux qui ont vécu près des enfants ne peuvent, sans regret, songer au repos du petit lit. Il y a des jours — je veux dire des nuits — où mes deux lutins dorment d'un sommeil si paisible qu'on le dirait aérien, ailé. C'est, simplement, la trêve des plaisirs, l'armistice délicieux. Ils n'ont pas l'air de peser sur leur couchette.

D'autres fois, ils dorment avec passion, avec rage. Ce sommeil-là, ils ne l'ont pas reçu comme une grâce, ils se sont rués sur lui, ils l'étreignent, ils l'étouffent. Besogne farouche : ils sont rouges, ils transpirent, ils poussent des soupirs prolongés.

Pour bien dormir, le Tioup, au temps qu'il suçait deux doigts, avait coutume d'attirer à lui, de sa main libre, la courtepointe jaune et d'en serrer dévotement le coin contre son cœur. Tout est rituel, dans la vie des êtres simples, et le petit homme, ainsi équipé, s'abandonnait au sommeil en toute confiance et volupté.

Au long des pérégrinations de la journée, s'il arrivait au Dabiou de rencontrer la courtepointe jaune, il en attirait aussitôt le coin contre son cœur et glissait deux doigts dans sa bouche. Une seconde, ses cils battaient, ses yeux chaviraient. Son gros petit corps oscillait doucement. Dodo ! Dodo ! Il suspendait l'espace d'un instant, les plaisirs et les jeux pour rêver à la nuit, à la chère nuit, à l'enivrante nuit.

XIII

Crr... Crr... Le panier d'osier, à fond rond, grince en cadence. Crr... Crr... On s'accroche, des deux mains, aux bords du panier, et on remue. Le panier se balance immédiatement comme un esquif empoigné par le roulis.

Crr... Crr... Les oscillations deviennent plus amples. De la tête, l'enfant les souligne et les aggrave.

Là-bas, là-bas, tout contre ce mur blanc, si dur au nez, si frais aux mains, là-bas il y a une tache rouge, qui brille. Peut-être que ça se mange.

La nacelle d'osier oscille encore deux ou trois fois, puis, brusquement, se renverse et dépose sur le tapis le petit nautonier qui, satisfait, se met, sans perdre de temps, à ramper comme un vermisseau vers cette tache rouge, là-bas, vers cette chose qui doit être bonne à manger.

Il rampe. Il n'en est pas à son coup d'essai. Il connaît la loi, le signe et le nombre.

Quand le petit Philippe Arcos somnole dans sa voiture, il roidit une jambe, allonge le pied et se met à décrire dans l'air, avec la pointe de son orteil, une complexe courbe ellipsoïdale. A ce prix, la bagnole consent à rouler sur ses ressorts et à bercer le nourrisson. Il a découvert ce mouvement difficile et il l'accomplit strictement, pour son plus grand plaisir. La mathématique est science des animaux et des dieux.

La voiture se balance donc, une heure durant, avec la régularité d'une machine. Une paysanne mal équarrie et qui n'entend rien à la cinématique pousse des soupirs et crie de loin :

— Eh ! veille-toi, petit ! Tu vas tomber du char !

XIV

Semblable à une fleur charnue, la main s'ouvre, rose, agile. Soudain, ce n'est plus une fleur, c'est une poigne elle s'élance et saisit fortement. C'est ainsi que le petit homme possède.

La main crispée ne se laisse pas facilement ouvrir. Parviendrai-je à lui arracher ce vilain morceau de bois ? Qui sait ? Les doigts sont si bien appliqués à la prise que leur bout blanchit, devient nacré et presque transparent, comme un jeune pétale de lys près de son point d'attache.

Soit ! Qu'il garde le bout de bois. Et partons ! C'est l'heure de notre promenade.

Il me suit en furetant partout, à la façon d'un fox-terrier. Il ramasse d'autres bouts de bois, des pommes de pin, des cailloux. Il cueille des fleurs. Il s'arrête à chaque pas : il est chargé, embarrassé : ses mains sont trop petites ; il voudrait emporter tout le paysage, la terre, les bois, les champs. Sans prendre mon avis, il commence de remplir mes poches.

Il fait chaud ; les petites mains moites laissent glisser, tomber une partie de leur bien. Il ne se décourage pas, ramasse ce qui tombe et cherche encore à saisir de nouvelles choses.

Lassitude, dégoût, que sais-je ? il finira par jeter, avant que d'arriver au terme de la promenade, tous ces trésors qu'il a, si patiemment, si longtemps portés. A quoi donc les hommes passent-ils la plus grande partie de leur vie, si ce n'est à déplacer des fardeaux inutiles ?

Marcher les mains libres, voilà qui signale un haut degré de civilisation. Eh ! que voulez-vous ? Le petit homme ne sait pas encore posséder sans le secours de ses mains. Je les surveille, ces mains terribles, non seulement pour ce qu'elles pourraient détruire ; pour elles-mêmes, surtout. Elles sont si fragiles ! Autant que possible, il faut qu'elles durent un bon morceau de siècle. Il n'y en a pas de rechange.

Ils crient, les petits hommes : « Encore, papa ! Encore, maman ! » Ils ne sont jamais rassassiés ; ils désirent toujours quelque chose. Montrez-moi l'homme qui ne désire pas quelque chose, ne serait-ce que mourir.

Ils demandent, sans arrêt, sans pudeur. Et ils obtiennent, les monstres ! Plus tard, ils apprendront la fierté, la délicatesse, l'indignation, la rancune, et à ne plus demander avec franchise et autorité les choses qui leur feront envie.

Je connais un homme qui ressemble aux enfants en ceci qu'il demande tout et toujours. Il demande sans pudeur, obstinément, férocement. Il demande cent fois de suite la même chose. Ce n'est plus un bonbon, mais de l'argent, des prébendes, des places, des honneurs, des ministères, des victimes. Il sait insister. Et, comme les enfants, il obtient, il finit par obtenir tout ce qu'il demande.

XV

Le cousin Pierre donne au petit homme une espèce de canne faite d'un bâton de chaise emmanché d'un vieux robinet. Il l'emporte avec joie et respect : c'est un présent de l'amitié. C'est beau, précieux, sacré. Il manie pieusement l'objet sans nom en disant : « Regarde, regarde ce qu'il m'a donné ! »

Ils se donnent, souvent, entre eux du petit monde, des brimborions, des jouets brisés, de menus objets ; ils se les donnent avec ivresse, solennellement, comme des rois qui échangeraient des joyaux, des étoffes précieuses, des merveilles d'orfèvrerie. Si posséder est un plaisir, donner est une joie.

Dans un véritable accès de libéralité, Gérard donne à Bernard plusieurs gros morceaux de brique et même

d'importants fragments d'un toyau de plomb. Bernard s'en va, ployant sous le faix de cette générosité.

— Il est gentil, Gérard ! Regarde, papa, tout ce qu'il m'a donné.

Le petit homme résiste longtemps. Parfois, il me lance un regard inquiet, suppliant même et avoue :

— C'est lourd, c'est très lourd ce qu'il m'a donné, Gérard.

Un peu plus loin, il s'arrête, dépose une partie des présents sur le bord du chemin :

— C'est très lourd : je viendrai le reprendre.

Je ne suis pas absolument sûr qu'il soit décidé à venir reprendre ce qu'il abandonne. Il faut toutefois reconnaître que ce qu'il emporte est encore fort encombrant. Le petit homme n'est pas sans vertu.

Parfois, le cœur s'élance · il donne, il donne. La raison le retient sur le sentier des aventures.

— Je te la donne, dit Gérard à Bernard en lui remettant une très vieille patinette. Je te la donne, mais ne l'emporte pas.

Parfois l'ivresse de donner ne connaît plus ni règle ni mesure. On a demandé « des jouets de bonne volonté » pour certain arbre de Noël mal favorisé du sort. Le petit homme sort tous ses joujoux, vide les armoires, fouille sous le lit, gratte sous les meubles. Il donne tout. Il donne même les joujoux de son frère. Il est transporté, transfiguré.

C'est bien ! On accepte ! On emballe et l'on emporte, tout de suite. Il ne faut pas soumettre à trop longue épreuve un cœur généreux, mais petit, si petit encore.

XVI

Je termine ici ce chapitre des grandes expériences. Il est un peu grave, dans l'ensemble, et soulève des questions sur lesquelles on ne doit pas exprimer trop vite son sentiment.

J'allume donc une cigarette et donne à tout le monde dix minutes de repos. Si le temps est courtois, nous irons au jardin, nous chercherons une coccinelle, nous la placerons sur le bout de notre index et nous chanterons :

Papignole
Vole, vole !
Va-t'en dire à Saint-Michaud
Que demain il fasse beau !

Si la pluie vient se jeter à la traverse de ce beau projet, nous resterons au coin de l'âtre et nous entonnerons, en chœur, la *Complainte de petite Tata,* cette chanson qui émeut toujours si profondément les âmes sensibles :

Son mari par la fenêtre
Entendit le compliment :
Taisez-vous, petite sotte,
Vous parlez trop hardiment.
La p'tite Tata, la p'tite Tata !

Quand je vous ai épousée
Vous aviez trois sous vaillants.
Maintenant vous êtes dame,
Vous portez le satin blanc.
La p'tite Tata, la p'tite Tata !

CHAPITRE IV

Qui concerne l'épreuve des passions, des vertus, et quelques autres petites choses

I

Comment t'appelles-tu ?

Le petit homme lève la tête sans répondre. Voilà une plaisante question !

— Comment t'appelles-tu ?

Il lâche d'une voix triomphante :

— Moi !

— Allons, allons ! Tu t'appelles Jean.

— Oui ! Jean Moi !

Cette réponse me plaît beaucoup. J'ai formé le projet de la rapporter à un philosophe de mes amis qui étudie ce qu'il appelle « la mentalité des enfants ». J'appelle donc mon philosophe au téléphone et je demande : « Qui est à l'appareil ? » Une voix grêle et dénaturée me répond : « Moi ! »

Impossible de raconter mon histoire au philosophe.

Le Cuib usait naguère de périphrases pour désigner son bien-aimé petit moi. Il en parlait à la troisième per-

sonne, avec componction, comme un valet parle de son maître, comme un bedeau parle de Monseigneur.

Le Tioup a rompu délibérément avec l'étiquette, les formules et le protocole. Il a, tout de suite, dit « moi ». C'était d'abord un « moi » maigrelet, qui se prononçait « mia », mais qui, tel, était perçant, capable de s'introduire partout, comme une personne petite et obstinée. Depuis, ce mot a évolué. La grosse voyelle o, bien ventrue, s'est installée à la place de la mince voyelle i. Cela fait un « moa » massif, visible et qui tient beaucoup de place en ce bas monde.

Si j'entreprends de couper les cheveux du petit homme, je dois m'attendre à une véritable lutte : cris, coups de poings, tortillements, prises de tête et artifices japonais. Oh ! il n'a pas honte, avec moi. D'ailleurs, à quoi bon ? Je le connais, inutile de cacher son jeu. En désespoir de cause, je le conduis chez le coiffeur. Tant pis ! Que des mains mercenaires, qu'un peigne vénal s'abattent sur cette chère petite tête furibonde !

Changement complet. Le jeune monsieur se tient raide, immobile. Il parle peu, et froidement. Il supporte tout, même le bavardage crissant du ciseau qui voltige de-ci de-là. Il réprime avec beaucoup de fermeté les plus légitimes réactions de ses nerfs. Il importe, avant tout, de se tenir correctement en présence de cet étranger qui se montre un peu familier.

Mais qu'ai-je dit ? Inutile de cacher son jeu avec papa ? Vraiment ? Depuis quelque temps, il apprend à refréner certains enthousiasmes, à dissimuler son étonnement, à effacer, sur son visage, la moindre trace d'émotion.

Que si d'impardonnables égarements ont motivé la suppression du dessert, il adopte une façon fort noble

et même dédaigneuse de regarder, sans rien demander, les friandises dont le voici privé.

Que s'il a décidé de ne pas dire « bonjour » ou « merci » ou « s'il te plaît », il dépensera des trésors d'énergie à se faire un front impassible. Sans doute, l'observateur attentif saisit bien quelque frémissement de la lèvre supérieure et de l'aile du nez qu'il traduit tant bien que mal ainsi : « Comme il est terrible, mon dieu, de décider de telles choses et d'être, ensuite, obligé de s'en tenir à ses décisions ! » Mais l'observateur attentif se livre peut-être à des interprétations aventureuses.

Que si une longue, longue, courageuse et même héroïque résistance se termine par une mise à la porte et un exil dans l'antichambre, il faudra beaucoup de temps avant que le petit homme cède et abandonne sur mon épaule sa tête vaincue, toute chaude de larmes.

Orgueil, orgueil ! N'attendras-tu pas qu'ils soient des hommes pour leur tourmenter le cœur ?

Heureusement, dès qu'ils sont seuls, entre eux du petit monde, ils ne font pas tant de façons. Ils laissent s'épanouir sans scrupule ce moi monstrueux et farouche. Ils crient : « Je veux le plus beau », « Donne-moi le plus gros », « Regarde ce beau pipi, ce grand pipi que j'ai fait, moi ! »

Et puis, et surtout, ils se donnent des ordres. Ils commandent tous ; tous sont chefs, comme dans l'armée bolivienne. Nul d'entre eux n'est encore assez intelligent pour jouer à celui qui obéit.

Pour commander, il suffit d'être homme, c'est si facile ! Mais pour bien obéir, il faudrait être dieu.

II

S'il est au monde un être insupportable, c'est le cousin réel ou imaginaire dont on vous dit qu'il a toutes les grâces, toutes les vertus.

Pénétrés de cette vérité, nous apportons une extrême discrétion au juste éloge des cousins. Vaine prudence ! La susceptibilité du petit homme trouve quand même à s'offenser.

Quand on demande à Gérard : « A quoi sert le nez ? » Gérard, qui montre un esprit observateur et précis, répond :

— A mettre de la pommade.

— A quoi sert la langue ?

— C'est pour manger. — Appuyer fortement sur la syllabe « man ». —

— A quoi servent les oreilles ?

— Pour les nettoyer.

— Et les cheveux ?

— C'est pour les tirer.

— Et la bouche ?

— C'est pour que le sucre, il se perde pas.

Afin que le Cuib et le Tioup ne devinent pas la vive admiration que ces répliques nous inspirent, nous en faisons le commentaire entre nous, à voix couverte.

Mais je suis un père bien glorieux. Je voudrais que mon petit homme dise aussi de ces choses remarquables qui circulent dans la famille comme, à la cour, un mot du comte de Gramont.

Je surprends le petit homme dans son particulier, pour laisser à son jeune génie toute aisance, toute pureté. D'un air indifférent, je pose la première question :

— Bernard ! A quoi sert le nez ?

Un grand silence. Le fils n'a même pas l'air de m'avoir entendu. Il joue.

J'insiste :

— Dis-moi donc à quoi sert la bouche ?

Le petit homme fronce les sourcils, lance une bille et répond d'une voix lointaine, sans même prendre la peine de me regarder :

— Gérard est à la maison. Tu lui demanderas tout ça, à Gérard.

III

Il fallait s'y attendre. Nous sommes en froid. Je l'ai privé de dessert pour diverses raisons, dont la moindre était encore assez grave. Il a souffert avec dignité cette mesure humiliante. Mais nous sommes brouillés, voilà tout. Durant le repas, il s'est contenté de poser, sur le menu, des questions dont le sens demeurait obscur et dont la forme marquait un vrai détachement des choses d'ici-bas.

Au dessert, il s'est levé et il a quitté la table, de son propre mouvement. Son regard disait : « Je n'en mangerai pas, c'est entendu. Mais vous n'exigerez pas que je vous en regarde manger, de ces choses... » Il s'est sauvé dans la pièce voisine et s'est mis à jouer.

Justement, nous n'avons pas grande envie de dessert, aujourd'hui. Une noix ? Si ! Je casse une noix. Au premier craquement, il risque un œil à la porte ; il a, récemment, éprouvé la saveur des noix pilées dans le miel. Il risque un œil et disparaît. On vient voir ce que signifie ce bruit. Rien de plus, monsieur et madame, rien de plus.

Non, en définitive, nous ne mangerons pas de dessert aujourd'hui, nous autres. Ce bruit des noix que l'on brise est tout à fait désagréable. Assez ! Levons-nous de table !

Nous sommes en froid, c'est évident. Nous nous regardons d'une façon toute particulière, gênée, sérieuse,

un peu appuyée malgré l'affectation d'indifférence. Le petit homme est parfait de réserve ; bien qu'il ne m'adresse la parole qu'à la pression des nécessités, il m'accable sous les démonstrations d'une politesse glaciale, d'une courtoisie excessive. Il multiplie les « merci », les « s'il te plaît ». Il joue, mais il ne fait pas de folies. Scepticisme dédaigneux.

La journée s'use. Le petit homme ne se décide pas aux premières avances. Nos rapports demeurent strictement protocolaires. Il attend peut-être que je cède. Qu'il n'y compte pas ! Je vais laisser passer la nuit. Demain, il n'y pensera plus. Moi, j'y penserai sûrement encore.

Épilogue. Sept heures du soir. Tout s'est arrangé. Il m'a pris par le cou et demandé pardon, dans le creux de l'oreille, avant de s'endormir. Réconciliation. Embrassades. Causerie à voix basse. Tout cela, dans l'obscurité, bien entendu : la lumière est hostile aux aveux. Il a l'air soulagé. Je crois bien que je le suis aussi.

Nos effusions gardent quelque chose de mâle : ça se passe entre hommes. Les mots particulièrement tendres, ce n'est pas pour moi, c'est pour la maman. Elle arrive après moi, reçoit le tout dernier baiser de la journée, le plus chaud, le moins sommaire, et elle s'entend dire des choses dans ce genre : « Je t'aime, je t'aime, gros comme le buffet, gros comme la maison. Je t'aime à deux bras, à deux pieds. Je t'aime autant qu'il y a de cailloux dans le jardin, autant qu'il y a de marrons au marronnier. »

Raisonnablement, je ne peux, moi, le père, espérer des choses comme celles-là. J'ai, quand même, ma petite part : pour moi les regards séducteurs et les battements de cils, quand il désire quelque faveur ; pour moi cette main tyrannique qui ne se lasse pas de tripoter mon men-

ton afin de solliciter mon attention, mon avis, mon assistance dans les circonstances graves de la vie. Pauvre menton ! Quant à ma barbe, elle a rudement bien fait de s'absenter, depuis les petits hommes.

IV

Je songe, voyant agir les hommes : celui qui marche là-bas doit être fils unique ; cet autre est probablement le cadet d'une couvée ; celui qui travaille ici agit et parle comme peut le faire un frère aîné. Je songe ainsi à l'aventure. Rêver me plaît.

Bernard n'est qu'un tout petit garçon ; mais c'est un frère aîné. Cela en dit assez : pas une de ses actions qui n'atteste, en effet, que si le droit d'aînesse est abrogé, le devoir d'aînesse demeure vivant et impérieux.

A peine sait-il rouler sur ses courtes jambes, le Dadou enfreint les lois. Il passe par-dessus les arceaux qui bordent la pelouse, la pelouse du Lustembourg, et le voilà qui s'ébroue dans l'herbe rase, sans souci du garde à l'œil courroucé.

Bernard, lui, connaît le garde et le redoute. La vue des gros sourcils gris suffit à lui faire prendre une fuite prudente, même quand il a la conscience parfaitement tranquille. La témérité de son frère le remplit d'angoisse. De toutes ses forces, il rappelle Dadou-chien-fou qui, non content d'attenter à l'ordre établi, se signale à l'oreille de la police par une chanson endiablée. Que doit faire Bernard ? Minute cornélienne. Il sait que le garde, toujours présent, comme Jupiter dans les nuées, va surgir tout à coup au tournant d'un bosquet et manifester sa puissance. Il sait cela, mais il n'hésite pas une seconde. Sous le regard attentif, sympathique, apitoyé d'une

grande foule assemblée autour de la pelouse comme autour d'une piste de cirque, il pénètre à son tour dans l'herbe et vole au secours de son frère. Il l'empoigne, le tire, le renverse : « Viens, Zazou ! Viens, Zazou ! » Le tout petit résiste : il se trouve bien ; il entend persévérer dans le mal. Rouge, éperdu, sanglotant, Bernard le traîne. Son parti est bien pris. Que le garde arrive ! Le frère aîné ira jusqu'au bout de son devoir. Le sacrifice est consommé. Plutôt mourir qu'abandonner l'innocent.

Roulé, tiré, poussé, voici donc le Dadou de retour dans l'allée. Il est content de son expédition. Il rit aux éclats. Le frère aîné sanglote encore : il a eu si grand'peur. Le devoir est terrible, mais c'est le devoir. Il recommencera demain, ce soir même s'il le faut.

Un jour, en jouant, Zazou s'est fendu le sourcil contre l'angle d'un meuble. Nous nous empressons autour du petit blessé. Le pansement fini, je cherche le frère aîné. Oh ! pour lui parler un peu : sa responsabilité est nulle dans cette affaire.

Il n'est, sans doute, pas de mon avis. Il a, dirait-on, le remords de n'avoir pu conjurer l'accident. Il s'est caché sous son lit. Il y reste deux heures de suite, remâchant quelles obscures pensées... Je lui crie :

— Sors de là-dessous. Tu vas prendre froid.

Il me répond, de manière à sauvegarder son orgueil :

— Justement, j'ai plus chaud, ici.

Il me faut l'extirper, le prendre sur mes genoux, le calmer, l'embrasser, le rassurer, lui expliquer longuement qu'il n'est pas coupable, qu'il n'est absolument pour rien dans cette malheureuse affaire.

Je le connais, ce sentiment du frère aîné. Ne l'ai-je point éprouvé ? Ne l'éprouvé-je point encore ? Quand j'étais enfant et que les hasards du jeu jetaient la discorde

dans notre petit monde, j'aimais encore mieux trouver mon frère Victor, mon cadet, dans le clan de mes adversaires enfantins, que de le voir persécuté à mon côté. Oui, je préférais sa trahison à sa souffrance. J'avalais mes larmes en songeant : « Du moins, il n'est pas malheureux, du moins il n'est pas seul et battu, petit comme il est. » Mais silence, silence ! C'est d'autres enfants qu'il s'agit.

V

Amitié ! O belle aventure, plus mystérieuse que l'amour !

On présente au petit homme de nouveaux camarades. Il baisse la tête d'un air bourru et n'a pas même l'air de les voir. Puis, brusquement, il en saisit un par la main et l'entraîne. Il le saisit sans presque l'avoir regardé. Qu'importe ! C'est celui-là qu'il attendait. C'est l'élu. Il suffit de le reconnaître. L'élan du petit homme est pur, fatal.

S'il regarde des enfants, ce n'est pas pour apprécier leur mérite, évaluer leurs vêtements ; ce n'est pas pour étudier leurs jeux, leur visage, leur manière d'être. Non, tout cela l'intéressera plus tard. Aujourd'hui, il a l'air de chercher quelqu'un. Puis il tend la main et dit : « Viens ! Viens avec moi ! » Celui qu'il a choisi, il le conduit toujours à l'écart, comme s'il entendait le garder pour lui, le posséder à son aise, loin des indiscrets.

Hier encore, il tétait le sein maternel. Et déjà, il a une vie sentimentale que nous ne soupçonnons pas. Il est à peine séparé de notre chair et, déjà, il veut avoir ses joies, ses souffrances personnelles.

Quand il se promène au jardin, il adresse la parole à des enfants que nous n'avons jamais vus : « Bonjour,

Jacques ! Bonjour, Nelly ! » Ce sont des amitiés à lui, des amitiés dont nous sommes exclus. Et pourtant ! Pourtant, je vous l'ai dit, il fleure encore le lait maternel ; pourtant il est incapable de faire quoi que ce soit sans notre aide. Mais il peut déjà aimer sans nous, tout à fait en dehors de nous.

Je pense parfois : « Que la passion les épargne ! » C'est mon premier cri, mon premier mouvement. Tout de suite, j'ajoute : « Non ! Non ! Sottise ! Qu'ils vivent ! Qu'ils souffrent ! » Qu'ils payent de leurs larmes tout ce qu'un homme doit savoir pour être un homme ! »

VI

Je vous ai parlé du garde. Historiquement, voici comment les choses se passèrent avec le garde du Lustembourg.

Tout d'abord, un mot. Si, par aventure, une personne de mauvaise foi tentait d'insinuer qu'il y a plusieurs gardes au jardin du Lustembourg, ne vous laissez pas abuser. Ce n'est pas vrai ; il n'y a qu'un garde, et c'est lui qu'on appelle justement : le garde.

Il fut un temps, lointain déjà, où Bernard dit le Cuib ignorait le garde, tout comme Zazou l'ignore encore de nos jours. Temps glorieux ! Le petit homme se roulait sur l'herbe, arrachait les feuilles des arbustes, se ruait dans les massifs en chantant à tue-tête et se campait au milieu des allées pour arroser largement le gravier qui est toujours altéré.

Le garde pouvait gronder, menacer, rouler de gros yeux. Rien à faire. Le garde n'existait pas. Ce n'était qu'une ombre parmi ces ombres géantes qui font, toute la journée, un bruit confus sans aucune espèce d'importance.

Un jour — et il serait aujourd'hui très difficile de rappeler en quelle occasion — le petit homme a connu

la peur du garde. Dans la vie, dans les rêves, dans les propos, dans la conscience du petit homme, le garde a pris une place démesurée. Finies les randonnées sur les pelouses, les battues dans les bosquets de rhododendrons, les hécatombes de géraniums. L'idée du garde a bouleversé la morale du petit homme. La vue, la seule vue du garde a modifié bien des itinéraires. Sombre période ! Semaines douloureuses ! Rappelez-vous le sauvetage de Zazou errant, tel un chien fou, dans le désert défendu.

Il faut connaître ses limites, si l'on est tenté de les repousser. Fort de ce principe, le petit homme s'est adonné courageusement à l'étude du garde. Qu'est-ce donc que le garde, à votre avis ? Une machine soufflante ? Une sorte d'appareil à écraser les cailloux ? Un gros chien enrhumé, vêtu de noir ? Non, mon ami, vous n'y êtes pas. Le garde est un monsieur, rien de plus, un monsieur comme les autres, un monsieur qui tousse et qui a la goutte au nez.

Le petit homme en a maintenant le cœur net, car il a touché le garde. Ma foi, oui. Il s'est approché, doucement, de côté, comme ça, et il a mis la main... C'est chaud, c'est mouillé, ça bouge, ça grogne. Ce n'est qu'un monsieur.

Depuis cette importante expérience, Bernard a recouvré la paix du cœur. Il ne triomphe pas trop bruyamment. Un charme demeure attaché aux vieilles idoles abattues : on n'est jamais sûr qu'elles ne manifesteront pas un reste de puissance. Mais il témoigne au garde une déférence purement verbale et teintée d'ironie. Il l'aborde volontiers, engage avec lui des conversations cordiales ; il lui soumet ses nouveaux jouets et sollicite de lui, sur les événements du jour, des avis dont il ne tient nul compte.

Il a soulevé le masque de l'autorité ; le voici donc rassuré, mais un peu déçu. Oui, tout au fond de son cœur, il est un peu déçu, comme l'eussent été les Thébains s'ils avaient acquis la conviction que leur sphinx n'était qu'un vieux sous-officier un peu blagueur et sans grand vice.

VII

Voici comment, par ma faute, le Cuib apprit la défiance. L'histoire date de loin : le petit homme avait deux ans.

Il jouait, ce jour-là, dans une allée du Lustembourg, sous l'œil vigilant de sa chère Anna. Toutes choses étaient à leur place dans ce monde régi par des lois bienveillantes. La bonne foi régnait sur le jardin du Lustembourg. L'herbe poussait où elle doit pousser et pas ailleurs. Le vent criait : « Où êtes-vous ? » et tous les arbres répondaient d'une seule voix : « Nous voici ! » Le ciel faisait défiler tous ses nuages au soleil et trouvait juste son compte. Confiance ! Le petit homme jouait donc et chaque fois qu'il laissait un caillou sur une chaise, il était bien sûr de le retrouver, plus tard, à la même place.

Nous l'aperçûmes de loin, petite boule violette à pompon rouge. Nous le cherchions depuis longtemps et la vue de cette tache mobile suffit à nous réjouir le cœur. C'est alors que je fus saisi d'une idée baroque, une de ces idées que, pour la clarté de mon récit, j'appellerai barnabéennes.

— Nous allons, dis-je, passer devant lui et feindre de ne pas le reconnaître.

Nous approchons donc. Un signe de l'œil et du doigt à la chère Anna. Elle a compris ; elle ne dira rien.

Nous approchons, marchant côte à côte et regardant tranquillement le petit homme comme un des mille petits hommes qui grouillent dans le jardin du Lustembourg.

Il s'arrête, lève le nez, ouvre la bouche et fait un pas. Mais quoi ? Que se passe-t-il ? Ce monsieur... cette dame... Mais quoi ? C'est bien vous. Oui ! Je vous connais. Vous êtes papa et maman. Que faites-vous ? Pourquoi passez-vous sans un mot, sans un geste, sans un vrai regard ?

Le petit homme s'est arrêté au milieu de l'allée ; il a tendu un bras, qui reste en l'air, immobile. Les yeux expriment la stupeur et, tout à coup, il rougit jusqu'aux oreilles. Vous êtes papa et maman. Vous êtes bien vous ! Alors pourquoi faites-vous comme si vous n'étiez pas vous ?

C'est fini : nous nous sommes précipités ; nous le serrons dans nos bras. Il sourit, il parle. Mais il y a quelque chose de changé dans le monde. Le ciel égrène toujours ses nuages, mais il ne parvient pas à trouver son compte. L'herbe s'introduit sournoisement dans des coins où elle avait promis de ne pas aller. Le vent crie encore : « Où êtes-vous ? » Mais la moitié des arbres font la sourde oreille et tâchent de passer inaperçus. Le jardin du Lustembourg est plein d'embûches et de secrets.

Barnabé, mon ami, si jamais vous avez des enfants, ne renouvelez pas cette malheureuse petite expérience.

Je sui bien persuadé que, depuis longtemps, le Cuib ne songe plus à cette histoire. Mais la mémoire a ses abîmes. Il n'est fruit si délicieux dont un souvenir amer ne risque de gâter la saveur et le parfum. Le petit homme fera peut-être, dans cinquante ou soixante ans d'ici, un acte imprévu de tout le monde et de lui-même et qui sera la conclusion de l'aventure que je viens de vous raconter.

Il m'arrive souvent d'aller chercher le petit homme au « Jardin d'enfants », à cette école pour rire où j'entends qu'on l'aide seulement à jouer. Il me voit, de loin, dès la sortie. Il fend la foule des enfants, vient à moi, me prend la main sans mot dire et m'entraîne. Il s'empare de moi: je suis son bien, sa chose incontestée. Il est sûr, maintenant, de ne pas se tromper. Il est sûr de lui, de moi et de tout le reste.

Il est si sûr de son droit qu'il lui arrive même de n'en point user et de ne faire aucune attention à moi. Il prend sa revanche, déjà, déjà.

VIII

Le train, son train rouge, son jouet préféré il va s'en priver. Voilà ce qu'il vient d'annoncer brusquement, après une délibération intérieure dont nous ne connaîtrons jamais les phases émouvantes.

— Cache-là, jusqu'à l'année prochaine !

La décision n'est pas très grave, car il se trouve que l'année nouvelle commence dans cinq jours. Je lui fais remarquer et, comme il ne manie pas encore fort bien les mots qui mesurent le temps, j'insiste. Il comprend et proteste :

— Non ! cache-le, jusqu'à très loin, très loin...

Il réfléchit et, pour mettre entre lui et la tentation un obstacle matériel, une distance rassurante, il ajoute :

— Envoie-là à Valmondois, à la Maison Blanche.

Entendu ! Le beau chemin de fer est rangé dans sa boîte rouge, ficelé et remisé sur une planche, en attendant le camionneur qui l'emportera bientôt.

Voilà donc la première étape. Il ne joue plus avec le beau train ; toutefois il en parle. Il va, de temps en temps, le voir, c'est-à-dire qu'il regarde de loin la boîte.

Il dit avec un sourire mystérieux :

— Il est là-haut. Il est beau, mon train ! Il est bien rouge !

Et la maman d'intervenir :

— Le veux-tu ? Il est encore temps.

Il hoche la tête :

— Non ! Non ! Plus tard. A la Maison Blanche.

La Maison Blanche, c'est encore bien loin. Il le sent. Mais la décision est prise. D'ailleurs le camionneur arrive et la boîte part avec d'autres colis. C'est fini, fini jusqu'à l'été.

C'était son jouet préféré, le seul qu'il aimât vraiment, celui pour lequel il aurait donné tous les autres. Il ne l'a pas sacrifié, sans doute; il l'a quand même exilé dans un avenir lointain, ce qui, pour les petits hommes, est aussi inquiétant que l'éternité pour nous.

Je ne comprends pas. Je pense au roi trop heureux qui jeta sa bague à la mer. N'est-ce que cela ? N'est-ce pas plutôt une ruse exquise pour réserver, repousser une joie chère entre toutes ? N'est-ce pas plutôt ce poignant besoin de sacrifice qui visite parfois le cœur de l'homme et marche volontiers sur les traces du bonheur ?

C'est peut-être plus simple que tout ça. Personne n'en saura jamais rien.

IX

Semblable à ces paysages de sable qu'un coup de vent, qu'une heure d'orage transforment totalement, le visage du petit homme change de jour en jour. Des traits apparaissent, s'impriment, s'altèrent, s'effacent. D'autres traits viendront que rien ne fait prévoir.

Son âme n'est pas moins mobile, ni moins malléable. Tantôt elle semble hantée des anges, tantôt des furies.

Des milliers d'hommes dont je ne sais rien ont apporté, comme dit Montaigne, quelque pièce de leur substance à l'édification de cette créature. A quoi bon poursuivre un fantôme dans une foule de fantômes ? Celui qu'on attend n'est sans doute pas celui qui viendra. L'univers entier, avec toutes ses images, ses idées, ses passions, se rue dans cette âme neuve, comme un torrent débordé dans une fraîche prairie. Qu'y laissera-t-il ?

Je suis bien résolu à disputer la prairie au torrent furieux. Qu'il n'y laisse que des pépites. Qu'il porte ailleurs les épaves et les galets. Et pourtant... Souhaits, projets, résolutions, méthodes, oui, oui, vous enchantez les loisirs du modeste spectateur. Seul un pédant, qui ne voit que sa férule, peut s'imaginer que l'on crée un destin, de toutes pièces. Voir clair serait déjà bien. Regardons.

Bernard et Gérard se disputent un morceau de bois. Ils le tiennent chacun par un bout et tirent. Bernard crie, pleure, tempête, affirme l'excellence de sa cause, prend l'univers à témoin. Gérard tire en silence, tranquillement, sans rien demander à personne. En définitive, il emporte le bout de bois.

Est-ce là trait de caractère ? Peut-être. Mais que ce trait engage l'avenir... Bélître qui l'affirmerait. Il faut être enragé de pronostic pour lire l'avenir des enfants à leur façon de téter.

Alors que Zazou était un très petit bébé, il se montrait si tendre, il avait un regard si constamment pur que nous disions parfois, en riant : « Voilà le petit saint ! » Ouais ! A l'heure actuelle, le petit saint apparaît comme une canaille accomplie : il est taquin, batailleur, violent, indocile et irrespectueux. Il changera trois cents fois

encore avant que d'être un homme. Et plus tard même... Mais ceci sort de mon sujet.

Entre les mille choses qui les composent, les effleurent, les traversent, les submergent, les roulent, ils n'ont pas fait le départ de ce qui est pour eux et de ce qui ne doit pas devenir eux. Ils sont, présentement, toute l'humanité, avec ses vertus, ses vices, sa sottise et son génie.

A part nous, et malgré nos déclarations solennelles, nous rêvons un peu. C'est bien notre droit. Par la pensée, nous faisons, avec une générosité sans borne, cette « composition » que la destinée corrigera. De tout ce qui est beau, bon, charmant, nous disons — oh! sans nous l'avouer à voix haute— : « Voilà bien un trait de caractère ! Voilà qui restera ! » De tout ce qui est médiocre, douteux ou inquiétant nous pensons avec bonhomie : « Bah ! ce sont petites taches de boue: ça cède à l'ongle et ça ne laisse pas trace. »

Nous avons bien juré de ne tenir aucun compte de ces dispositions brillantes que les enfants manifestent un jour et oublient le lendemain. Nous respectons, en paroles, ce serment raisonnable. Mais que dire des pensées ? Si le petit homme fait un beau dessin, nous battons la campagne: « Eh ! voilà peut-être le grand indice. » S'il compte correctement jusqu'à treize, nous le voyons déjà bouleversant la mathématique. S'il chante sans fausse note la *Complainte de petite Tata*, nous rêvons secrètement à Mozart. Mozart pour le moins; car Mendelssohn, ça ne vaudrait pas la peine.

Ne riez pas. Montrez-moi plutôt un homme qui soit maître de ses pensées. A part cela, nous ne parlons pas. C'est presque de la sagesse, et, pour des parents, presque de l'héroïsme.

X

Nous partons en promenade. Jour d'automne miséricordieux. Une fine brume dorée enveloppe et caresse tendrement le paysage. Les odeurs sont si poignantes que nous ne parlons pas ; car nous sommes au milieu de l'âge, Blanche et moi, nous possédons de riches trésors en commun. Le petit homme trotte devant nous, sur le sentier du bois, et il tombe en arrêt : un mur.

C'est le mur du cimetière. Nous qui sommes de haute taille, nous voyons de l'autre côté. Le petit homme lève la tête; il ne voit rien que les pierres et les touffes de capillaire qu'un insensible vent fait parfois frisonner.

— Je veux voir ! Je veux voir !

Soit ! Qu'il regarde ! Nous le soulevons sur nos mains enlacées. Il s'accoude aux tuiles faîtières comme l'ange au bord du tableau de Raphaël. Il regarde.

Tous les rosiers remontants sont en fleur. Les dahlias turgescents tirent, pour la solitude, un opulent et muet feu d'artifice. Le vol des abeilles emplit l'espace d'une note ample, grave et si constante qu'elle semble éternelle et la seule musique qui convienne à ce lieu. Les pierres tombales et les croix disparaissent, ici et là, sous l'effusion suprême des verdures.

Je demande au petit homme :

— Eh bien ! que vois-tu ?

Il répond en souriant :

— Un beau jardin.

Comme c'est simple ! Comme c'est vrai ! Nous qui pensons tant à la mort, nous qui parlons si souvent de la mort, aurions-nous trouvé cette parole apaisante ?

XI

Logique, ruse, bon sens, finesse, rien ne leur est refusé, dès l'instant que les démons leur accordent quelque répit.

Le miel qui s'appelle, selon les circonstances, la « mna » ou le « mia » ou le « miène » jouit d'une faveur marquée parmi le petit monde. C'est un sucre que l'on n'a même pas besoin de croquer. On le met dans la bouche et, de lui-même, il se dissout, il se répand par tout le corps. Suave prodige ! Les paupières battent à petits coups, traduisant la volupté. Le regard se voile, s'absente.

Barnabé lâche la vieille question :

— Qu'aimes-tu mieux ? Le miel ou maman ?

Le petit homme ne se laisse pas prendre à ce piège de rhéteur. Il répond, comme tous les petits hommes:

— J'aime mieux le miel et maman.

Et il a bien raison.

La petite fille qui fait sa prière du soir a bien raison de retourner à autrui les conseils qu'on lui prodigue : « Mon Dieu, fais que je sois sage ! Et tâche de bien te le rappeler, que je n'aie pas besoin de te le dire tous les jours. » Comme cette prière concise, énergique doit être agréable à un Dieu débordé de soins.

Chaque fois que l'on mène Bernard chez le dentiste, on lui procure quelque plaisir, à titre de compensation : cirque, cinéma, excursion dans les magasins de jouets. Zazou remarque l'empressement de son frère à se rendre chez le dentiste et s'écrie dans son jargon : « Moi aussi, j'ai mal aux dents. » Il a raison, il a bien raison !

Elle est embarrassante, la logique du Cuib. Il brandit un maillet de croquet et demande.

—C'est comme ça qu'on tue les bêtes ?

Il y a longtemps que je ne cherche plus à connaître l'origine de ses idées. Pourtant cette question m'agace :

— Tuer ! Pourquoi tuer ? Ne t'occupe donc pas de ça.

— Eh ! fait-il, on en mange bien, à table. Il faut bien qu'un monsieur les tue.

Chez le Dabiou, la logique se mêle de ruse. Le petit homme capable de saisir une datte, de l'avaler et de bégayer, la bouche pleine : « On peut prendre ? » ce petit homme se joue déjà ironiquement des formules de courtoisie. Causé-je trop longuement avec un ami dans l'entrebâillement de la porte ? Il accourt et dit : « Au revoir, monsieur ! » L'ami, distrait, répond : « Au revoir ! au revoir ! » Mais l'enfant, poussant le battant : « C'est pour la porte ! » Et toute son attitude signifie: « Vous ne comprenez donc rien ? »

Logique aussi, la petite Bernadette qui, surprise à dire fort vilainement : « Je m'en f... » rattrape tout de suite ce regrettable écart de langue en assurant : « Non ! non ! je ne m'en f... pas ».

Logique à sa manière, ma nièce Jacqueline, qui s'exclamait innocemment, pendant la guerre : « Alors, les Allemands n'ont donc pas de permission ? On ne les voit jamais. »

Quand le Babou renverse sur la nappe sa timbale toute pleine, il court spontanément l'annoncer à sa fidèle Anna ; mais il le fait en ces termes subtils : « Anna je ne suis pas vilain ! » Que voulez-vous ? il est encore bien petit. Quand il sera tout à fait un homme, il inventera mieux : il querellera par provision les amis qu'il aura blessés ou trahis et dont la seule vue lui inspirera quelque remords.

Je rapporte ces traits à mon ami D***. Il rit, songe à ses deux enfants, une fille et un fils, remue de chers et charmants souvenirs et dit :

— Comme je rentrais un soir, à la maison, ma fille s'écria dans un bel élan de sincérité :

Tu sais, papa, heureusement que le petit a été sage ; sans ça, on aurait été insupportables tous les deux. »

Il ajoute :

— Il m'est arrivé une fois de hasarder ce reproche: « Je t'avais défendu de demander une pomme ». Je me suis attiré cette réponse péremptoire : « L'ai pas demandée ; l'ai prise.

Rousseau, dépeçant avec une allègre férocité la fable du corbeau et du renard, juge incompréhensible à l'intelligence d'Émile l'inversion du premier vers. « Qu'est-ce qu'un arbre perché ? » demande-t-il. Et vous pensez, ô Barnabé, qu'il exagère. Mon ami D*** vous dira que sa petite fille, entendant réciter : « Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe », demandait avec inquiétude : « Qui est-ce qui buvait la colombe ? » Les enfants ont des vues sur la syntaxe.

Réjouis-toi donc, Rousseau. Mais vous aussi, Plaute et Molière, car je sais maintenant que vous n'avez pas forcé la nature. Avec le Cuib, nous jouons à *Pied-de-bœuf*. Vous ne connaissez pas ? Dommage ! C'est un beau jeu qui consiste à empiler, sur un genou, toutes les mains de la société. Cela fait un plaisant mélange de grosses et de petites mains. On compte jusqu'à neuf... sept, huit, neuf : pied-de-bœuf !

— Dire ces derniers mots très vite et d'un air triomphant.— La main qui couvre alors les autres est la gagnante. Le petit homme tient donc mes deux mains sous les siennes ; il jette, de côté, des regards soupçonneux :

— L'autre, l'autre? demande-t-il. Tu n'en as pas une autre, de main?

Il dirait peut-être « la troisième », s'il savait prononcer ce mot.

XII

Devisant des misères du temps, nous traversions à petits pas le jardin du Luxembourg et peut-être ruminiez-vous, mon cher ami, ce vers d'Estienne Pasquier :

Tout est perdu, la guerre est immortelle.

Vous me parliez de l'avenir. Tout semblait vous y inviter, dans ce grand jardin parfumé qui était comme une prairie d'hommes en herbe. Mais vos pensées demeuraient sombres et les plus purs rires enfantins ne parvenaient pas à restaurer votre confiance en l'univers.

Soudain, désignant deux bébés qui se disputaient un jouet :

— Regardez, me dites-vous ! La guerre est dans la nature de l'homme. Il n'y a rien à espérer.

Que vous répondre? Vous ne m'eussiez pas entendu. Quelques instants plus tard, j'aperçus deux enfants qui s'embrassaient, qui se couvraient de caresses. Je ne vous les montrai pas. Je ne vous dis pas : « Voyez, l'affection, la concorde sont dans la nature de l'homme. » A quoi bon ces généralités fallacieuses? Tout est dans la nature de l'homme. Mais je ne suis pas sûr que le plus pressant des réflexes suffise à légitimer les crimes de notre temps. Les réflexes ne durent pas quatre ans.

Au reste, que je vous rassure : les enfants ne jouent plus à la guerre. Fréquentez le jardin et vous saurez que, maintenant, les enfants jouent à la révolution. Ils se font, de ce phénomène, une idée sommaire et saisissante. Ils se réunissent en grand nombre et, au cri de « Ça y est !

Révolution ! » ils se jettent les uns sur les autres, indistinctement, et se distribuent des horions.

XIII

Les objets qu'il imagine, les jouets qu'il souhaite, il les figure, dans l'espace, d'un doigt rêveur, d'un doigt tout puissant. Il voit, il goûte, il sent, il touche toutes les choses auxquelles il pense. C'est une vertu que les hommes perdent en vieillissant. Les poètes ne la perdent point.

L'illusion, chez lui, est si robuste qu'elle résiste à l'épreuve d'une réalité médiocre. S'il forme un dessin grossier, il l'explique avec amour. Où nous ne reconnaissons rien, il retrouve, lui, tous les éléments de ses songes. Il ne confronte pas encore désespérément l'image et le modèle.

Ses passions, haines, amitiés sont brusques, fugaces; ses peines immenses et tout de suite taries; ses frayeurs démesurées. Il échafaude des théories spécieuses, multiplie les interprétations fantaisistes. Il dit :

— J'aime mieux pas avoir des yeux noirs. Avec des yeux noirs, on ne peut pas voir clair.

S'il aperçoit l'homme Sandwich, il l'explique aussitôt :

— Regarde celui-là qui emporte un tout petit mur.

Il connaît la lassitude de la révolte. Un beau soir, il refuse de se laver les dents. On l'y contraint. Crise de larmes.

— Pourquoi ne veux-tu plus te laver les dents? Voilà déjà deux ans que tu te les laves chaque soir.

Il réplique d'un air accablé :

— Justement ! Je les ai bien assez lavées comme ça.

Il apprend la politesse et, dès lors, ne l'entend plus que raffinée, excessive. Anna lui a bien expliqué qu'on ne doit pas dire « l'homme », mais « le monsieur ».

Il déniche une image où sont représentés plusieurs squelettes ; il me l'apporte en disant :

— Regarde, papa, les os des messieurs.

Il découvre — oh ! il a découvert depuis longtemps — la parure et la coquetterie.

Chaque fois que Dabiou revêt un habit neuf, il va se placer devant la glace et s'écrie : « Ah ! le beau cotume ! » Hier, on l'a mis tout nu, pour le bain. Il s'est précipité devant la glace et a levé les bras au ciel avec enthousiasme : « Ah ! le beau cotume ! »

D'ailleurs, quels sont les premiers mots que Marise a su dire ? Les voici : « Mon tapeau blanc, ma robe en tassetas. » Le chapeau, surtout, joue un rôle qu'il n'est pas exagéré de dire capital. Ils iraient volontiers tout nus, sauf à garder un couvre-chef de leur goût, semblables à ces orientaux européanisés qui portent redingote et binocle, mais ne renoncent pas au turban.

XIV

Le sanglier mort est pendu la hure en bas. La livrée est grisonnante : c'est une bête âgée. Du groin, encore souillé de terre, tombent des gouttes de sang qui forment sur le pavé une affreuse tache cramoisie. Les soies sont rares et roides.

Devant ce farouche trophée, le petit homme s'arrête, hérissé, d'instinct, comme un jeune limier qui rencontre la carcasse d'une bête ennemie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un sanglier. Une espèce de cochon sauvage.

Il réfléchit un instant, puis lâche une meute de questions que je reçois aussi courageusement que possible. Et pour finir :

— Sa peau... Elle est en quoi ?

— Hum ! En peau.

Ah ! Et ses poils.

— Eh bien, en poils.

— Ah ! Ah !

Il esquisse un mouvement des épaules. Il n'est visiblement pas très satisfait de mes explications.

Qui pourrait le satisfaire ? Il déverse sur le monde une curiosité corrosive qui s'insinue partout, attaque tout, décolore et met à vif le misérable savoir des hommes.

Avide, affamé, il ne prend même plus la peine d'articuler le mot magique. Il a dit cent fois et assez nettement « pourquoi », il se hâte et ne dit plus que « pouroi », puis « pouhoi » et enfin « poua », « pra », « pra ». S'il pouvait, pour aller plus vite, il remplacerait ce mot par un signe du doigt, par un clignement de la paupière.

Peu à peu, au fur et à mesure qu'il avance dans le ténébreux maquis de la connaissance, il use du « pourquoi » avec plus de modération. Souvent, la pudeur lui coupe la parole. Cette question qui lui brûlait la langue, il ne la posera pas. Peut-être a-t-il peur de savoir ; peut-être a-t-il honte de sa curiosité ; peut-être encore préfère-t-il son rêve aux explications qu'on lui donnerait ; peut-être même devine-t-il qu'on va lui faire une de ces « réponses pour petit enfant » dont il pressent la vanité.

Mais il ne renonce pas complètement au « pourquoi ». Il le manie avec adresse, avec réserve. Il l'applique au point sensible, tel le boxeur un coup savant. Le moment vient donc où, hors de combat, j'avoue :

— Je ne sais pas.

Alors, lui, me regardant en face.

— Pourquoi que tu ne sais pas ?

Parfois, il néglige de s'adresser à nous ; il néglige même de formuler toutes ces questions qui s'agitent dans son esprit. Sa curiosité rêve et rôde sans objet précis. Comme un sage au faîte de l'angoisse, le petit homme murmure ce seul mot : « Pourquoi... »

CHAPITRE V

HEUREUSEMENT FORT BREF, CAR IL N'EST NI PLAISANT, NI JOYEUX

I

Epictète, mon maître, vous ne serez pas content de moi. Je ne suis pas digne de votre amère sérénité. J'aime des vases d'argile et la certitude de leur fragilité ne suffit pas à conjurer l'angoisse.

Marcher avec, devant soi, des vieillards, derrière soi, de tout petits enfants. L'oreille dressée, l'œil au guet. Et toujours chercher d'où vient, le vent. Mais c'est le sort des hommes de mon âge.

Pour le mettre au bain, je saisis le petit être tout nu ; il tient presque dans une seule de mes mains. Délicate merveille ! Il va falloir, à travers mille périls, conduire ce passager au port. Que diriez-vous du gaillard qui prétendrait courir avec une assiette pleine d'eau et sans en répandre une goutte ?

Enfin, on peut toujours essayer. L'histoire et l'expérience personnelle prouvent, malgré tout, qu'un certain nombre d'êtres humains sont parvenus jusqu'à l'âge adulte. Rien n'est impossible.

Ce qui est fâcheux, alors qu'on est inquiet, c'est d'être médecin par surcroît.

— Ah ! non, me dit mon ami, vous n'allez pas vous plaindre ! Vous savez mieux qu'un autre à quoi vous en tenir. Vous pouvez ramener tout phénomène à ses proportions véritables et vous dérober ainsi aux tourments sans objet qui harcèlent le profane.

Erreur, hélas ! Erreur. L'homme qui souffre le plus, c'est toujours celui qui sait le plus. Schopenhauer a cent fois raison. Il ne faudrait pas être médecin, ni même avoir été médecin, quand on a des enfants.

De quoi me sert ce peu de science ? Vais-je imaginer le meilleur, alors que je connais le pire ? N'y comptons pas. En réalité, voilà comment les choses se passent.

Je suis dans mon cabinet de travail. J'entends un cri, un cri qui vient du jardin, un cri vraiment anormal, un de ces cris qu'une oreille un peu exercée ne confond pas avec les cris ordinaires, enfin un cri qui sans être le cri... — vous comprenez — est, néanmoins, un cri d'une qualité assez exceptionnelle.

Me voici debout, puis dans le couloir, puis dans l'escalier. Deux étages à descendre. Au galop ! Vraisemblablement, il s'agit d'une chute. Sur la tête ? Non. Un cri de cette nature, c'est un cri bien poussé, à poitrine libre. C'est d'une jambe qu'il est question. Voilà : il s'est tordu le pied. Ah ! Ah ! Fracture malléolaire, arrachement malléolaire ? Une malléole ? Hé non ! les deux, bien sûr : il a crié pour deux malléoles. Diable ! C'est sérieux. Peut-être cette fracture est-elle compliquée. Peut-être y a-t-il un gros déplacement. Ah ! il jouait dans la terre ; si la fracture est compliquée, gare au tétanos ! Nous allons toujours poser un appareil plâtré. Je vais prévenir Lamare par télégraphe. Le petit homme

va crier. Un peu de chloroforme? Oui, c'est quand même préférable. Il ne faut pas le laisser souffrir. Si tout va bien, peut-être que, dans quarante jours... Hé ! là ! Pourvu qu'il n'y ait pas de lésion articulaire. Moi qui pensais l'entraîner aux sports, en faire un bon marcheur ! Enfin, courons au plus pressé.

Je vous ferai remarquer qu'à cet instant de mon roman, je n'ai pas encore descendu la moitié de l'escalier. L'anxiété vole vite. Je vous épargne la suite du rêve. J'arrive au jardin et j'aperçois mon petit homme : il court à toutes jambes derrière son cousin qui lui a dérobé un jouet.

Je gronde un peu, pour le principe, et je remonte chez moi, bien content, malgré tout. Je remporte l'appareil plâtré, le sérum, le chloroforme, toute la boutique. Un cordial merci à Lamare qui était déjà là... dans mon rêve. Ah ! il n'avait pas hésité : il est si bon, si fraternel. Et je me remets au travail, encore ému, mais dans une véritable atmosphère de convalescence, car il faut bien quelque compensation à ce genre de misère.

Quand ils sont couchés, le soir, j'éprouve toujours un certain soulagement. Blanche me crie : « Les voilà réduits. » Et je pense aussitôt : « Et nous, à peu près tranquilles jusqu'à demain. »

Puis-je regarder le Dadou avaler une grosse, une trop grosse bouchée de pain sans songer à ce terrassier gigantesque que je trouvai, jadis, mort sous son hangar, un quignon dans sa main crispée, mort, étranglé par une miette?

Je pense : voici du moins l'aîné à l'abri des périls les plus grossiers, les plus élémentaires. Mais il y en aura d'autres, d'autres ! Chaque année emporte les vieux tourments et en apporte de nouveaux.

Pardonnez-moi, mes petits gars : j'ai beaucoup trop d'imagination. Je m'arrangerai, autant que possible, pour en souffrir seul et ne pas jeter mes rêves en travers de vos élans.

Voilà donc à quoi me sert la médecine. Vais-je perdre mon temps et le vôtre à vous raconter ces sottises ? Eh ! qu'il me jette la pierre celui qui n'a jamais rien éprouvé de semblable.

Mme Dufourmentel m'a raconté ses soucis, ses inquiétudes maternelles. Je lui ai déclaré de bon cœur :

— Je vous comprends, madame. Je vous plains et je peux bien vous avouer que je suis aussi bête que vous.

II

Dans le demi-sommeil matinal, l'appréhension croît, insensiblement. Tout ne se passe pas comme je le voudrais, à l'étage inférieur où est la nourricerie des fils et des neveux. Je dors encore, mais à la façon d'un capitaine de vaisseau qui a la moitié de son cœur dans la poitrine et l'autre dans les soutes. D'où vient ce trouble ? Un cri ? Une plainte ? Non. Tout le contraire : une certaine absence de cri ; un silence partiel, anormal. Dès l'aube, les voix enfantines ont retenti, comme d'habitude ; pourtant, il en manque une. L'orchestre joue et le hautbois reste muet. L'oreille musicienne n'y trouve pas son compte.

Nous nous habillons à la hâte et nous descendons. Dès la porte, je vois bien que j'avais deviné juste.

Tout de suite, nous voici trois ou quatre rassemblés autour du petit lit. Nous nous penchons, comme des observateurs au-dessus d'un aquarium. L'enfant gît, dans le creux de sa couchette. Il est calme, sérieux, tout

blanc. Il ne se plaint pas. Il nous regarde comme quelqu'un qui sait quelque chose et qui est bien décidé à ne rien dire. Ce regard-là n'est plus un regard de bébé, c'est, tout à coup, un regard d'homme dont la gravité nous étreint le cœur. Nous nous penchons un peu plus et nous essayons de comprendre.

Il ne nous aide pas. Il a l'air préoccupé, indifférent. Je lui arrache des « oui » et des « non » qui viennent de loin et qui ne signifient pas grand'chose. Je le prends enfin sur mes genoux et l'examine comme on ferait d'un petit animal. Il perçoit le choc léger des doigts contre ses côtes et pleure un peu, sans courage.

La lutte s'engage. J'ai des alliés, heureusement, et de bons. Mais je suis sans pitié pour eux. Vous en savez quelque chose, Senlecq. Tu en sais quelque chose, Heuyer, vieil ami tyrannisé. Toutes les exigences que, médecin, je reprochais jadis aux autres parents, je les manifeste à mon tour, sans honte. Tout ce que j'ai renoncé pour mon compte, je le réclame âprement pour ces petits hommes ; la résignation est affaire personnelle ; on ne résigne rien pour autrui, surtout pas pour son fils.

Les femmes sont étonnantes. Elles s'asseyent auprès du lit et ne bougent plus. Les heures passent; les jours et les nuits se succèdent; elles restent là, tenant dans leur main la main de l'enfant malade, essuyant son front, lissant du doigt sa chevelure. Leur regard est toujours prêt. C'est un asile sûr où vient se reposer, se rafraîchir le regard de la créature souffrante. Elles peuvent toujours sourire, même quand l'homme ne sait plus.

J'ai vu souvent, pendant la guerre, un couple de paysans noirs et noueux s'asseoir gauchement au chevet du fils moribond. Quel que fût son chagrin, le père ne restait pas là tout le jour ; il sortait de temps à autre,

pour écraser une larme, fumer une pipe et se dégourdir les jambes. La mère, elle, restait jusqu'à ce qu'on la chasse. Ni la chaleur écœurante de la baraque, en été, ni le spectacle des misères avoisinantes, ni les odeurs, ni les cris, ni la fatigue ne parvenaient à distraire de sa tâche cette femme obstinée. Rien ne détournait ce regard qui espère encore alors que la vie elle-même a, depuis longtemps, abandonné la partie.

III

Une fois, à la campagne, j'ai ouvert un mal blanc au petit Cuib. Il avait deux ans, pas plus. Il m'a regardé venir sans trop marquer d'inquiétude, mais quand j'ai saisi le doigt et coupé, il a rougi et s'est mis à pleurer en me repoussant. La douleur? Sans doute, mais ce n'est pas tout : son attitude disait : « Quoi ! Quoi ! Tu me fais du mal, tu me coupes avec ce couteau, toi qui n'es au monde que pour me nourrir, me porter, m'amuser, me faire du bien. » Visiblement, il ne comprenait plus rien à l'ordre des choses.

Aussi souvent que possible j'abandonne à d'autres mains ces soins cruels. Je ne donne que les plus anodins ; ils me valent encore bien des reproches.

Nouvelle alerte. Nous voici de nouveau rassemblés autour du lit, interrogeant la petite bête malade. Mon ami Mondor vient d'achever son examen et cherche à nous rassurer :

— Ce n'est rien, rien qu'une banale opération. Et, tout de suite, je vous assure, le sourire de l'enfant vous sera rendu.

Le sourire ! A cette seule pensée nous reprenons courage. Mondor, cœur généreux ! Vous qui, pourtant,

n'avez pas d'enfant, comment avez-vous pu trouver ce mot magique, cette belle promesse ?

Après chaque maladie, je m'écrie, voyant le péril en fuite : « La prochaine fois, je ne m'inquiéterai pas plus que de raison ! » Ah bien, oui ! Sagesse n'est point affaire de projets. Barnabé se rit de moi ; Barnabé, amant craintif qu'un quart d'heure d'attente met à la torture.

Il fait beau. Le soleil réchauffe le monde sans aucune arrière-pensée. Je respire à mon aise. Tout va bien.

Un de mes petits hommes se plaint, souffre. Tout se ternit. Le soleil est sans pouvoir, l'air sans saveur. Le mouvement de la terre semble s'arrêter.

Vous pensez : « c'est absurde ». Je suis bien de votre avis.

Ce qui est long, long, quand ils pleurent dans l'obscurité, c'est la reprise d'haleine. Est-ce fini ? Non ! Si ! Non... Ah ! voilà que ça recommence.

Dans la nuit silencieuse, la voix s'élève, fluette, fiévreuse. Elle crie : « Du tillol ! du tillol ! » — Rien de plus difficile que cette diphtongue « eu ».— L'enfant boit. Le silence retombe. Aussi pur qu'avant ? Non. Le silence, maintenant, est hanté. Je pourrai vivre cent ans, j'entendrai toujours cette voix désolée de l'enfant malade : « Du tillol ! du tillol ! » J'en entends bien d'autres : celle de cet Anglais blessé au ventre et qui cria, toute une nuit : « What a pain ! » Celle de ce soldat mourant qui haleta, jusqu'à l'aube : « Non !... Non !... Non !... Non !... » Bien d'autres encore.

C'est une destinée. Je suis le fils de cette pauvre maman Ma qui s'écrie encore, maintenant que sa couvée est dispersée : « Je voudrais que nous dormions tous

ensemble, pour entendre, la nuit, au moins, toutes vos respirations autour de moi. »

Je me dis parfois : « il s'agit des miens ». Mais ça ne va pas beaucoup mieux quand il s'agit des autres.

En Champagne, pendant l'incendie d'un hôpital, un soir de grand vent, j'aperçus, dans la confusion et les flammes, un Africain qui se tenait debout sur une jambe, appuyé contre un poteau télégraphique à moitié consumé. Il avait une cuisse cassée, empaquetée dans un appareil de zinc, et tout ça tremblait, tremblait convulsivement. Ceux qui ont vu ce spectacle tremblaient sur leurs jambes rien qu'en le racontant le lendemain.

Cette sympathie animale est peut-être le plus sûr et le plus puissant des liens qui unissent les hommes. Quand on vit tout le jour à côté d'un garçon qui a une balle dans la poitrine et dont le souffle est brouillé, encombré par le sang, eh bien, on a beau être fort, raisonnable et bien portant, on voudrait respirer pour l'autre ; on tousse et on crache comme si ça devait l'aider.

IV

A Soissons, une nuit d'hiver, les brancardiers nous apportèrent une petite fille blessée de plusieurs éclats d'obus. J'étais de garde à l'ambulance. Je pris la petite fille dans mes bras — elle ne pesait pas lourd — et j'allai voir le radiologiste. L'enfant me dit qu'elle avait cinq ans. Elle parlait gravement. Elle avait déjà cette affreuse résignation des rudes paysans qui prennent la guerre comme un orage, en courbant le dos.

Je plaçai la victime sur la table. Puis, dans l'obscurité, pendant que l'opérateur préparait ses fils et son empoule, je coupai le pansement appliqué sur la frêle poitrine.

Je vous l'ai dit, c'était une fillette de cinq ans ; mais en entendant le bruit des ciseaux, elle cria, de sa voix rustique, un peu rauque :

— Eh ! là ! Coupez pas mes affaires !

Elle n'avait sur elle qu'une chemise de toile à matelas grande comme un mouchoir, et elle allait mourir ; mais elle connaissait les vertus de sa race.

Une autre fois, sur la Somme, je vis arriver un brancard qui paraissait léger, léger, car il n'était pas, comme d'habitude, chargé d'un grand corps boueux, mais seulement de deux bambins enveloppés de linge rouge. C'étaient deux frères, blessés par la même bombe. Je leur donnai les premiers soins. Ils avaient cette gravité hagarde que l'on voyait alors aux soldats, leurs aînés. Comme ceux-ci, ils souriaient parfois. Ils se tenaient par la main, sur la couchette où on les avait réunis, et l'aîné, qui avait peut-être sept ans et qui était le plus grièvement atteint, se souciait à tout moment des blessures et des besoins de son frère.

Que l'homme accompli, que le mâle magnifique aux membres musculeux, à la belle poitrine bombée fût broyé, mutilé, ce n'était pas chose étrange pour mes regards rassassiés d'horreur. Mais que ces corps puérils, imparfaits fussent, eux aussi, compromis dans la sauvage mêlée, cela me gonflait le cœur d'une furieuse révolte. Pour qui raisonne de sang-froid, ce sentiment est peut-être injuste, mais il est si profondément humain qu'il semble bien inutile de le mettre à l'épreuve d'une logique scolaire.

Un paysan d'un village russe dévasté par la famine présente ses trois enfants aux cantines de la Croix rouge. « On ne prend que les orphelins », lui est-il répondu. « Eh bien ! ils vont l'être ! Prenez-les », dit l'homme ;

et il va se tuer. Vous pensez que c'est bien la réponse d'un père, réponse simple, sublime, désespérée. Oh ! ce n'est pas seulement ça. Ce n'est pas une réponse désespérée.

Nous parlons, entre amis, de cette coutume vieille comme le monde et qui veut que, dans les catastrophes, les enfants soient sauvés les premiers. « C'est bien un peu futuriste, dit l'un de nous. Quoi ! sauver cette bande de mioches et laisser, de sang-froid, périr des hommes d'une valeur éprouvée, Pasteur ou Beethoven... » En oui ! Voilà le vieux souci de l'espèce, le démon de la fourmilière. Sauver les œufs ! Pasteur, Beethoven, ces adultes prodigieux ! Mais, dès lors que nous apprécions leur génie, c'est qu'il a porté ses fruits. Tandis que, parmi ces petits êtres, il y a peut-être mieux encore, peut-être le Messie, peut-être un homme divin.

Ainsi raisonne simplement l'humanité qui n'est qu'attente, espoir et ferveur aveugle en l'avenir.

V

Barnabé me dit volontiers : « Vous êtes optimiste ! »

C'est bien possible. Et, cependant, les vrais optimistes n'écrivent pas : ils mangent, ils jouissent. Les vrais optimistes ne cherchent pas des thèmes de joie : on ne cherche que ce dont on manque. Les vrais optimistes ne connaissent pas l'angoisse : ils n'ont pas d'imagination. Les vrais optimistes ne chantent pas pour tromper la faim : ils sont repus.

Le visage de Barnabé exprime un blâme sévère : « Vous connaissez le mal, et vous demeurez optimiste ! »

C'est vrai, je vois le mal, je connais le mal. Comme un avare qui s'obstine à chercher de bons grains égarés

dans la menue paille, je fouille avec patience, malgré tout. Et lorsque, à la chute du jour, je contemple le monceau de détritus et d'âcre poussière que j'ai, enfin, rejeté, je ne suis pas désespéré s'il me reste au creux de la paume une pincée de bon froment. Optimiste si vous voulez, Barnabé, le mot ne fait rien à l'affaire.

Barnabé ne se tient pas pour battu. Il complète le réquisitoire :

— Avoir des enfants dans une époque telle que celle-ci, c'est pousser l'optimisme aux limites du raisonnable.

J'entends bien : Montaigne a déjà dit quelque chose d'analogue, car toute époque est, pour ceux qui la vivent, le siècle le plus cruel de l'histoire. J'ouvre les *Essais* et je lis : « Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi être désirées, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons. » C'est bien pourquoi Montaigne, fils affectueux et fidèle, n'eut, pour son compte, pas moins de six filles.

On ne raisonne pas pour préparer ses actes, mais pour les excuser. Barnabé, mon ami, je ne veux que votre bonheur. Un vieux proverbe de chez nous dit, non sans simplesse, non sans subtilité aussi :

Il est heureux qui a des enfants
Il n'est pas malheureux qui n'en a point.

Ajoutez un verset, pour comble de sagesse :

Il est désespéré qui n'en a plus.

Et restons sur nos positions, comme il convient à des bêtes intelligentes.

Malgré les crimes du siècle, malgré le sang, la folie, la misère, le doute, je trouve encore une joie toute neuve à regarder mes petits hommes. Dans ce monde cruel et

furieux, ils sont encore innocents, et je veux bien dire inoffensifs, si la distinction vous agrée.

Je ne sais ce que le temps leur réserve ; je ne peux même pas prévoir ce que ces petites créatures me réservent à moi-même ; pourtant, à les contempler, je me sens jeune, de nouveau et, de nouveau, plein de confiance et d'opiniâtreté. Tout me redevient évident, possible. La vieille lassitude m'abandonne. Une lumière m'accompagne.

Mais je sais comme il est frêle, ce lien qui me rattache au monde. Je n'oublie pas que j'ai dévoué mon amour à des vases d'argile et qu'il est sans doute plus sûr d'adorer une idole de bronze.

CHAPITRE VI

OÙ SERONT ÉTUDIÉS LES MOEURS ET LES SENTIMENTS DES COMPARSES

I

MON cabinet de travail est un lieu sacré. Tout le monde sait ça dans la famille. Les petits hommes n'ont le droit d'y pénétrer que durant l'heure qui suit le déjeuner. Telle est la loi ; mais la loi n'étant faite que pour procurer aux citoyens l'exquise volupté d'y contrevenir, les petits hommes envahissent à tout propos mon domaine.

Parfois, je m'octroie généreusement quelques minutes de vacance. J'entr'ouvre ma porte et crie : « Holà ! ho ! lâchez les brigands ! » Ce n'est pas long ; on entend une galopade et les voilà ! La sarabande commence. Les coussins du divan sont précipités sur le tapis et forment un train qui est, tout de suite, de l'espèce des « trains à catastrophes ». Le Dadou, d'un doigt sûr et prompt, atteint tous les objets les plus délicats, les plus fragiles. Il ne touche qu'à ceux-là, car il n'a pas de temps à perdre. Les livres même sont l'objet de sa sollicitude, les livres dont, pourtant, la loi fait une men-

tion toute particulière. L'ascension des meubles est entreprise et, presque toujours, menée à bien, sans cordes et sans crampons. Des batailles acharnées, encore qu'indécises, se livrent sous ma table ; nul coup n'est perdu : mes jambes sont là pour recevoir ceux qui risqueraient de s'égarer.

Quand je juge que les lieux sacrés sont suffisamment profanés, j'expulse les sacrilèges. Il faut employer la force. Cris ! Protestations indignées ! Le conquérant s'estime toujours lésé quand on lui fait rendre gorge.

Le Tioup ne peut pas encore ouvrir une porte tout seul: il n'est ni assez grand, ni assez fort, ni même assez adroit pour cela. Je suis donc bien tranquille en ce qui le concerne. Quand la taille, la force et l'adresse lui viendront, il sera, heureusement, assez intelligent pour comprendre qu'on n'ouvre pas la porte de papa sans un motif sérieux. N'avais-je point raison de vous dire que le monde n'est pas trop mal fait ? Voyez le Cuib : il ne pénètre chez moi que dans les circonstances graves. D'ailleurs, le voici, précisément, qui se présente. Il entre sans frapper, ce qu'une vive émotion légitime sans aucun doute. Je l'interroge, d'un ton bienveillant, un peu ferme :

— Que veux-tu ? Qu'y a-t-il ?

Il me regarde en battant des cils et répond :

— Y a Zazou qui ne peut pas ouvrir tout seul : il est trop petit.

Ne vous ai-je point dit que l'aîné n'entrait jamais chez moi sans un motif sérieux ?

Le plus souvent, il vient réclamer mon assistance ou mes conseils : une vis du « mécano » ne bloque pas à fond, le petit homme ne sait où placer la queue de l'éléphant, dans son dessin, ou bien encore il m'apporte à

recoller les victimes du jour. Je gronde et j'obtempère. Il sort en promettant : « C'est la dernière fois ». Cinq minutes plus tard, il est là, de nouveau. Il a des excuses pertinentes. Je n'ai qu'à céder, c'est le meilleur moyen d'en finir. On se dérobe à la contrainte en obéissant. L'homme qui consent à tomber supprime la gravitation, dit le philosophe.

La moindre défaillance de mon attention est toujours sévèrement punie. Que la porte, la fameuse porte demeure ouverte une seconde, et les lutins sont là, bondissants, piaillant, traînant armes et bagages : des tables, des chevaux, des voitures, tout un matériel de guerre.

Je pense à ce microbe que les savants ont si heureusement qualifié de *subtilis* parce qu'il se glisse partout.

Il arrive qu'un jeu nouveau, passionnant retienne plusieurs heures de suite les petits hommes dans leur chambre. Je consulte ma montre, tout en travaillant et commence à m'étonner. Après m'être bien étonné, je m'ennuie, puis je m'inquiète. Comme le gardien d'un trésor qui, dédaigné des voleurs, finirait par aller les chercher, j'entr'ouvre ma porte et fais des avances à l'envahisseur.

L'envahisseur a des caprices ; je ne réussis pas toujours à l'attirer sur mes terres.

II

Grand travailleur en dépit des nuées d'importuns qui viennent l'assaillir chaque jour, Alfred Vallette m'avoue qu'il est paralysé par l'approche d'un enfant. « Je sais trop, dit-il, que l'enfant ne pourra demeurer longtemps sans introduire quelque chose dans sa bouche, changer les objets de place, frapper en cadence sur le

parquet ou sur un meuble, poser des questions inutiles... »

Eh oui ! Voilà justement les moindres des choses que j'attends d'un adulte quand j'ai le plaisir d'en posséder un dans mon voisinage immédiat.

Mais le bruit, les rires, les querelles, le caquetage incessant des petits hommes ?

Bah ! J'ai toujours travaillé dans le vacarme. Le silence est chose intérieure, chose de l'âme. Même au sein du désert, même à la cime des monts, l'homme mal défendu cherche en vain le silence efficace : le cri d'une hirondelle, le frémissement du sable soulevé par le vent, tout le vient distraire, tout l'incommode, même le sourd battement de son cœur, même le bruit de sa propre respiration.

Quand j'étais jeune, je travaillais dans les bibliothèques publiques, pour diverses raisons que je vous donnerai quelque jour. Plus tard, il y a eu la guerre. J'ai dû apprendre à me recueillir au milieu du tumulte ; j'ai dû obtenir la solitude malgré les grondements de la bataille, malgré les soupirs et les hurlements des blessés, malgré les exclamations des camarades attablés près de moi et trompant, de leur mieux, l'ennui, cartes en main : « Deux piques ! — Trois cœurs ! — Je contre ! — Je surcontre ! »

Maintenant je peux travailler au coin de mon feu. Mais j'entends les cris de mes deux lutins, les cris de leurs cousins, de leurs amis. Le bruit figure dans ma destinée comme un attribut dans des armoiries.

Longtemps méprisé, le bruit prend sa revanche. Certains jours, il s'obstine, il s'impose. Il mine, sape, démantèle enfin ma forteresse fragile. Défaite ? Non : Précieux avertissement. Inutile d'insister, inutile de s'acharner à la besogne. Si j'entends le bruit, c'est que

je ne suis pas digne de mon travail. Compris ! Je prends ma canne et mon chapeau.

III

C'est fini : le petit animal est gavé. Il rit et s'endort. Blanche le garde encore un peu de temps serré contre elle. Ce ne doit pas être désagréable. La vue du groupe qu'ils forment m'inspire des réflexions d'où la jalousie n'est pas tout à fait absente :

— Si tu n'avais pas eu de lait, je crois qu'il m'en serait venu.

Je prends le bonhomme dans mes bras. C'est bien mon tour. Avant de le déposer dans la corbeille enrubannée, je cherche à placer un petit baiser. Pas sur le visage ! J'ai moi-même donné de sévères instructions. Lancé au juger, le baiser tombe sur l'oreille qui est molle, douce et finement velue, comme la feuille de la menthe.

Nous nous regardons avec une satisfaction que nous ne parviendrions pas à dissimuler, que nous ne cherchons d'ailleurs même pas à dissimuler. C'est absurde, mais c'est ainsi. Avoir un enfant n'est pas chose particulièrement difficile, et nous voilà tous deux plus fiers que si nous avions construit la grande pagode ou trouvé la quadrature du cercle. Démon de l'espèce, je reconnais là ta malice. Mais, silence ! A quoi bon te priver de la joie de croire que tu m'as abusé ? Je veux non seulement céder à la nature, mais encore, beau joueur, lui laisser, par surcroît, l'illusion que je suis dupe.

Pendant que je médite sur ce thème, le petit animal se prend à hurler. Dans la nuit, sa mère allonge, à tâtons, une main prudente et, soudain, se met à rire.

— Qu'y a-t-il ?

— Je lui ai mis, à l'aveuglette, un doigt dans la bouche et il est en train de le téter.

Nouveau rire qui, cette fois, se termine par un cri de joie.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il a une dent ! Je la sens avec mon doigt.

Là, sur la gencive, une petite chose dure et râpeuse !

Et c'est vrai. Le sein, bonne bête, souffrait sans comprendre. Le doigt, lui, explique tout.

Nous allons bientôt sevrer le petit animal. Huit jours plus tard, il fera comme son frère, il fera comme tous les autres : il se détournera dédaigneusement de ce sein, qui, toute une année, fut son espoir, sa consolation, son dieu.

IV

Il y a quelque vingt ans, j'allais, une nuit par semaine, prendre la garde à la maternité de l'hôpital Saint-Louis. Il y avait alors, dans le service, une jeune infirmière dont je n'ai jamais su le nom mais dont je n'oublierai pas le visage. Elle était petite, brune, avec des traits menus et fermes que le travail nocturne n'avait pas encore flétris. Son regard, naturellement vif, s'allumait, à la vue des enfants, d'une ardeur mystique que ne décourageaient ni les tristesses de l'émouvante besogne, ni même rien de ce que Baudelaire a pu appeler « les hideurs de la fécondité ».

Dès qu'un nouveau-né poussait son premier cri, elle le saisissait, avec un geste ravi et ravisseur ; elle le lavait, le savonnait, le séchait, le roulait dans un linge chaud et l'emportait dans la salle commune pour l'habiller et le mettre au berceau ! Il y avait, dans tous ses gestes,

la candeur de la fillette qui joue à la poupée et la passion de la femme livrée au démon de l'espèce.

Certaines nuits, plusieurs petits naissaient presque en même temps. J'avais grand'peur que, dans sa ferveur, l'infirimière ne distribuât au petit bonheur les bébés venus au monde pendant la bousculade. Je lui criais, imaginant d'obscures tragédies : « Les bracelets ! Veuillez aux bracelets ! » Car, pour éviter les erreurs, on attachait des petits bracelets de parchemin au poignet des nouvelles créatures. La jeune fille exécutait docilement les ordres; mais je sentais bien que, pour elle, tous les enfants étaient ses enfants ou, mieux encore, de multiples aspects de l'enfant, but unique et raison d'être de toute sa chair, de toute sa vie.

V

Je suis furieux, plein de rancune. Je gronde :

— Enfin ! Est-ce raisonnable ! Voilà un garçon qui ne viendrait jamais, de son propre mouvement, embrasser son père !

Trois secondes de silence. Puis Blanche trouve ceci :

— C'est que ta barbe pique...

— Mais non ! Je t'assure : elle est très soigneusement faite.

— Heu.., Je ne sais trop. Tiens, là, près du menton...

— Tu crois ?

— Sûrement. Ce rasoir mécanique...

— Il est parfait.

— Le savon, peut-être...

Discussion sur la barbe, le rasoir, le savon, l'eau tiède, les appareils de chauffage, les grands hôtels, les voyages, les paquebots, l'Extrême-Orient. Cinq minutes encore et

nous voici dans les forêts de Bornéo. Cependant, l'enfant coupable est revenu jouer entre nos jambes. Suprême habileté des femmes ! Quel rare talent de cornac ! L'éléphant s'ébranle en grognant. Il s'aperçoit qu'il est parti, mais il s'en aperçoit quand il est arrivé.

Dans les drames du petit monde, il n'y a jamais que deux rôles pour grandes personnes : le rôle du justicier,— c'est le vilain rôle,— et le beau rôle, celui du médiateur. Nous jouons tantôt l'un, tantôt l'autre, selon les circonstances. Celui qui intervient le premier dans les faits en assumant le vilain rôle fait tout son possible pour s'en tirer avec dignité : il élève la voix, roule de gros yeux, propose des sanctions. Ah ! mais !

Ouverture des écluses lacrymales, cris, grincement de dents — de lait.— C'est alors qu'intervient le second géant. Il est tout onction et lénifiante sérénité. Il s'entremet, transige et fait signer une paix honorable. Réconciliation générale, chocolat, gâteaux secs, partie de « poule noire ».

Le médiateur et le justicier s'arrangent, en général, fort bien et, comme vous le voyez, le procès se termine toujours par un acquittement.

Nous nous entendons sur toutes choses, quand il s'agit des petits hommes. Une fois, une seule fois, nous n'avons pas été du même avis, et nous ne nous le sommes jamais avoué. Il s'agissait de savoir comment le Cuib porterait son béret bleu. Blanche le voyait nettement rejeté en arrière. Moi, j'inclinais à le tirer en avant. C'est donc pourquoi le Cuib porte son béret sur le côté. Nous avons fait des concessions de part et d'autre. Quand le petit homme me tombe sous la main, je donne un petit coup au béret, un tout petit coup dans mon sens, c'est-à-dire en avant. Pas trop, pourtant, afin que sa

mère ne s'en aperçoive pas. Je crois bien qu'elle en fait autant, de son côté : un petit coup en arrière. Mais je n'en suis pas sûr. Du moins n'ai-je rien remarqué. Je pourrais presque affirmer que Blanche n'a rien remarqué non plus. Alors, chut ! n'en parlons pas.

Parfois, Durtain me montre sa femme et dit en souriant :

— Nous sommes parents, tu sais, ma femme et moi : nous sommes parents par les enfants.

Très juste ! Je rapporte le propos à Blanche. Elle réfléchit une seconde et juge :

— Etre parents, c'est quelque chose ! Mais il n'est pas mauvais d'être amis, par-dessus le marché.

VI

On me demande :

— Que leur apprenez-vous ?

Eh ! rien, ou presque, pour l'instant. Que leur donner ? Ils prennent de tout, et à pleines mains. En revanche, ils m'apprennent chaque jour mille choses nouvelles. Ils m'apprennent souvent ce que je croyais savoir.

Je leur fais goûter tous les fruits, toutes les nourritures du monde, et c'est comme si je les goûtais avec une nouvelle bouche, comme si je les découvrais avec un cœur neuf.

Je dépose sur la langue du Dadou une petite fraise. Il mâche, avec hésitation d'abord, puis avec confiance. Sur son visage qui ne dissimule rien, je peux suivre toutes les phases de la joie. Il me semble que je n'avais jamais prêté à la fraise une attention aussi profonde, aussi pieuse. J'essaye alors d'une cerise. Surveillons

le « nayau » ! Que dit l'expressive petite figure ? C'est doux, c'est ferme, charnu, aigrelet, sucré, juteux. Ah, voilà le « nayau » ! Reste attaché à la queue un peu de pulpe rose qu'on peut encore sucer. Le petit homme suce avec délice. Je ne sais plus très bien si c'est en lui ou en moi que le plaisir se produit.

Je recommence ! Je recommence tout. Je traitais, me semble-t-il, toutes les joies du monde avec une hâte sacrilège. J'en refais l'étude minutieuse, sous la conduite des petits hommes.

J'avais horreur des défilés, des mascarades, des fêtes foraines. Tout cela, maintenant, m'intéresse, c'est-à-dire les intéresse.

Chaque fois que Blanche donne au Tioup une cuillerée de bouillie, elle esquisse un léger mouvement des lèvres; elle goûte, par la pensée, tout ce qu'elle leur donne. Quand elle les allaitait, elle faisait aussi cette petite moue. Douleur ? Non, sympathie.

J'ai oublié presque tout du grec et beaucoup du latin ; je n'ai jamais su l'allemand; j'ai négligé les mathématiques, l'harmonie et plusieurs autres sciences. J'avais fait la part de l'ignorance et consenti bien des sacrifices. C'est fini. Je ne renonce plus à rien. Ce que je n'aurais pas eu le courage de reprendre ou d'aborder tout seul, je vais l'attaquer maintenant avec mes petits alliés, mes réserves toutes fraîches. Je compte bien me remettre au grec et au latin, travailler un peu l'allemand pardessus leur épaule, les suivre pas à pas dans l'étude de l'harmonie et me trouver dans l'obligation de leur expliquer leurs problèmes.

Le bon maître tire profit des leçons qu'il donne.

VII

Jadis, quand, d'une fenêtre ou d'un wagon de chemin de fer, j'apercevais dans la campagne un bout de route grimpant au flanc d'une colline, je me voyais toujours, sur cette route, canne en main, musette au côté, partant pour quelque beau voyage ; je me voyais toujours de dos.

Je rêve encore, en regardant les routes. Je me vois toujours, en imagination, canne en main, musette à l'épaule. Mais je me vois de face, ce sont les routes du retour.

Bah ! Je repartirai ! Mieux encore, nous repartirons ! Les petits hommes m'entraîneront dans leur sillage, comme un canot de secours, un peu usé, précieux malgré tout, solide, éprouvé.

J'ai pris de la patine ; je suis poli aux angles. L'expérience m'a prodigué ses faveurs. Je suis capable d'humilier mon orgueil. Est-ce une victoire ? Certes, mais non définitive. Les petits hommes sont venus, tout est à recommencer. Défait, brisé, l'orgueil ressuscite avec mes petits hommes. Il ressuscite, plus roide que jamais. L'idée de leur humiliation, à eux, m'est intolérable. Mon cœur, cicatrisé, se reprend à saigner au moindre coup qui les atteint. Il me faut faire, une seconde fois, l'apprentissage de la vertu.

Naguère encore, le temps allait trop vite : je connaissais assez de choses et n'avais plus hâte de vieillir. J'aurais voulu retenir les heures, même les médiocres, même les cruelles, les serrer contre moi, les regarder profondément avant de les laisser s'enfuir.

Grand changement, depuis les petits hommes. J'éprouve je ne sais quel désir absurde et juvénile de les

voir pousser. Pourtant, je regrette tout de ce beau petit passé, je regrette tout de vous, garçons, même vos maladies, vos colères, même votre coupable indifférence aux caresses du pauvre papa. Mais qu'importe le regret ! Je suis poussé par leur propre hâte. Je gaspille avec eux, qui peuvent aisément le faire, un temps dont je devrais, moi, me montrer économe.

J'arrête Bernard dans sa course, je le prends sur mes genoux. Sa lèvre supérieure est couverte d'un fin duvet blond que l'on voit bien à contre-jour. Je rêve à la moustache qu'il aura dans vingt ans.

Je rêve encore ; il est déjà loin, tout à ses jeux tout à sa fièvre. Pourquoi rêver, qui peut agir ?

VIII

— Monsieur ! Monsieur ! où est, s'il vous plaît, M. Léautaud ? Le monsieur qui s'occupe des chats ?

Ainsi parle une petite vieille, coiffée d'une capote de crêpe, affublée d'un collet centenaire. La scène se passe au Mercure de France, dans l'escalier de cette vénérable demeure. La vieille femme est collée au mur, comme un écolier puni. Elle gémit :

— Monsieur, je suis aveugle. Où est M. Léautaud ?

Je la conduis à bon port, l'installe au secrétariat, dans le fauteuil des visiteurs, la prie d'attendre et vais à mes affaires.

Un quart d'heure plus tard, m'en allant, je rencontre de nouveau la petite vieille. Léautaud la reconduit, tel le médecin qui vient de donner une consultation. Il lève un doigt: la voix est grave :

— Rien que du lait pendant deux jours. Si ça ne va pas mieux, j'aviserai. Peut-être vous le prendrai-je. Je ne promets rien.

La vieille s'éloigne, à tâtons, bégayant grâces. J'entre chez Léautaud et la conversation s'engage. Comme par hasard, nous en venons à parler des enfants ; c'est un sujet qui ne me lasse point. Léautaud m'écoute sérieusement, hoche la tête et dit en levant un doigt, toujours le même :

— Oui ! Mais, les enfants, c'est sale !

Bon Léautaud ! Il a, chez lui, c'est de notoriété publique, vingt-cinq chiens, trente chats, deux chèvres, des souris, des rats, des mouches et, qui sait ? peut-être un caméléon, peut être une tortue marine, peut-être un tatou.

Mais,— en dépit de tout ce que j'ai dit des gens qui aiment trop les animaux,— quel bon papa il eût fait, ce Léautaud-là !

IX

Certains ont eu quinze enfants, par erreur, dirait-on. Ce sont, au demeurant, des célibataires de vocation, des célibataires qui se sont trompés, voilà tout.

Certains vieillissent dans une solitude à perroquet, et qui n'en sont pas moins pères jusqu'au bout des ongles. Ce n'est pas là une des moindres injustices de la vie.

A dire vrai, il me semble que j'ai eu mes enfants à compter du jour où j'ai désiré de les avoir. J'entends qu'ils ont existé, pour moi, à partir du moment où je les ai créés dans mon cœur.

En général, les événements dictent les opinions des hommes. Tant qu'Arcos n'avait pas d'enfant, il criait, comme le poète François Maynard : « O siècle ingrat ! O saison diffamée ! » et il ajoutait : « Tu ne mérites pas que le sage perpétue sa race ! »

Il disait aussi, comme Montaigne : « N'ay iamais estimé qu'estre sans enfans fust un défaut qui deust rendre la vie moins complète et moins contente. La vacation stérile a bien aussi ses commodités. »

Aujourd'hui, Arcos a un fils, et il estime avec simplicité, avec sincérité : « C'est épatant ! »

Toute l'éloquence des hommes vise à justifier leur fait.

Mais le souci, l'inquiétude, les charges ?

Hélas, oui ! J'ai trouvé, dans les œuvres de maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, une aimable élégie dédiée « à Mme la Princesse Marie, qui reprochait à l'auteur de ne plus faire de vers ». Le brave homme s'excuse naïvement :

Suivant du rossignol l'usage et les leçons
L'abord de mes petits a fini mes chansons.

Toutes ces jeunes filles, écoutez-les chanter ! Elles se marient, elles deviennent mères et la chanson meurt. Quand ce n'est pas le tourment qui l'étrangle, c'est le bonheur qui l'étouffe. Etre heureux, ce n'est pas petite affaire.

X

Je suis à la fenêtre de mon cabinet de travail. Je fume ma pipe en contemplant le paysage. Et je rêve. A quoi donc, âme ingrate ? Eh ! le sais-je ? A d'impossibles bonheurs, tel celui de fumer une bonne pipe en contemplant, de la fenêtre, un harmonieux paysage.

N'importe, la minute est belle, encore que je n'en sois pas digne.

Les enfants jouent sous le marronnier, de l'autre côté de la maison. Le village est tranquille. Le petit

train de Marines donne de la voix à l'entrée du vallon. Tout à l'heure, hoquetant, haletant, enragé, il passera derrière le mur du jardin, au bout du sentier. Une fois de plus, nous nous demanderons par quel miracle ce train peut arriver au bout de sa course : on dirait qu'il se sème en route.

Loisir. Tabac. Paysage. Rêverie.

Et soudain, que se passe-t-il ? J'avais pourtant bien défendu que l'on ouvrît les portes. Holà ! Ho !

La grand'mère Mémé est sur la route avec les petits. Elle tient, sur ses bras tremblants, celui qui ne marche pas encore. Les autres, comme des poussins émancipés, s'éparpillent de tous côtés.

Je pousse un cri. La Mémé lève vers ma fenêtre un regard plein d'angoisse et de supplication. Toute la couvée est dispersée : le Tioup court en tête, Marise trotte derrière lui, avec son allure de poupée à ressort. La petite bande s'élance sur le sentier et, déjà, le cri du train retentit tout proche. La Mémé, affolée, comprend l'étendue de sa faute. Elle court, embarrassée de son poupon blanc. Ses jambes sont bien roides et vont plus lentement que les moins dégourdies des petites jambes neuves.

Que faire ? Sauter par la fenêtre ? C'est mon premier mouvement. Mais, vrai, deux étages ! Mon second mouvement, raisonnable, me lance dans l'escalier. Dix secondes plus tard, pareil au bon chien de berger, je rassemble le troupeau et le ramène au bercail : cependant le tacot meurtrier passe en hurlant, comme si on lui avait marché sur la queue.

Les enfants dans le jardin, je verrouille la porte.

— Allez, chenapans ! n'avez-vous pas assez de place,

assez d'allées, assez d'arbres? N'avez-vous pas assez de fleurs à marpailler?

Tous ces reproches, méprisés des petites oreilles, sont destinés à la Mémé pour qui j'ajoute, plus doucement :

— Vous ne pouvez pas les surveiller tous, Mémé. Je vous en prie, ne leur ouvrez plus la porte.

La pauvre Mémé lève vers moi son bleu regard candide et réplique avec confusion :

— Ce n'est pas moi : c'est Bernard !

Allons ! Allons ! nous avons un enfant de plus à la maison.

XI

Tout le début des *Mémoires d'Outre-Tombe* est consacré aux ancêtres, à la généalogie des Brien. Pour copieux qu'il paraisse, cet historique n'est que sommaire et, si la chose nous intéresse — comment ne nous intéresserait-elle pas? — nous sommes priés de consulter Moreri, dom Lobineau, dom Morice, Toussaint de Saint-Luc, le P. Anselme et quelques autres.

Le livre glisse sur mes genoux et je rêve. Que Chateaubriand me pardonne : à ce signe on reconnaît les bons ouvrages.

Je ne sais rien de mes ancêtres. Au delà de mon arrière-grand-père paternel, qui était paysan, c'est la nuit, une nuit fort noire, où nul, jusqu'ici, ne s'est avisé de porter la torche. Faut-il tout avouer? Ça ne m'intéresse pas. Soulever la poussière des archives, bouleverser les mairies de villages, tirer de leur sommeil les humbles fantômes d'une lignée de laboureurs. Jeu d'usurpateur ou de parvenu. Puisque je ne sais rien, j'accepte de ne rien savoir. Je n'irai pas, chez les antiquaires de province, acheter des portraits d'inconnus pour me composer une galerie d'ancêtres.

Au reste, qui donc adopter, de cette foule ? Celui qui m'intéresserait, celui qui me donnerait la clef de certaines inquiétudes, est peut-être un collatéral méprisé qui ne porte même point mon nom.

En déterministe fermement déterminé,— pour une fois,— je renonce à résoudre un problème dont les éléments essentiels risquent trop de m'échapper.

Encore parviendrais-je à débrouiller ce passé mystérieux, qu'y puis-je ? Vais-je m'acharner sur le révolu ? Non, l'autre inconnu, celui qui est tout à venir, voilà ce qui m'intéresse.

J'ai toujours eu pitié de ces malheureux qui consument leur temps à supputer un héritage. Holà ! Petits hommes ! Ma race est devant moi. En route et bon courage !

XII

La fillette rencontrée sur la plage explique avec volubilité : « J'ai six ans, mon frère a quatre ans, et ma sœur qui est morte, elle a sept ans et demi. »

A n'en pas douter, cet étrange « présent » reflète les sentiments et les propos de la mère : la petite morte a sept ans et demi. Elle aura toujours sept ans et demi. Un jour futur, la mère, vieillie, dira: « Berthe aurait trente-trois ans » ; mais ce n'est là qu'un calcul abstrait : la petite ombre a toujours sept ans et demi et l'imagination ne peut rien contre cette radieuse survivance.

Maman Ma — c'est ma mère — a eu huit enfants ; je suis le septième. Elle en a perdu quatre. Elle en parle souvent, bien que la douleur soit ancienne et comme embaumée. Elle en parle chaque jour, elle y pense chaque jour. Les traits se sont doucement évanouis, dans sa mé-

moire, et maman Ma ne « voit » plus ses petits morts comme des personnes matérielles. Ils vivent pourtant, en elle ; ils sont en elle comme de purs esprits. Ils n'ont pas plus de visage charnel que dieu. Pauvre maman Ma ! Elle est petite, petite ! Tous ses enfants sont plus grands qu'elle. Pour les embrasser, elle se soulève sur la pointe des pieds et tend le cou. C'est dans cette attitude que je l'aperçois, lorsque je pense à elle. C'est dans cette attitude d'adoration que je l'apercevrai toujours.

Je ne suis plus un jeune homme. Le peu de cheveux qui me reste grisonne allégrement. Et pourtant, maman Ma m'embrasse toujours comme si j'étais encore son petit garçon aux joues fraîches. Je l'embrasse à mon tour et je m'échappe. Trop vite, car elle dit humblement : « Encore un ! Encore un ! » Je l'embrasse une fois de plus. C'est dix fois, vingt fois qu'il faudrait. Je ne suis pas un fils très tendre. Je serai puni.

Je suis puni. Mes fils se chargent déjà de venger leur grand'mère. J'aime à les embrasser: ils sont si frais; il est si agréable de les tenir à plein corps ! Ils sentent si bon ! Ils sont tellement à moi ! Mais ils sont toujours pressés ! Ils se dérobent toujours. Je les importune, je les empêche de jouer. Ils me glissent des mains et courent à leurs affaires. Je crie : « Encore un ! Encore un ! » Ils me donnent, au galop, le baiser demandé. Un seul, et rapide, et furtif. J'en voudrais dix, j'en voudrais vingt. Je les prends, parfois, de force. Je profite de ce que mes fils sont encore petits ; ils ne peuvent pas humilier ma tendresse. Je leur rends, à eux, toutes les caresses que tu m'as données et que je ne t'ai jamais rendues, pauvre maman Ma, chère maman Ma.

XIII

Le Cuib demande une prune. Je la refuse, pour plusieurs raisons dont la moins bonne est encore excellente, je vous prie de le croire. Le Cuib insiste. Nouveau refus. Il insiste encore. Je me fâche, tout juste assez pour avoir la paix. Le Cuib verse quelques larmes.

Barnabé saisit une prune dans la coupe et l'offre à l'enfant qui se sauve, victorieux, plein de mépris pour ces géants falots incapables de dire « non » avec ensemble.

Barnabé rit d'un air bonhomme. Il a le beau rôle : « Pauvre petit ! Fallait-il le laisser pleurer pour une prune ? » Barnabé, qui précisément n'aime pas d'entendre pleurer les bébés, est assez content de soi. Il confesse : « Je ne sais rien refuser aux enfants. »

Je n'ai donc qu'à rougir et me taire. Je suis le père dénaturé, l'homme sévère, un peu rapiat, capable de refuser une prune, une méchante prune à un tout petit garçon. Je suis celui dont on dira, sous le manteau de la cheminée : « Il a une singulière façon d'aimer les enfants : il les laisse pleurer pour une friandise. »

Malgré tout le respect que je porte à Barnabé, quel plaisir j'aurais, en ce moment, à lui tirer un peu la barbe ou même à lui administrer un bon, un délicat petit coup de pied au derrière. De quoi se mêle-t-il, avec sa fausse bonhomie ? Au nombre des choses dont il n'a pas le moindre souci, se rangent sûrement l'avenir du Cuib, la santé du Cuib. Quant aux coliques qui réveilleront le bébé la nuit prochaine, Barnabé n'en souffrira pas. Et voilà bien pourquoi Barnabé ne sait rien refuser aux enfants.

Certaines gens n'aiment pas les enfants, mais se croient tenus de jouer, à la vue des mioches, une comédie

dont personne n'est dupe, et les petits hommes moins que personne. Ces gens prennent une voix de polichinelle, susurrent des mots faux, sucrés, poisseux, multiplient les caresses, les mignardises, s'avisent parfois de baiser et rebaiser au visage le bambin qui n'en peut mais. Que si le petit chien de la maison vient folâtrer dans leurs jambes, ils se livrent aussitôt à de bruyantes démonstrations. C'est leur manière.

A parler franc, je préfère l'indifférent déclaré, qui n'a jamais l'air d'apercevoir les petits hommes et qui fronce simplement le soucil quand il a failli marcher sur l'un deux.

Autre variété : ceux qui n'ont pas d'enfants et qui trompent la nature en chérissant éperdument ceux des autres. Encore que la tendresse leur soit une excuse, beaucoup d'entre eux sont à peine plus raisonnables que Barnabé. Ils n'ont qu'un désir, qu'un but : se faire aimer. Ils ne songent pas que les chères petites victimes leur devront peut-être d'amères souffrances. Ils accordent tout, cèdent sur tout, se prêtent à tout et mesurent leur amour au plaisir qu'ils en tirent.

XIV

— Oh ! s'exclame Policard, en ce qui concerne mon fils, je n'ai qu'un désir : être mis, dans son affection, sur le même rang que le dernier de ses camarades.

Ce cri me touche : je commence à en saisir le sens.

Bernard avait trois ans lorsque nous l'avons conduit pour la première fois au « Jardin d'enfants ». Nous l'avons embrassé, endoctriné ; nous avons ouvert la porte de la grande salle pleine de bébés et de jouets mystérieux.

Il nous a quittés tout de suite. Il est parti, la tête bien droite, le visage grave, la bouche fermée. Il nous a quittés sans tourner la tête.

Nous sommes revenus, Blanche et moi, bras dessus, bras dessous, devisant gaîment, un peu émus, malgré tout, de cette petite séparation. Blanche disait : « Un jour, on le met au monde ; première séparation. Un autre jour on cesse de lui donner le sein. Ce matin, nous le laissons tout seul dans ce milieu nouveau. Et ce n'est que le début. Plus tard, nous le quitterons peut-être au seuil de quelque sordide caserne. Puis il y aura les quais des gares, les jetées des ports, que sais-je ? »

Midi nous a ramené le jeune homme, affamé, l'air satisfait, mais silencieux.

— Eh bien, qu'as-tu fait à l'école ?

Il ouvre la bouche, comme s'il allait parler; il se contente de sourire. Il mange. Il nous faudra des mois pour lui arracher, bribe à bribe, de menus renseignements sur cette vie nouvelle, cette vie sans nous. C'est son petit ami Jacques Demesse qui reçoit maintenant toutes ses confidences.

Policard a raison !

Presque tout ce que je sais de mes petits hommes, je l'ai saisi au vol, je l'ai obtenu par surprise.

J'entends pleurer derrière le bosquet de troènes. Je m'approche sans bruit, comme un chat. Je m'embusque et j'épie :

Agenouillée sur le sable, Marise sanglote. Bernard, de ses mains terreuses, lui caresse le visage ; il l'embrasse et crie :

— Faut pas pleurer. Je veux pas que tu pleures. Pourquoi ? Pourquoi ?

Il est bouleversé, mais mâle, autoritaire. Je ne connaissais pas ce Bernard-là. Eh ! comment le connaîtrais-je ? Si nous étions présents, nous, les grandes personnes et autres Barnabé, il nous laisserait consoler la fillette et observerait, à l'écart, un silence attentif, coloré de froideur.

Je ne me plains pas. Je vous l'ai dit, j'ai des compensations. J'ai cette petite main ferme et confiante qu'il m'abandonne, quand même, lorsque nous nous promenons ensemble sur les sentiers escarpés. J'ai les repas, durant lesquels je suis le dieu distributeur de pâture :

— Bernard ! Bernard ! pourquoi viens-tu toujours poser tes os et tes restes dans mon assiette ?

— Parce que tu es papa !

Cet aveu me suffit. J'y trouve une belle revanche.

XV

Un jour de l'hiver dernier, je dus assister à une réunion d'hommes graves, savants, animés de bonnes intentions et que préoccupait l'avenir de notre malheureuse Europe.

Généralisateur téméraire, l'un d'entre eux disait : « Il existe, entre tel et tel peuple, des différences morales si profondes qu'il est presque impossible à ces deux peuples de penser quoi que ce soit en commun. »

Orateur, je veux aller plus loin que toi : il est impossible à deux individus, fussent-ils frères d'élection, de penser quoi que ce soit en commun. On ne pense pas de compagnie. L'esprit est solitaire par nature. Si tu veux trouver un terrain de concorde et de communion, cherche ailleurs.

Cherche, pour la chanter à tous, « la seule chanson » dont parle le poète. Apprends cette langue

> Qui retrouve et atteint dans leur nudité
> Les hommes et les femmes avec qui tu es
> Sur la terre.

Ce qui m'intéresse, ce qui fera toujours ma chère étude, c'est non ce qui distingue et sépare les hommes, mais ce qui les appareille et les unit.

On demande volontiers au polyglotte: « En quelle langue pensez-vous ? » Je lui pose plutôt cette question : « En quelle langue souffrez-vous ? » Celle-là, c'est la vraie, la maternelle.

Il n'est point sûr que, par delà les monts, la somme des angles d'un triangle, soit comme chez nous, égale à deux droits. Mais si notre pauvre humanité subsiste sur toute la face de la terre, c'est qu'ici et là toutes les femmes ont même façon de considérer leur couvée.

XVI

J'ai fait visite à mes vieux maîtres. L'un d'eux m'a dit : « L'esprit ! L'esprit, seul, importe ! » Un autre a murmuré, pour clore notre entretien : « La vérité ! La vérité, au-dessus de tout ! » Un troisième — en ai-je donc tant ? — a posé, dès le seuil, en principe : « La certitude, la certitude d'abord ! »

J'ai demandé, mais si bas qu'ils n'ont pas entendu : « Et le bonheur ? » Ils n'en parlent jamais. Toutefois, ce qu'ils appellent « esprit », « vérité », « certitude », ce n'est que la condition essentielle de leur bonheur, de leur bonheur personnel.

Le bonheur de mes petits hommes, leur bonheur présent et futur, voilà ce qui m'occupe, voilà ce qui, en quelque mesure, dépend de moi. Mais la difficulté est partout.

Je viens de rencontrer M. Simon ; il m'a dit : « J'ai de beaux souvenirs d'enfance. J'ai été heureux, choyé, dorloté. On ne m'a jamais refusé qu'une chose, après me l'avoir promise : une malheureuse boîte de soldats, des soldats de fer-blanc. Eh bien ! je ne serai jamais dédommagé. J'ai cinquante ans. Il est un peu tard pour réparer... Mais l'impression de dessaisissement persiste. »

Nous rions. Je le comprends. J'ai, jadis, laissé tomber dans la poussière une bouchée de pain que j'étais en train de mâcher. Le vide qu'elle a laissé n'a pas encore été comblé par les milliers de bouchées de pain que, depuis, j'ai mises à la même place.

Un de mes amis qui avait reçu du destin le père le plus dévoué, le plus tendre, le plus attentif, n'en parlait jamais sans ajouter ; « Il m'a donné une gifle un matin, le lundi de Pâques ; j'avais dix ans ». Vingt années d'affection et de soins formaient un panorama confus au milieu duquel se dressait, cruel et précis, le souvenir de cette gifle unique.

Ceux qui ont reçu dix mille gifles les oublient parfois. La gifle unique est un événement mémorable.

XVII

Fermez les yeux. Vous voici aveugle : le monde s'efface ; tout s'abîme au néant. Une chose reste aisée : porter la main à votre bouche. Nulle hésitation, nulle erreur. Ce geste est vraiment naturel, fatal, parfait. Que l'esprit voyage, que le cœur bataille, que la carcasse besogne : la main n'oublie point le chemin de la bouche. La main va, vient, fidèle au ravitaillement. Et la vie brûle tant bien que mal.

Un jour, tout change. La main porteuse d'aliments prend, spontanément, le chemin d'une autre bouche

que la vôtre. Une bouche toute petite, béante, avide. Ce que la main saisit de meilleur, c'est à cette autre bouche qu'elle le porte, c'est dans cette autre bouche qu'elle l'introduit avec délicatesse. Le démon de l'espèce a bouleversé les vieilles habitudes. Il s'empare de la balance et dicte la loi.

— Ce n'est, dit Barnabé, qu'une nouvelle forme d'égoïsme.

Sans doute. Mais c'est, quand même, le premier pas vers l'évasion.

Un aveu : quand je compare mes petits hommes à leurs camarades, je trouve toujours — presque toujours — que les miens sont les plus beaux, car je suis père-hibou sans aucune pudeur.

— Celui-ci, pourtant ? Celui-ci, qui passe ? N'est-il pas plus beau, sincèrement ?

Je réponds « oui ». Je n'en pense pas moins : « Il est beau, certes ; mais il n'a pas cette petite bouche mobile et ferme, ce regard vert si inquiétant, si profond. »

Absurde ! Je vais faire un effort et montrer quelque bon sens, quelque loyauté. Je déclare donc que le jeune François Durtain est plus beau que mes petits hommes. Voilà qui est dit !

— Absolument ? Sans réserves ? — Absolument, sans aucune réserve.

Quel héroïsme ! Quelle abnégation ! Encore n'ai-je pas si grand mérite : le petit François c'est presque un des miens.

— Vous êtes un père faible, déclare Barnabé.

Diable ! Un père faible ? J'avoue parfois: « Mes enfants ont deux mères... » Barnabé aurait-il raison ? C'est ce qu'il faudrait voir ! C'est ce que nous allons voir !

CHAPITRE VII

QUI N'EST NI UNE CONCLUSION NI UN ADIEU

I

Au travail ! Au travail ! A moi Platon, Rabelais, Montaigne, Fénelon, Locke, Rousseau, tous les gars qui s'y connaissent !

Je vous ai sortis de ma bibliothèque, bouquins vénérables. Et je vous ai lus. J'y ai pris plaisir.

Pasquier assure que, chez les Gaulois, les enfants ne se présentaient « devant la face de leurs pères et mères avant qu'ils eussent atteint le quatorzième an de leur aage », afin, ajoute-t-il, « d'oster toute occasion aux petits de s'amignarder dedans le sein de leurs mères ».

Voilà qui mérite réflexion. Les Gaulois ont bonne réputation ; leur exemple n'est point à dédaigner. Mais voyons ce que dit Voltaire :

> Père, de vos enfants guidez le premier âge;
> Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.

Ah, oui ! Comment imiter les Gaulois sans mécontenter Voltaire ?

Xénophon écrit, non sans sagesse : « ...Il faut que les enfants qui naîtront de nous soient élevés dans les

mêmes principes : en nous efforçant de leur donner de bons exemples, nous-mêmes nous en deviendrons meilleurs ; s'ils étaient nés avec des inclinations vicieuses, il serait difficile qu'ils s'y livrassent, n'entendant ni ne voyant rien que d'honnête et passant les jours entiers dans l'exercice de la vertu ».

Faut-il compter au nombre des spectacles honnêtes celui d'un ilote ivre, spectacle dont, pourtant, Lacédémone attendait merveille ?

Comme Xénophon, Fénelon assure : « Il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre ». Vauvenargues, néanmoins, ne craint pas d'affirmer : « L'avarice, l'orgueil ou la timidité des pères enseignent aux enfants l'économie, l'arrogance et la soumission. »

Rousseau, toujours tranchant, déclare : « Emile n'apprendra jamais rien par cœur ». Que fait donc Gargantua, entre les mains de Ponocrates le bon maître ? « On luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur... » Rousseau ne veut pas que l'on exerce la mémoire de son élève. Rabelais traite le sien en gros mangeur : il le bourre méthodiquement. Mme de Maintenon transige: « Ne laisser rien apprendre par cœur qui ne soit excellent. »

Helvétius voit, dans la dépendance des enfants, « un principe de haine ». Vauvenargues juge cette même dépendance une cause de tendresse et de gratitude.

J'aime d'entendre dire à Platon : « Nous ne leur parlerons pas des combats des dieux, ni des pièges qu'ils se dressaient les uns aux autres ; aussi bien tout cela n'est-il pas vrai. » Mais alors, Lamartine a peut-être tort de recommander aux enfants la lecture de l'*Odyssée*.

Rousseau réprouve les châtiments corporels. Mme de Maintenon est moins rigoureuse dans la clémence ; elle conseille : « Ne les point corriger mollement, mais user rarement du fouet et, quand on le donne, le faire craindre pour toujours... »

Brrr !

Rousseau répudie les fables : « On fait apprendre les fables de La Fontaine aux enfants, il n'y en a pas un seul qui les entende. » Platon, plus conciliant, admet les fables quand, dit-il, elles ne comportent pas de mensonge : « Choisissons celles qui sont convenables et rejetons les autres. » Montaigne avoue avec bonhomie : « Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la métamorphose d'Ovide. Car environ l'aage de sept ou huit ans, je me desrobois de tout autre plaisir pour les lire. »

Ne croyez point que, recopiant ces textes, je me livre au plaisir pervers d'opposer des esprits excellents dont la sagesse ne laisse point d'étonner le monde. Ils ont tous et toujours raison, et surtout quand ils ne sont pas d'accord. L'humanité est ainsi faite que des vérités morales apparemment contradictoires sont, quand même, des vérités. Le sentiment de la dépendance peut, chez Cyprien, engendrer la haine, ô Vauvenargues ! et, chez Onésime, l'affection, ô Helvétius !

C'est le goût des généralisations qui fait perdre à l'observateur tout le fruit de sa patience.

Je m'efforcerai d'éviter ce noble travers. J'écoute, je regarde et je ne donne point de règle, car ce qui est bon pour les miens n'est peut-être pas bon pour d'autres.

Mais, crois-moi, mon ami, n'achète pas de vêtements tout faits. Observe tes enfants, apprends à les connaître et habilles-les sur mesure.

II

Aucun des livres que j'ai lus ne fait mention des tiroirs de commodes et des portes de placards. C'est bien étrange. La difficulté que l'on trouve à obtenir des adultes qu'ils poussent tout à fait les tiroirs et qu'ils ferment correctement les portes, m'incline à juger qu'il faudrait introduire ce chapitre dans un bon traité d'éducation. L'homme qui sait fermer les tiroirs et les portes prouve qu'il est parfois capable d'aller jusqu'au bout de ses idées, risquât-il même d'aller jusqu'au bout de ses erreurs.

Si les auteurs des ouvrages sur l'éducation ont négligé cet important article, c'est qu'ils ont, pour la plupart, ignoré la vie de famille.

Il est remarquable que presque tous ceux qui ont publié des traités d'éducation ou composé des maximes sur ce thème n'avaient pas d'enfants ou, du moins, n'ont pas élevé ceux que la nature leur avait départis. Fénelon, Mme de Maintenon, Voltaire, Vauvenargues sont, je pense, morts sans postérité. La légende prête un fils à Rabelais ; la légende est bien généreuse. A vrai dire, Montaigne eut six filles ; mais tout porte à croire qu'il espérait un hoir mâle et c'est, en quelque sorte, un père sans enfant. Rousseau raconte lui-même comment il se défit des enfants qu'il dit avoir obtenus de Thérèse.

Je ne juge pas les hommes, je les admire ou je les plains. J'aime Rousseau ; je respecte en lui un esprit original, un génie ardent, une des plus grandes puissances affectives du monde ; mais comment ne pas rire, à la lecture de ce passage des *Confessions* dans lequel il

tente de légitimer sa conduite ? Je le recopie tout au long. « Si j'étais, s'écrie-t-il, de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement serait tout simple ; mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchirements cruels quand il les faut rompre, cette bienveillance innée pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste, cette horreur du mal en tout genre, cette impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même âme avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs ? Non, je le sens, et le dis hautement, cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie Jean-Jacques n'a pu être un homme sans sentiment sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disais mes raisons, j'en dirais trop. Puisqu'elles ont pu me séduire elles en séduiraient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourraient me lire à se laisser abuser par la même erreur. »

Goûtez le syllogisme ! Majeure : l'homme vertueux ne fait rien que de juste. Mineure : or Jean-Jacques est un homme vertueux. Conclusion : donc Jean-Jacques n'a pu rien faire que de juste. En d'autres termes : « Suis-je coupable d'une vilenie ? — Non ! L'homme admirable que je suis est incapable de vilenie. »

Mais passons. Je trouve beaucoup de bon dans l'*Émile*, cent remarques ingénieuses ou profondes et

un goût touchant de la perfection. Mais quelle arrogance ! Quelle exigence ! Quelle intransigeance ! Emile sera orphelin, il aura du bien, de la naissance. Quoi donc en outre ? Il faudra toute une vie d'homme pour former un seul Emile. Que feront ceux qui en ont douze ? Ah ! Rêverie de doctrinaire !

Fixer des règles à l'élevage du lapin, cela suppose déjà quelque présomption. Mais l'homme ! l'homme ! l'homme !

Alors même qu'ils trouveraient le temps d'écrire des livres, les gens qui ont des enfants ont trop d'expérience pour livrer des lois à l'ironie de la pratique. Et c'est bien pourquoi ceux qui se plaisent à ce jeu sont, le plus souvent d'audacieux célibataires.

Je vais replacer tous mes livres sur le rayon de la bibliothèque et méditer l'humble sagesse de maman Ma. Cette sagesse tient en huit mots : « Avec les enfants, on fait comme on peut. »

III

Je reçus, naguère, la visite d'une jeune fille qui fondait une école pour les enfants du premier âge. Elle me déclara, tout de suite, qu'elle comptait appliquer la méthode Philibert.

— C'est, lui dis-je, un fort louable projet. Et je demandai, à tout hasard, si cette méthode nouvelle présentait quelques rapports avec celles en partie éprouvées de Frœbel ou de Montessori.

— Aucun rapport, rétorqua la jeune fille avec un geste d'horreur.

J'appris donc qu'en inventeur digne de ce nom, Philibert rejetait toute expérience humaine antérieure à

Philibert. Il déclarait, comme Rousseau : « le sujet n'est pas traité ». J'appris encore que la méthode Philibert reposait tout entière « sur l'harmonie », car personne, jusqu'ici, n'a tenu compte de l'harmonie.

Eh bien, nous en reparlerons dans cinquante ans, quand les petits enfants élevés sous la férule de Philibert seront devenus des hommes. La méthode Philibert donnera de bons résultats : l'humanité est assez robuste pour triompher de toutes les méthodes, même des plus séduisantes.

Tout en devisant, je regardais la jeune fille. Elle parlait avec aisance, avec passion ; elle montrait cette témérité des idéologues qui laisseront périr le monde plutôt que de renoncer à un seul iota de leur programme. Elle était fort jeune, jolie, avec ce regard opiniâtre des myopes mal corrigés. Et je pensais : « Bah ! Le prince charmant passera quelque jour ; il offrira un petit enfant à cette intrépide mathématicienne et, ainsi, portera un coup mortel au prestige de Philibert ».

Ai-je tout dit ? Non pas ! Alors que, médecin imberbe, je remplaçais parfois mon père dans ses tournées de la campagne, il m'arrivait d'apostropher sévèrement quelque matrone de village :

— Ce n'est point ainsi, m'écriai-je, ce n'est point ainsi, madame, qu'on emmaillote un nourrisson.

— Eh là ! répliquait la bonne femme. J'en ai quand même élevé plus de vingt et j'en ai, pour mon compte, eu douze.

— Tant pis, madame ! Il n'est pas trop tard pour changer de manière; car c'est moi qui ai raison.

J'avais raison. N'en doutez pas, car je n'en ai jamais douté et j'en doute moins que jamais.

IV

Éducation.

— Pourquoi donc as-tu gardé le gros morceau? Quand on partage, il faut toujours prendre pour soi le plus petit morceau.

L'enfant tend gravement l'assiette à son frère et dit:

— Eh bien ! partage, toi.

Politesse.

— On ne dit pas « celui-là », on ne dit pas « l'autre », on dit « ce monsieur », « cette dame ».

— Oui, Anna.

— Qui donc se promène au jardin avec ta maman?

— C'est Madame l'autre.

Instruction.

— Jacqueline, qu'est-ce que la paix?

— Heu... C'est un journal.

— Mais non !

— Ah ! j'ai trouvé : c'est une rue.

Sincérité.

Mon ami D*** donne à son garçon des crayons, mais rien que de menus bouts. L'enfant regarde la main pleine de ces débris et murmure, dépité :

—... Croirait plutôt que c'est pour se débarrasser.

Jalousie.

Nous parlons d'Anatole France. Marise s'exclame avec aigreur :

— Pourquoi s'appelle-t-il France plus que les autres, celui-là?

Juste mesure dans la générosité.

Marie-Jeanne a répandu de la colle sur ma table. Le petit homme l'a vue. J'interroge :

— Est-ce toi qui as renversé la colle?

Il répond simplement :

— Ce n'est pas moi.

Parfait ! Je ne veux pas autre chose. Fou qui lui demanderait le nom de la coupable. Plus fou peut-être qui l'engagerait à se charger des fautes d'autrui. On ne suscite pas les saints. Ce serait déjà bien beau de les reconnaître, déjà bien beau de ne les point brûler

V

— Tu crois, papa, que c'est le bon chemin ?

Pour toute réponse, du bout de ma canne, je lui montre, au loin, la maison.

Il baisse la tête en souriant. L'esprit critique s'éveille: je ne vais pas l'écraser sous le respect. S'il pouvait me prendre en faute, ah ! comme il serait content, comme il serait fier ! Eh bien, je lui donne cette satisfaction, je me trompe parfois, c'est-à-dire que je ne dissimule pas mes erreurs. Je fais mon éducation.

Je lui dis :

— Si tu pleures, je ne t'emmène pas promener.

Voilà qui est net, énergique. Et je ferai comme j'ai dit. Mais qui sera le plus puni ? Je prends part à son châtiment comme à son plaisir. Éducation ! Et, quand il commet une grosse faute, je me le prive de dessert, courageusement. C'est dur, pour nous deux.

Je voudrais le rendre confiant, sans pourtant le rendre crédule. Je voudrais le rendre prudent: j'ai peur de le rendre timide. Brave : j'ai peur qu'il soit téméraire. Généreux : mais s'il devenait prodigue...

Mettons, avec Diderot, que « le premier chapitre d'un bon traité d'éducation doit être de la manière de connaître les dispositions naturelles de l'enfant ». Mettons cela, et ouvrons l'œil.

Je vous dis tout ce que j'ai vu. Attendez-vous de moi que j'y ajoute une histoire inventée, quelque plaisant

nensonge ? Pas aujourd'hui, non pas aujourd'hui. Espé-iez-vous trouver, dans mon petit livre, des exhortations, les conseils, des ordres ? Vous serez déçus : vous n'y rouverez que l'enseignement de la vie.

Je ne dis que ce que je sais. Si vous rencontrez mes nfants, vous penserez, sans aucun doute : « Ils ne sont pas extraordinaires. Ils sont semblables à tous les nfants. » C'est vrai ! Dites plutôt, toutefois, que tous es enfants sont semblables aux miens, aussi extraordi-iaires que les miens.

VI

Le voilà donc, mes petits gars, ce livre dont vous n'avez dicté toutes les pages et que vous n'aimerez peut-être pas. Il est fidèle : je fus scrupuleux secrétaire ; l n'est pas indiscret, car, à l'âge où vous serez en état le le lire et de le comprendre, vous aurez cessé d'être le Cuib et le Tioup ; vous serez plus et moins. Moins de rêve et plus de réel. Vous serez des hommes.

Vous le regarderez du coin de l'œil, mon livre, votre ivre. Vous le cacherez dans le coin le plus sombre de la bibliothèque et vous direz: « C'est bien vieux, tout cela. N'en parlons plus ! »

Je prendrai — une fois de plus — ma revanche. Je l'attendrai jusqu'à la seconde génération. Vous aurez un jour, vous aussi, des Cuib et des Tioup. Vous tirerez alors de l'ombre le bouquin vénérable et vous direz, e feuilletant : « Allons ! rien n'est changé depuis nous. » Et mon livre refleurira.

Mais il est temps de laisser tomber le rideau. L'inter-mède s'achève. Déjà la divine grâce se fane, s'efface. Le geste se durcit ; la pensée s'éveille et bat de l'aile ; l'homme apparaît.

Encore un peu de temps et Bernard va faire, exprès, des « mots d'enfant ».

Il monte une gamme et ne peut plus la terminer. Il y a des notes aiguës qu'il ne donne plus très purement. Naguère, il ne connaissait pas de limite dans l'aigu. Il redescend sagement vers ces régions tempérées ou végète la voix de l'homme.

Blanche vient d'être malade. Pendant plusieurs jours, la chambre maternelle a été interdite aux petits. Et puis voici la convalescence. Par la porte entr'ouverte, Bernard se glisse, curieux, ému, un peu pâle. Il reste sur le seuil ; de loin, il regarde le grand lit, les mains amaigries, le cher visage meurtri par la fièvre. Il lève un bras, agite la main, comme tous les petits enfants. Et il se met à verser des larmes silencieuses, de vraies larmes. Ses premières larmes d'homme.

Il est temps de terminer ce livre.

VII

Que la belle légende s'envole ! Je vais donc terminer mon livre. La première journée s'achève, la bienheureuse journée des plaisirs et des jeux.

Les petits hommes sont « réduits ». Ils ont été baignés, savonnés. Joie de l'eau ! Net et radieux, c'est ainsi que les recevra le paisible vaisseau de la nuit. Une fois encore, ils ont savouré le lait, le pain, le sucre, les nourritures humbles et fortes. A grands cris, ils nous ont appelés pour le baiser du soir et nous ont dit, bouche contre oreille, de ces tendresses balbutiantes qu'inventent les enfants au seuil du sommeil.

Nous les entendons, quelque temps converser à voix languissante, rire, puis chanter la chanson de l'ombre,

celle qui est longue, indistincte, fervente comme une prière. Le silence, enfin. Toutes voiles dehors, le vaisseau de la nuit s'éloigne.

La maison travaille encore, lasse et sérieuse soudain. Maîtres et serviteurs achèvent leur tâche. Chacun rentre en sa solitude. Le silence gagne de proche en proche. Le dieu sommeil sort à pas feutrés de la chambre enfantine et commence de faire sa ronde, soufflant les lampes une à une.

Tout en haut de la maison, l'homme veille. Il écoute mourir les bruits familiers ; il écoute finir la journée.

Sur la route, un pas régulier qui approche et s'évanouit : le pas du dernier ouvrier ; il regagne son gîte et se hâte. Le vent ne gémit plus ; il est parti, là-bas, là-bas, poursuivant le soleil. Le dernier tison lance une étincelle et s'enfonce à reculons sous la cendre, comme un crabe dans le gravier.

La nuit est si noire, maintenant, qu'elle semble tombée pour toujours.

Pourtant la maison respire ; mais doucement, insensiblement, à la manière des bêtes hibernantes, engourdies dans leur fourrure.

Parfois, des profondeurs, monte un bruit léger : soupir des petits dormeurs, rire ou parole arrachés par le rêve.

Le plus vieux meuble craque une dernière fois, sévèrement. Et c'est fini. Tout s'immobilise.

Le silence et la nuit se mêlent, se confondent. L'homme qui veille ne sait bientôt plus s'il vit. Il erre, pur esprit, à travers l'espace et le temps. Il se perd, se retrouve, se perd encore et s'anéantit.

Une journée s'enfonce à jamais dans l'abîme.

Dormez, dormez ! Nous nous retrouverons demain ?

FIN

TABLE

La présente édition
a été achevée d'imprimer pour
LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
le cinq juin, mil neuf cent quarante-six
à Montréal, Canada
en vertu d'une entente privée avec
Mercure de France, Paris, France

ix

Distributeurs exclusifs:

LES ÉDITIONS VARIÉTÉS

Dussault et Péladeau

1410, rue Stanley, Montréal

Canada

PRINTED IN CANADA **No 369**